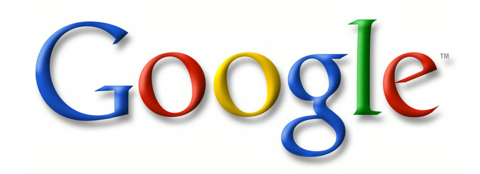
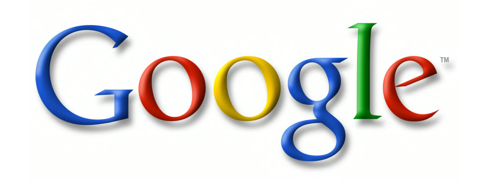
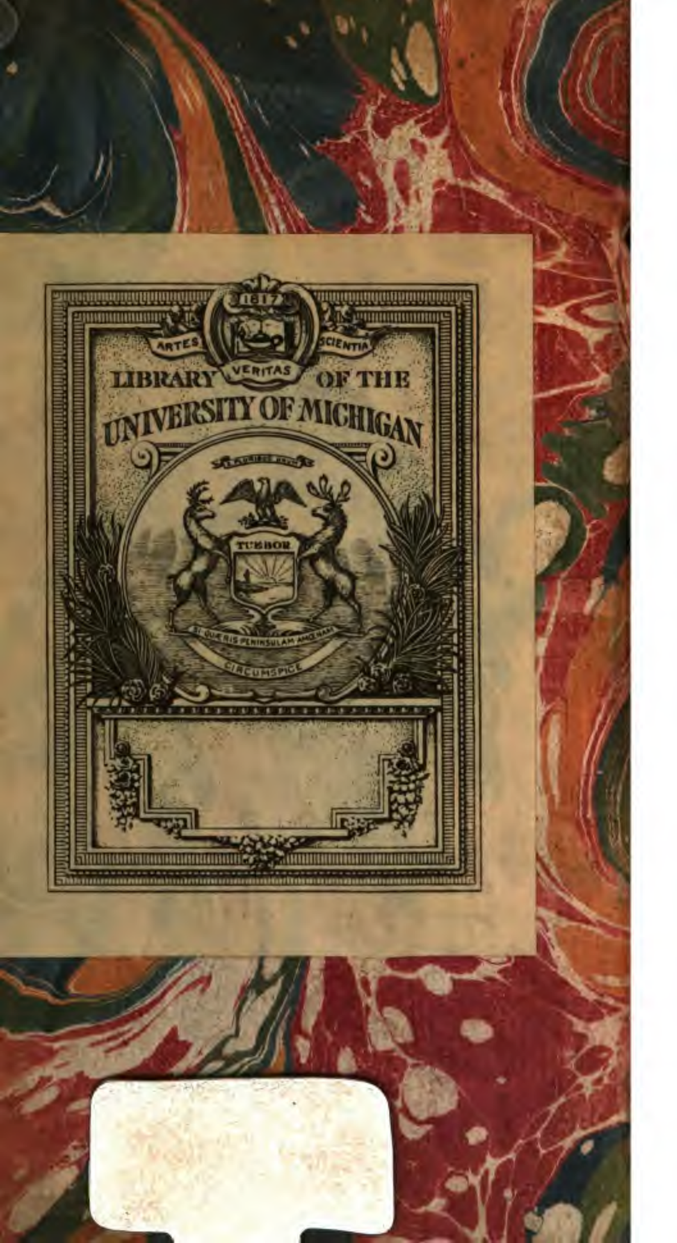



Google


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE





HISTOIRE

ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE

DU

THÉATRE ITALIEN.

TOME TROISIEME.

HISTOIRE

ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE

DU

THÉATRE ITALIEN,

DEPUIS SON RÉTABLISSEMENT EN FRANCE, JUSQU'A L'ANNÉE 1769.

CONTENANT les Analyses des principales Pieces, & un Catalogue de toutes celles tant Italiennes que Françaises, données sur ce théâtre, avec les Anecdotes les plus curieuses & les Notices les plus intéressantes de la vie & des tâlens des Auteurs & Acteurs.

Castigat ridendo mores.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.





HISTOIRE DU THÉATRE ITALIEN,

Depuis son origine jusqu'à ce jour.

LE PHILOSOPHE DUPE DE L'AMOUR.

Comédie en un acte en prose, 29 Octobre 1726. (1)

UN Philosophe appellé Pantalogue, a été chargé de l'éducation d'une jeune fille nommée Lucinde. Il n'a pas prétendu en faire une Agnès; mais au contraire une savante, & s'il lui à laissé

(1) La scène est à Padoue.

ignorer ce que c'est que l'Amour, c'est parce qu'il est bien persuadé que rien n'est plus contraire à la philosophie, que les mouvemens tumultueux qu'il excite dans notre ame; & c'est pour la soustraire à cette passion, qu'il la tient renfermée dans une espece de prison dont l'approche est défendue au reste des hommes. Lucinde ne voit que lui, qui d'abord se rend assez de justice pour se croire sans conséquence; mais Mirto sa femme, pense autrement; elle croit qu'il est amoureux de son écoliere & lui fait des reproches dont il fait peu de cas; elle n'en demeure pas là, elle entreprend de lui donner quelque Rival qui lui enleve une si belle proie. C'est dans cette vue qu'elle en parle à Celio, jeune Eleve de son mari. Le récit qu'elle lui fait des charmes de Lucinde, pique sa curiosité, & son cœur semble s'élancer audevant du trait qui doit le blesser. Pantalogue veut parer le coup, il s'adresse à une Magicienne appellée Urgantia, & la prie de vouloir paraître aux yeux de Celio, sous le nom de Lucinde. La laideur d'Urgantia lui répond du succès de son artifice. Elle voit Celio sous le nom de Lucinde; cette entrevue

produit des effets bien différens dans ces deux cœurs que l'Amour n'a pas faits l'un pour l'autre. Celio ne doute point que Mirto n'ait voulu le jouer, quand elle lui a fait un portrait si flatteur de Lucinde. Urgantia au contraire ne trouve Celio que trop aimable, & se livre toute entiere à l'amour que cette premiere vue lui inspire. Pour parvenir à s'en faire aimer, elle tâche de mettre Arlequin, Valet de Celio, dans ses intérêts. Elle lui promet une fortune des plus brillantes, sur la foi des Astres qu'elle a consultés. Elle lui donne de l'argent & du vin, & le flatte de faire toujours pleuvoir sur lui de si benignes influences, pourvu qu'il porte son Maître à l'aimer. A peine la fausse Lucinde a-t-elle quitté Arlequin, que la véritable paraît à ses yeux. Arlequin l'entendant s'appeller Lucinde, & la voyant si belle, ne doute point qu'une métamorphose si extraordinaire, ne soit un effet de la Sorciere qui vient de lui promettre un sort heureux de la part des Astres. La véritable Lucinde qui a déjà vu Celio, & entendu la conversation de Pantalogue avec Urgantia, loin de détromper Arlequin, le laisse dans une erreur dont elle veut

profiter. Elle lui dit qu'elle n'est pas fâchée que Celio n'ait pu la souffrir sous la laide figure qu'elle a d'abord exposée à ses yeux ; mais qu'elle lui tiendra compte des tendres sentimens qu'elle pourra lui inspirer sous sa nouvelle forme. Arlequin ne voit pas plutôt son Maître, qu'il le félicite sur l'amour que Lucinde a pour lui ; il lui apprend que cette personne qui lui a d'abord paru si laide, est belle à charmer. Celio croit d'abord que son Valet a perdu l'esprit ; mais il se doute enfin du tour que Pantalogue lui a joué ; il se confirme dans son opinion à l'approche d'Urgantia ; & pour pénétrer tout ce mistere, il charge Arlequin de l'assurer qu'il l'adore, & de lui dire de sa part, qu'il va l'attendre au Jardin des Fleurs. Il fait connaître par un *à parte*, qu'il lui donne le change pour pouvoir entretenir la véritable Lucinde sans être importuné. Urgantia ou la fausse Lucinde, donne dans le piege ; elle va se rendre au Jardin des Fleurs, tandis que Celio adresse ses pas vers l'appartement où sa chere Lucinde est renfermée. Comme ils se cherchent l'un l'autre avec ardeur, ils se trouvent sans peine. Leur conversation est des plus tendres, elle a

tant de charmes pour eux, qu'ils ne s'apperçoivent pas que le jour a diſparu. Un bruit que Lucinde entend, la tire de cette eſpece d'enchantement; c'eſt Pantalogue qui la cherche d'un côté, tandis qu'Urgantia vient de l'autre chercher auſſi Celio, qu'elle n'a eu garde de trouver dans le Jardin des Fleurs. Ils s'égarent tous quatre dans l'obſcurité.

CELIO, *cherchant Lucinde.*

Vous fuyez, vous vous cachez en vain, ſi mes yeux ne peuvent plus diſtinguer où vous êtes, mon cœur me le dira.

LUCINDE, *à Pantalogue, qui l'a arrêtée & qu'elle prend pour Celio.*

Je vous défends de me retenir. Par cette réſiſtance à mes volontés, vous détruirez ce que votre vue a commencé. Oui, Seigneur, je l'avoue, c'eſt la contrainte où l'on me retient qui excuſe cet aveu précipité. Je verrai avec plaiſir que vous vous intéreſſez à moi, & que vous chercherez les moyens de me délivrer de Pantalogue, d'Urgan-

tia, & de la Philoſophie qui vont m'être plus déſagréables que jamais.

Le DOCTEUR, *à part.*

Qu'entends-je ?

CELIO.

Qu'eſt-elle devenue ?

URGANTIA, *à part.*

Je reconnais la voix de Celio, (*à Celio qui l'arrête, la prenant pour Lucinde.*) Vous avez oublié le Jardin des Fleurs.

CELIO, *à Urgantia, ſe jettant à ſes genoux.*

Ne me parlez point, belle Lucinde, de tout ce qui n'eſt pas vous : je ſuis aſſez puni d'avoir pu me tromper au point de prendre tantôt pour vous, cette folle d'Aſtrologue qui vous reſſemble ſi peu.

Mirto vient enfin avec des flambeaux éclairer la ſcène & éclaircir le *quiproquo*. Le Philoſophe reconnaît qu'il eſt la dupe de l'Amour. Celio épouſe Lucinde au grand contentement de Mirto & au grand regret d'Urgantia, qui prédit à Lucinde ces événemens ſiniſtres.



Je vois sur votre Hymen les planettes, les signes,
Verser tout ce qu'ils ont d'influences malignes;
Lucinde, le Verseau, Ministre du destin,
Mettra pour Celió de la glace en ton sein;
Et fera rencontrer sur son front triste & morne,
Le Taureau, le Belier avec le Capricorne.

ARLEQUIN.

C'est l'horoscope de tous les maris; & si tous ceux qui le regardent, battaient des mains, nous aurions un applaudissement général.

Cette Piece fut jouée pour l'ouverture du théâtre après le retour de Fontainebleau. Elle est de M. de Saint-Foix, & n'eut que six représentations; mais si la Ville la jugea trop séverement, la Cour lui rendit plus de justice, elle y fut très-bien reçue.



PYRAME ET THISBÉ.

Parodie en un acte en prose, mêlée de Vaudevilles de l'Opéra, du même titre, 9 Novembre 1726. (1)

NINUS, Chef de Flibustiers, devient amoureux de Thisbé, malgré son premier engagement avec Zoraïde, fille du Sorcier Zoroastre. Il déclare ainsi son amour à sa nouvelle Maîtresse.

AIR : *Des Trembleurs.*

Elevé dans les allarmes,
Dans le tumulte des armes,
Je ne goutais point les charmes
Qu'un tendre amour nous produit;
Mais en mettant pied à terre,
J'ai vu la fille du frere
De la femme de mon pere,
Ma cousine autrement dit.

(1) Le Recueil du nouveau Théâtre Italien, marque le 13 Novembre; le Dictionnaire des Théâtres, le 19, & tous deux se trompent. Le Mercure l'annonce le 9 du même mois, & se trouve d'accord avec les Registres de la Comédie.

Comme Pyrame ne répond que par monoſſyllabes, Ninus lui reproche ſa taciturnité. Pyrame s'excuſe ſur le conſeil que ſes amis lui ont donné de ne guères parler, ce qui eſt une excellente critique de l'Opéra.

Ninus donne une fête à Thiſbé, elle eſt compoſée d'Eſclaves, dont le Chef chante les couplets ſuivans ſur le fameux air du ſecond acte de l'Opéra, qui a depuis été parodié de tant de manieres.

Que de nos tranſports
Naiſſent des accords,
Qui ſurpaſſent Lulli
En vif, en joli.
Si par fois nos vers
Vont un peu de travers,
Un bon air à danſer
Les fait paſſer.
La muſique,
Quoiqu'antique,
Par nos ſoins ſe récrépit,
Et la muſe,
La plus buſe,
Peut plaire en dépit,
Même de l'eſprit.
Que de nos tranſports, &c.

*

A v

Un Spectacle parfait
Ne va point sans ballet,
Que sur-tout ici l'entrechat brille,
Que la fille
Y sautille,
Et nous fasse voir....
Tout son savoir, &c.

*

Zoraïde vient troubler la fête, demande pour qui elle est, & prend au collet Ninus qui ne répond rien, & à qui elle ordonne de s'expliquer.

PYRAME.

Comment voulez-vous qu'il s'explique, si vous l'étranglez?

Zoraïde après avoir menacé Ninus, de la fureur de son pere, revient inutilement à des sentimens plus doux.

NINUS, *à Zoraïde.*

Tout ce que je puis faire, c'est de vous plaindre, de me plaindre, & de nous plaindre tous deux.

Zoraïde voyant qu'elle ne peut rien obtenir, déclare à Ninus que Pyrame est son Rival, & Ninus le fait mettre en prison; mais Zoroastre vient le délivrer. On lit sur le char dans lequel il

descend, *la Lanterne magique.* Pyrame paraît au travers d'une grille, & prie Zoroastre de prendre garde en détruisant la Tour, de l'écraser sous les ruines. Il le supplie aussi de ne point faire danser les Sorciers & les Sorcieres de sa suite, qui ne finiront point. Zoroastre après avoir délivré Pyrame, lui conseille de fuir avec Thisbé. Ils ne manquent pas de suivre cet avis, & Thisbé arrive la premiere au rendez-vous, avec une lanterne qui s'est éteinte. On entend crier derriere le théâtre, & au lieu d'un Lion qui est dans l'Opéra, c'est un Cerf qui paraît. Thisbé se sauve, & Pyrame arrive après.

PYRAME.

» Quel monstre vient ici me couper le che-
» min » ?
» C'est un Cerf échappé du Fauxbourg Saint-
» Germain ».

Cette plaisanterie porte sur la chasse du Cerf, que Legrand venait de donner sans succès à la Comédie Française.

Pyrame combat le Cerf & le tue. Après avoir long-tems cherché Thisbé & l'avoir demandée selon l'usage, aux échos d'alentour, il apperçoit sa cor-

nette, & conclud spirituellement qu'elle est morte. Il chante ;

AIR : *Margot sur la brune.*

Thisbé sur la brune
Pour attendre fortune,
Thisbé sur la brune
Jamais ne reviendra ;
Mais son Pyrame
Par cette lame,
Toute sa flâme
Lui prouvera,
En mourant comme à l'Opéra.

Thisbé revient, & demande à Pyrame ce qui l'a mis dans cet état.

PYRAME.

Je suis venu trop tard tantôt,
Et je me suis tué trop tôt.

Il s'agit de savoir que trompé par votre bagnolette, j'ai cru que ce maudit Cerf vous avait tuée ; je me suis aussi tué de désespoir ; mais je n'ai pas voulu mourir sur le champ, parce que je me doutais bien qu'il fallait auparavant raconter mon histoire ; à présent que voilà toutes mes affaires faites, je meurs.

Thisbé se tue aussi comme de raison, après avoir accablé Ninus de reproches.

ZOROASTRE, *arrive.*

Eh bien, mes chers enfans, n'ai-je pas fait merveilles?

THISBÉ.

Oui assurément, votre monstre a fort bien opéré, au lieu de punir un Tyran, il cause la mort de deux Amans que vous vouliez défendre.

ZOROASTRE.

Ce n'est pas ma faute s'il s'est trompé, mon intention était bonne ; mais il y a du remede à tout ceci, & je veux que vous épousiez Pyrame tout à l'heure.

PYRAME.

Vous n'y pensez pas, nous sommes morts.

ZOROASTRE.

Bon, vous avez cru cela. Vous vous porterez aussi bien que moi dans un moment.

PYRAME.

Vous m'allez peut-être noyer dans

la Fontaine de Diane, pour me faire revivre ?

Zoroastre les touche seulement de sa baguette, les ressuscite, les marie, & la Piece finit par un chœur de Poëtes & de Musiciens mourans de faim, qui invoquent Cérès sous le nom de Déesse de Gonesse.

Cette Parodie très-gaie réussit beaucoup, elle est de Romagnesi & de Riccoboni le fils ; elle eut vingt-trois représentations, & fut jugée une très-bonne Critique de la Tragédie Lyrique de Pyrame & Thisbé, dont les paroles sont de Laserre, non pas de celui si connu par Renard, mais de celui tant vanté par Boileau, & la musique qui fut très-applaudie, de MM. Rebel & Francœur, qui travaillaient en société, que l'on appellait alors les petits Violons, depuis Directeurs de l'Opéra, & maintenant Chevaliers de l'Ordre de Saint-Michel, &c. &c. Ce fut alors que Mademoiselle Lemaure, après une longue absence, reparut sur le théâtre dans le rôle de Thisbé ; ce qui ne nuisit point au succès de cette Tragédie.

LA FEMME JALOUSE.

Comédie en trois actes en vers, 11 Décembre 1726. (1)

FLAMINIA en entrant, se met dans un fauteuil comme une femme agitée d'une violente passion. Lelio son mari, est en robe de chambre, & se promene sans rien dire. Flaminia rompt enfin le silence, & l'accable de reproches sur une infidélité dont elle le soupçonne. Elle veut qu'il lui ouvre une chambre, qui depuis quelques jours est fermée à tout le monde. Lelio lui dit en vain, qu'il a des raisons indispensables pour n'y laisser entrer personne; elle s'obstine dans sa demande, & accable son mari de nouveaux reproches. Lelio n'y pouvant plus tenir, ordonne à Arlequin de l'habiller promptement. Flaminia sous prétexte de vouloir rajuster sa perruque, la chifonne, & se retire en le menaçant de le plaider en séparation. Lelio ne veut plus sortir, il congédie Arlequin, & lorsqu'il est seul, il ouvre la porte de la

(1) La scène est à Milan, dans la Maison de Lelio.

chambre où Mario est enfermé. Mario en sort avec un livre de l'Arioste, qu'il met sur une table. Il déplore le triste destin de son ami, par rapport à la jalousie de sa femme. Lelio lui répond que tous les maris ont leurs chagrins : voici comment il s'explique.

Le Ciel en nous formant, nous destine un supplice
Par un triste ascendant dont on subit l'effet ;
On ne goûte ici bas aucun bonheur parfait.
En voulant me traiter avec quelqu'avantage,
D'une femme jalouse il a fait mon partage,
A le bien prendre au fond, je suis des mieux traités, &c.

Lelio apprend à son ami, que ses ennemis conspirent contre sa vie, & qu'on ne parle pas moins que de l'assassiner pour venger son Rival Pamphile, à qui il a enlevé Silvia par un hymen secret. Il lui donne une lettre qu'il vient de recevoir de Genes, & qui s'adresse à lui. Mario lit tout haut la lettre, dont voici le contenu.

» Songez à vous, mon cher Mario ;
» Pamphile déséspéré de voir que le
» pere de Silvia lui a manqué de pa-
» role, est parti pour Milan, où il sait
» que vous vous êtes rendu. Son def-

» ſein eſt de vous appeller en duel ;
» mais comme ſes parens ont juré de
» vous faire aſſaſſiner, gardez-vous de
» paraître en Public. Votre femme Sil-
» via eſt auſſi partie, accompagnée du
» ſeul Scapin, dans l'eſpérance de vous
» trouver. Elle doit aller chez le Sei-
» gneur Lelio, apprendre où vous
» pouvez être. Elle ſait qu'il eſt de vos
» amis, & qu'il ne vous abandonnera
» pas ».

» Depuis ma lettre écrite, j'ap-
» prends que votre pere ſe diſpoſe à
» partir, & que le pere de Pamphile
» forme le même deſſein. Je ſouhaite
» que leur arrivée à Milan, puiſſe ter-
» miner vos différends ».

Cette lettre qui ſert d'expoſition, eſt très-ingénieuſe. La converſation de Lelio & de Mario, eſt interrompue par les cris redoublés de Flaminia, qui frappe à la porte. Lelio fait rentrer ſon ami dans la chambre qui lui ſert d'azile, & dont il referme la porte. Flaminia ſoutient à ſon mari, qu'il parlait avec quelqu'un. Lelio répond à ſa femme, qu'il liſait tout haut ; & pour le lui prouver, il lui montre le livre de l'Arioſte que Mario a laiſſé ſur la table.

Flaminia le prend, & le hasard lui présente ces vers :

En m'éloignant de vos beaux yeux,
Un injuste pouvoir, funeste à ma tendresse,
Retranche de mes jours, dont vous êtes maîtresse,
Les momens les plus précieux :
Je ne puis supporter les momens de l'absence,
Le jour me devient odieux.
Ô sort ! viens m'en priver, ou me rends la présence
Du plus parfait objet qui soit dessous les Cieux.

Flaminia croit que son mari ne s'attache à lire des v s si tendres, que pour faire diversion à l'ennui qu'il a d'être éloigné de quelque Maîtresse ; & dans cette idée, elle l'accable de nouveaux reproches qui l'obligent enfin à sortir. Elle appelle Colombine, & lui fait confidence des sujets de plainte qu'elle croit avoir contre Lelio.

Notre sexe est sujet dans le cours de ses ans,
A deux sortes d'états entr'eux très-différens.
Filles, nous exerçons un souverain empire,

Par les plus tendres ſoins on cherche à nous ſéduire ;
Nos Amans attentifs préviennent nos deſirs ;
Sans ceſſe nous paſſons de plaiſirs en plaiſirs ;
Nos moindres actions inſpirent des allarmes ;
Nos défauts tels qu'ils ſont, ont des graces, des charmes ;
Nous avons de Vénus, la voix, les traits, le port ;
Enfin aucun bonheur n'égale notre ſort.
Dès que nous prononçons un oui qu'on demande,
Les amours, les plaiſirs, & leur joyeuſe bande,
Prennent ſoudain l'eſſor, ne laiſſant après eux,
Qu'un joug dont pour jamais on ſe repent tous deux.

Flaminia perſiſte dans ſes premiers ſoupçons, au ſujet de la chambre dont la porte eſt toujours fermée. Colombine l'y confirme, en lui apprenant que Lelio prend ſoin d'y entrer ſeul, ſurtout aux heures du repas. Elle ajoute qu'il y a une double ſerrure, l'une en dehors, & l'autre en dedans. Flaminia

veut qu'on faſſe venir ſur le champ un Serrurier pour l'ouvrir. Colombine l'en détourne, & lui promet de veiller ſi bien ſur tout ce qui ſe paſſera, qu'elle ſera inſtruite ſans en venir à aucun éclat. Elles entendent venir quelqu'un, ce qui les oblige à ſe retirer; c'eſt Silvia, femme de Mario, ſuivie de Scapin ſon Valet, qui la conduit, parcequ'il connaît déjà la maiſon de Lelio. Flaminia & Colombine reviennent, & Silvia remercie la premiere des ſervices importans que lui rend ſon mari.

FLAMINIA.

Je le crois, & je ſais le fait dont il s'agit.

SILVIA.

Vous le ſavez?

FLAMINIA.

Comment: Ce mot vous interdit?

SILVIA.

Je crois qu'il a très-bien placé ſa confidence;
Et bien loin de vouloir l'accuſer d'imprudence,
Je l'en eſtime plus. Maître de tant d'attraits,
Madame, il doit pour vous avoir peu de ſecrets.

FLAMINIA.

Quand il voudrait se taire, en vous voyant paraître,
Je puis, sans me tromper, facilement connaître
Quel dessein vous conduit; mais sans vous prévaloir,
Vous pouviez m'épargner le chagrin de vous voir.

SILVIA.

Moi, Madame! j'ignore en quoi ceci vous blesse.

FLAMINIA.

Ah! c'est un peu trop loin pousser la hardiesse.

Silvia se retire, le cœur gonflé de douleur, après avoir reproché à Flaminia l'incivilité que sa jalousie vient de lui faire commetre.

Après une scène entre Flaminia & Colombine sur ce qui vient d'arriver, & que Colombine croit très-innocent, Lelio rentre & demande ingénûment à Flamina, si la Dame qu'il vient de rencontrer à la porte est de ses amies. Flamina prend cette demande pour un

nouvel outrage, ou du moins pour un artifice. Sa colere monte à un tel point, qu'elle tombe évanouie.

Dom Pedre qui survient, est fort allarmé de l'état où il trouve sa fille; il la croit morte, Lelio lui répond ironiquement qu'elle ne mourra pas, & lui apprend que ce qu'il voit, n'est que l'effet d'une jalousie la plus folle & la plus injuste qui fut jamais. Dom Pedre prie son gendre de le laisser avec sa fille.

Flaminia reprend ses esprits, elle se plaint à son pere de l'infidélité de son mari, & voyant que son pere refuse de la croire, elle se jette sur son épée pour s'en percer le sein. Toujours plus obstinée à soupçonner Lelio, elle veut mettre Arlequin dans ses intérêts; elle s'y prend d'abord par les dons; mais cela ne pouvant rien sur lui, elle en vient aux plus cruelles menaces; & lui présentant un flacon, elle lui dit qu'il contient un poison qui lui fera perdre la vie sur le champ, s'il ne l'informe de toutes les actions de son maître. Arlequin épouvanté lui promet tout. Elle le quitte en lui réitérant ses ordres & ses menaces: elle revient quelque tems après, dégui-

le, contrefaisant sa voix pour l'éprouver. Elle lui donne un portrait pour le remettre entre les mains de Lelio, comme de la part d'une maîtresse : elle sort & revient une seconde fois sans déguisement ; elle demande à Arlequin quelle est cette femme qui vient de lui parler ; Arlequin tremblant, dit que c'est une blanchisseuse, ensuite que c'est une fille qu'il aime & qu'il doit épouser au premier jour. Flaminia confond ce mensonge en lui faisant montrer le portrait qui est le sien. Elle fait en même temps avancer Colombine qui apporte un verre d'eau, comme pour l'empoisonner. Arlequin demande grace, & jure de lui être fidele. Flaminia fait semblant de se laisser attendrir ; & lui pardonne à condition qu'il veillera sur Lelio, & qu'il observera tous ses pas. Flaminia se retire, Lelio arrive & Arlequin lui demande d'où il vient, où il doit aller, ce qu'il pense actuellement & ce qu'il doit penser dans la suite. Il compte aussi tous les pas que son maître fait sur le théâtre, afin d'en rendre un compte exact à sa maîtresse. On frappe à la porte, Lelio ordonne à Arlequin d'aller ouvrir ; mais celui-ci n'obéit qu'à regret, parce qu'il ne

voudrait pas perdre son maître de vue.

Pamphile, rival de Mario, entre & donne une lettre à Lelio de la part d'un de ses amis. Lelio l'ayant lue, dit à Pamphile qu'il n'oubliera rien pour satisfaire aux devoirs que l'amitié lui prescrit. Il s'agit dans cette lettre de faire connaitre à Pamphile en quel lieu peut être Mario, avec qui il prétend se battre en homme d'honneur. A peine Pamphile est-il sorti, que Lelio ordonne à Arlequin de se retirer, & comme il résiste, il est obligé de le jetter à la porte. Aussi-tôt que Lelio se trouve en liberté, il apprend le dessein de Pamphile à Mario ; celui-ci le prie de le laisser sortir puisqu'il ne s'agit que d'une affaire d'honneur ; mais Lelio n'y consent pas, dans la crainte que tous les ennemis de Mario ne soient pas aussi genéreux que Pamphile ; il lui propose de faire venir sa chere Silvia déguisée en Cavalier. Mario lui représente, que ce serait s'exposer à une nouvelle avanture aussi désagréable que la premiere ; il pense qu'il vaut mieux qu'ils se déguisent tous deux pour l'aller trouver chez elle. Lelio approuve ce projet, fait rentrer Mario, & écrit une

une lettre devant Arlequin, qui fait tout ce qu'il peut pour la lire. Lorſqu'elle eſt cachetée, Lelio la lui donne pour la porter à la maîtreſſe de Scapin ſon camarade. Flaminia ſurprend cette lettre entre ſes mains, elle en tire une copie qu'elle ordonne à Arlequin de porter, & à laquelle elle ajoute une apoſtille, par laquelle Lelio s'excuſe de s'être ſervi d'une main étrangere; elle garde l'original afin de convaincre Lelio d'infidélité aux yeux de ſon pere. La lettre eſt ſans adreſſe & conçue en ces termes :

« Madame, je ne puis vous exprimer la grandeur du péril que vous courez; ne ſortez point de chez-vous, je vous en conjure, & je ferai mon poſſible pour vous tirer de l'état où vous êtes, vous verrez bien-tôt celui que vous aimez, je ne puis vous en dire davantage, n'oſant pas trop m'expliquer dans ce billet, qui peut être intercepté j'irai dans un moment chez-vous ».

Flaminia ne manque pas de montrer ce billet à ſon pere, qui après l'avoir lû, ne doute plus qu'elle n'ait raiſon de ſe plaindre de ſon mari.

Lelio & Mario qui ſe ſont maſqués,

ainſi qu'ils en ſont convenus pour aller chez Silvia paraiſſent ; Lelio enveloppé dans un grand manteau & un maſque, & Mario déguiſé en femme. Flaminia les ſurprend dans le moment qu'ils vont ſortir ; elle appelle ſon pere pour le rendre témoin de cette derniere infidélité de ſon mari, mais elle en eſt la dupe ; Lelio pouſſé à bout, démaſque Mario, & fait connaitre que cette maîtreſſe prétendue n'eſt autre choſe qu'un Cavalier. Flaminia ſe retire toute confuſe, & Dom Pedre ſe range du parti de ſon gendre.

Lelio ayant vu échouer ſon premier projet de déguiſement, prend le parti de faire entrer Silvia chez lui ſous ſon propre habit. Silvia impatiente de voir ſon cher époux, ſe traveſtit comme on ſouhaite, & ſous l'habit de Lelio elle vient dans ce même appartement, où Flaminia l'a déja ſi mal reçue. Flaminia la prend pour Lelio, mais Arlequin à demi inſtruit par quelques circonſtances qu'il a remarquées dans ſa nouvelle charge d'eſpion, ne prend pas le change, il ſoutient que ce prétendu Lelio eſt une femme ; Flaminia lui arrache le maſque & reconnait cette prétendue rivale qu'elle a déja chargée

d'injures. Elle appelle son pere pour lui faire part de sa nouvelle découverte. Tout semble parler contre Lelio, qui arrive un moment après; il n'ose même se justifier de peur de commettre son ami Mario, en révelant son secret, mais Scapin vient le tirer d'affaires; en lui apprenant que le pere de Mario & celui de Pamphile sont enfin d'accord, & que ces deux heureux époux peuvent se montrer sans rien craindre. Flaminia conait par-là que sa jalousie contre son mari était injuste, quoique fondée sur des apparences capables de l'induire en erreur. Elle finit la piece par ces quatre vers.

Sur ce qui s'est passé, réglant mes sentimens,
Je déteste à jamais ces jaloux mouvemens;
Et je ne vois que trop qu'une vaine apparence,
Des époux bien souvent trouble l'intelligence.

Cette Comédie n'est proprement qu'une imitation libre de la *Moglie-Gelosa*, Canevas italien de Riccoboni pere, dont nous avons donné l'extrait. M. Joly qui en est l'auteur, en convient dans sa préface; mais si son original lui fournît le fond des scenes, & des caracteres, il ne dut qu'à son talent la

maniere facile & agréable avec laquelle il l'a écrite. Elle n'eut d'abord que huit représentations, mais elle ne lui en fit pas moins d'honneur parmi les gens de lettres, & même de la part du public qui l'a revue depuis avec plaisir.

LE PORTRAIT.

Comédie en un acte en prose, 9 Janvier 1727. (1)

SILVIA paraît incertaine sur ce qu'elle doit faire pour passer le jour le moins désagréablement qu'elle pourra. Son agitation continuelle fait prévoir à Colombine qu'il va arriver quelque chose d'extraordinaire dans le cœur de sa maîtresse, & que ce cœur irrésolu est prêt à se fixer à quelqu'objet. Elle en dit son sentiment à Silvia, & lui fait entendre que tous ces troubles naissans sont des avant-coureurs de l'amour. Silvia se met en colere au seul nom d'amour, & jure qu'elle ne sentira jamais les traits d'un Dieu qui ne fait que des malheureux. Je ne veux, dit-elle,

(1) La scène est à Paris.

être ni fourbe, ni dupe, ni crédule, ni défiante, ni coquette, ni précieuse, ni triste, ni évaporée, ni jalouse, ni commode; en un mot rien de ce qu'on est quand on aime. En garde contre les folies de mon sexe, je le suis encore plus sur l'article des hommes, tous ne valent rien, rien.

COLOMBINE.

Belle conclusion! Allez, Mademoiselle, il n'y en a point de si diable dont on ne vienne à bout. L'imbécille, on le mene par le nez; le merveilleux, on lui en fait accroire; le taciturne, on n'a pas la peine de lui répondre; le grondeur, on le fait taire en criant plus haut que lui; le débauché, on ne le voit jamais; l'avare, on le vole; le jaloux, on le trompe; le dissipateur, on le . . . on le . . . ma foi je ne sçai ce qu'on en fait de celui-là, c'est la pire espece de tous.

A peine Silvia a-t-elle assuré bien affirmativement à Colombine qu'elle veut garder sa liberté, qu'Oronte son pere lui vient présenter des chaînes, en lui disant qu'il l'a mariée en Flandres, d'où il vient, & que l'époux qu'il lui a destiné, s'appelle Valere. Silvia ne

répond pas un ſeul mot à ſon pere ; au grand étonnement de Colombine, qui s'attendait à la voir éclater au ſeul nom de l'Hymen, comme elle a fait à celui d'amour. Oronte dit à ſa fille que ſon futur époux doit être arrivé auſſitôt que lui, & qu'il y a apparence qu'il eſt allé chez le baigneur, pour paraître à ſes yeux dans un état plus avantageux ; il ajoute que Valere n'a pas beſoin d'agrémens empruntés pour la convaincre de ce qu'il dit ; il lui montre ſon portrait, & le laiſſe entre ſes mains. Oronte ſort pour aller chercher Valere, dont Silvia regarde le portrait avec une indifférence affectée. Lorſque ſon pere eſt parti, elle a recours à cette ruſe déjà employée & qui a été uſée depuis, de faire paſſer ſa femme de chambre pour elle, afin de dégouter Valere ; mais celui-ci qui a reçu le portrait de Silvia de la main de ſon pere, la reconnaît malgré ſon traveſtiſſement, & prend ſur le champ la réſolution de lui rendre ruſe pour ruſe.

SILVIA, *ſous l'habit de Colombine.*

C'eſt donc vous, Monſieur, qui venez de but en blanc de Flandres, ex-

près pour épouser une fille que vous ne connoissez pas, sans savoir si elle vous plaira, & si vous lui plairez vous-même; vous pouviez vous épargner les frais du voyage.

VALERE.

Je suis venu lui rendre des soins, & tâcher par mes services de m'attirer l'honneur de ses bonnes graces.

SILVIA.

Vous n'y réussirez pas, c'est peine perdue. (*à part*) Quel homme!

VALERE.

Je comptais beaucoup plus sur ses bontés que sur mon mérite.

SILVIA.

Vous comptiez sur ses bontés? & de quel droit, je vous prie; quoi! parce que son pere vous a donné sa parole sans la consulter, il faudra qu'elle l'exécute, quelle vous écoute, qu'elle vous aime, qu'elle vous épouse? Elle n'en fera rien, Monsieur, fiez-vous en à moi, je sais ses intentions, elle n'en fera rien.

VALERE.

Je serais au désespoir de la contraindre.

SILVIA, *à part.*

Je ſerais au déſeſpoir de la contraindre Ce flegme me fait bouillir le ſang.

VALERE.

Dites à votre maîtreſſe que j'approuve l'éloignement qu'elle a pour moi, je me rends juſtice, je ne méritais point autre choſe de ſa part.

SILVIA, *à part.*

Qu'il y a d'indifférence dans cette fauſſe modeſtie !

VALERE.

Dites-lui encore que je ne veux point avoir à me reprocher de troubler par ma préſence les ſentimens qu'elle peut avoir dans le cœur pour un homme plus aimable.

SILVIA.

Que voulez-vous dire, Monſieur, les ſentimens qu'elle peut avoir dans le cœur Pour qui, donç, s'il vous plaît, prenez-vous Silvia? La croyez-vous capable de s'engager ſans l'aveu de ſon pere? En vérité vous êtes bien

considérant, & bien insultant dans vos considérations.

Plus Valere montre de soumission à Silvia, & plus elle s'en irrite, parce qu'elle ne l'attribue qu'à son indifference, & pour achever de le dégouter, elle lui fait elle-même son portrait de la maniere suivante. D'abord elle n'est ni grande ni petite, ni bien ni mal faite, plutôt grasse que maigre; & malgré tout cela, chose rare aujourd'hui, elle a de la taille, elle a un petit air d'étourderie & de jeunesse qui frappe. Ce n'est si vous voulez, ni esprit, ni éclat; cela tient pourtant un peu de tous les deux: elle a de la blancheur & du teint, des yeux & des dents: elle chante & danse passablement: en un mot elle est comme mille autres. A l'égard de sa conduite, il n'y a rien à vous en dire, elle vit comme vivent à présent toutes les filles. Pour son humeur, il n'est, ma foi, pas aisé de la définir: elle est douce par réflexion: aigre par tempérament, timide dans les choses qu'elle sçait, décisive dans celles qu'elle ignore, impérieuse avec ceux qui ne lui doivent rien, exigeante sans amitié, jalouse sans passion, vive jusqu'à l'emportement, distraite jusqu'à

l'oubli, inégale jusqu'à la brusquerie; enfin si difficile à vivre, que la plupart du tems nous ne pouvons durer ensemble. Le maître, le guide, le mobile de tous ses discours, de toutes ses actions, savez-vous ce que c'est? Le caprice.

Valere lui répond froidement qu'il va lui épargner la vue d'un objet qui lui est odieux; & qu'il va remercier Lelio de l'honneur qu'il a prétendu lui faire en l'acceptant pour gendre; il la quitte aussi froidement qu'il lui a parlé. Silvia est piquée au vif d'une indifférence à laquelle elle ne s'étaït nullement attendue: ce dépit est un symptôme d'amour naissant: cet amour prend de nouvelles forces par la jalousie qui vient bientôt se mettre de la partie. Arlequin à qui elle demande des nouvelles de son maître, croyant ne parler qu'à une suivante de Silvia, lui dit que Valere a toujours été l'homme de France le plus galant & le plus aimé; que dans tous ses voyages il a laissé des monumens de sa gloire; Silvia avale le poison à longs traits; elle croit que Valere ne lui a parlé avec tant de froideur que parce qu'il méprise une conquête comme la sienne, ou qu'il est engagé ailleurs.

Lelio à qui cet amant piqué a fait dire qu'il eſt prêt à s'en retourner en Flandres, vient demander à ſa fille qui a déjà repris ſes habits, ce qui a pu ſe paſſer entr'elle & Valere. Silvia ne fait que répondre, Colombine plus hardie que ſa maîtreſſe, dit franchement à Lelio, que ſa fille ne veut point ſe marier ; Silvia voudrait bien lui fermer la bouche ; mais elle ne peut s'y réſoudre & fait connaître par ſon maintien que ſon cœur déſavoue ce que dit ſa ſuivante. Lelio dit à ſa fille qu'il n'a pas prétendu forcer ſon inclination, & que puiſqu'elle ne veut point de Valere, il va le congédier ; il ſort dans ce deſſein. Silvia en eſt au déſeſpoir ; elle avoue à Colombine qu'elle ſent pour Valere, ce qu'elle n'a jamais ſenti ; mais que cet ingrat n'en ſaura jamais rien. Enfin Valere revient, Silvia eſt redevenue Colombine ; elle reproche à Valere, comme de la part de ſa Maîtreſſe, les diverſes conquêtes qu'il a faites dans tous ſes voyages. Valere n'y comprend rien ; on lui dit que c'eſt d'Arlequin qu'on a appris ſes exploits amoureux ; il veut punir Arlequin de ce menſonge, Arlequin lui dit qu'il ne croit pas avoir

fait un grand crime, d'avoir fait de son Maître la peinture la plus avantageuse, qu'il a pu imaginer. Valere comprenant par la jalousie de Silvia, qu'il en est plus aimé qu'il n'aurait osé l'espérer, invente une derniere ruse pour finir un déguisement trop long-tems soutenu de part & d'autre. Il avoue à la fausse Colomb.ne, qu'il a un engagement que rien ne saurait surmonter, & qu'elle n'a pour l'excuser auprès de sa Maîtresse, qu'à jetter un moment les yeux sur un portrait qu'il lui présente. Silvia en détourne d'abord la vue avec dépit; mais elle ne peut enfin résister à la curiosité de voir si sa Rivale est plus aimable qu'elle. Quelle agréable surprise pour elle, de voir que c'est son propre portrait que Valere lui présente; elle ne croit pas l'en pouvoir mieux récompenser, qu'en lui rendant artifice pour artifice, & en lui montrant le portrait de son Vainqueur. Valere ne le regarde à son tour qu'en tremblant; mais il a bientôt le plaisir de s'y reconnaître lui-même.

Cette Comédie eut le plus grand succès & le mieux mérité; elle eut dix-huit représentations également suivies,

& sa réputation ne se démentit point à la lecture. Elle est de Beauchamp, déjà connu favorablement au Théâtre Italien, par plusieurs Pieces bien accueillies.

LE CONTRASTE DE L'AMOUR ET DE L'HYMEN.

Comédie en trois actes, en prose, suivie d'un Divertissement, 7 Mars 1727. (1)

PAMPHILE a composé les paroles que doivent chanter Mademoiselle Amila & Mademoiselle Bécare, toutes deux Cantatrices invitées à un Bal qui doit se donner dans la maison d'Horace. Elles ignorent l'une & l'autre que leurs maris qu'elles ont abandonnés, soient au service, l'un de Pamphile & l'autre d'Alceste. Le premier est déjà marié avec Julie, & le second doit bien-tôt épouser Hortense. Arlequin devient amoureux de Mademoiselle Amila, qui est femme de Trivelin, qui à son tour se prend de belle passion pour

(1) La scène est dans la Maison d'Horace.

Mademoiselle Bécare, dont Arlequin est le mari.

Horace, oncle de Pamphile, arrive dans le moment où celui-ci donne une lettre à son Valet Arlequin, Horace s'en saisit, & demande à son neveu à qui s'adresse cette ambassade amoureuse. Pamphile lui répond tranquillement qu'il n'a pour en être éclairci, qu'à lire le dessus. Horace est fort étonné de voir que c'est à sa femme que Pamphile écrit, & qu'il veut savoir d'elle à quelle heure il pourra avoir le plaisir de l'entretenir. Il demande à son neveu quelle est cette nouvelle maniere d'agir entre deux personnes que l'Hymen a unies; Pamphile lui en explique le rafinement avec des termes qui irritent Horace, & le portent à le menacer de le desheriter s'il ne devient plus sage. Alceste vient témoigner à Pamphile, qu'il croit son ami, le plaisir qu'il ressent par avance de son prochain hymen avec Hortense; Pamphile plaisante sur tout ce qu'il lui dit. Alceste parle de pierreries dont il veut faire emplette pour sa future épouse; Pamphile lui offre celles de sa femme, & lui conseille de les revendre cinq ou six mois après, à son exemple. Alceste

trouve la proposition trop indigne d'un honnête-homme, pour l'accepter. Hortense arrive & témoigne par un *à parte*, qu'elle haït autant Pamphile, qu'elle aime Alceste. Pamphile pour donner de la jalousie à Alceste, parle à Hortense avec une confiance d'Amant aimé. Alceste ne sait qu'en penser, Hortense a beau se récrier contre l'impudence de Pamphile; ce dernier tourne à son avantage tout ce qu'elle lui dit de plus désobligeant. Elle le quitte enfin, & donne la main à son cher Alceste.

A la fin de l'acte, Arlequin reconnaît en Mademoiselle Bécare, sa femme qu'il croyait morte. Ils se chargent d'injures, & se congédient en se donnant au Diable, à peu près comme Cléanthis & Strabon dans la Comédie de Démocrite.

Dans l'entr'acte, Pamphile est supposé avoir écrit à Hortense une lettre, par laquelle il l'avertit qu'il a fait accroire à Julie sa femme, qu'une de ses parentes est extrêmement malade à Versailles, ce qui l'obligera sans-doute à partir sur le champ pour se rendre auprès d'elle. Il a ajouté dans cette lettre, qu'à la faveur de ce stratagême, il pour-

ra l'entretenir dans le Bal, sous le nom & sous les habits de Julie. Hortense indignée d'une ruse, à laquelle non-seulement elle ne veut avoir aucune part, mais qu'elle trouve tout-à-fait extravagante & de la derniere effronterie, envoye cette lettre à Julie. Cette derniere l'ayant perdue, elle est tombée entre les mains d'Alceste, qui a commencé à soupçonner Hortense de n'être pas aussi insensible à l'amour de Pamphile, qu'elle l'a paru dans le premier acte. Il le témoigne au commencement du second à Horace, à qui il montre la fatale lettre qu'il a trouvée. Horace n'oublie rien pour le rassurer contre son neveu, qu'il dit être d'un caractere à prendre des choses imaginaires pour des choses réelles. Alceste paraît guéri de ses soupçons jaloux, & Pamphile a, quelques scènes après, une conversation avec Julie son épouse, qui a connu sa ruse par la lecture de la lettre qu'Hortense lui a envoyée; elle oppose l'artifice à l'artifice, en assurant son mari qu'elle n'ira point au Bal, puisque son devoir l'appelle à Versailles auprès de sa parente. Pamphile la raille sur ce devoir qui l'arrache au plaisir; & Arlequin qu'il a instruit, gausse

& lui dit, Julie que la trop longue habitude de se voir rend les plaisirs moins piquans, & qu'ils devraient se séparer pour quelque tems. Pamphile ne manque pas d'applaudir à cette nouvelle idée d'Arlequin, & Julie est indignée contre un époux qui paraît desirer une séparation si honteuse. Mais Pamphile l'assure que ce n'est qu'un nouveau moyen de se mieux réunir.

De son côté Hortense ne paraît pas moins affligée du chagrin où elle voit Alceste plongé depuis quelques instans; mais ayant appris de Julie, qu'elle a perdu la lettre de Pamphile qu'elle lui avait fait remettre entre les mains; elle ne doute point non plus que son amie, que cette lettre n'ait été trouvée par Alceste, qui n'aura pas manqué d'en prendre de l'ombrage.

Les projets qui ont été formés dans les actes précédens, s'exécutent dans celui-ci. La scène est dans la salle du Bal. Pamphile s'y rend sous les habits de sa femme Julie, comme il l'a projetté dans la lettre qu'il a écrite à Hortense. Julie qu'il croit partie pour Versailles, & avoir donné dans le piége qu'il lui a tendu, s'y trouve aussi travestie en Cavalier, & feint d'en con-

ter aussi à la prétendue Julie; Pamphile a beau lui protester qu'il n'est pas Julie, le faux Cavalier est toujours plus pressant. Pamphile pour s'en débarrasser, convient qu'il est Julie, & lui demande en grace de lui faire quartier pour un moment; leur conversation est interrompue par l'arrivée des Chanteuses Amila & Bécare. Pamphile s'échappe, Julie voyant venir l'oncle de Pamphile, dit aux Chanteuses, que c'est Pamphile même, ne doutant point qu'elles n'achevent d'irriter l'oncle contre le neveu, parce qu'elles lui diront, en croyant parler à Pamphile même. Ce que Julie a prévu, arrive; les deux Chanteuses apprennent à Horace que le Divertissement dont elles sont les principales Actrices, est de la façon de son neveu, qui prétend par-là brouiller Alceste avec Hortense. Le second travestissement de Julie est sous les habits d'Hortense, à qui Pamphile a promis de se montrer sous les habits de sa femme. La fausse Hortense joue à merveilles son nouveau personnage dont elle tire deux avantages; c'est d'obliger son mari qui la prend pour Hortense, d'acquitter la somme de trente pistoles qu'elle doit à un Gas-

con, qui vient les lui demander dans le Bal avec une opiniâtreté qui le force à les lui payer, pour n'être plus troublé dans son rendez-vous avec la fausse Hortense. Le second avantage que Julie tire de son travestissement, c'est de se faire rendre ses pierreries qu'il avait voulu vendre à Alceste. Après ces deux expéditions, Alceste arrive avec Horace; il prend le change comme Pamphile, & croit Hortense en rendez-vous avec lui. La véritable Hortense arrive en même-tems, & lui reproche l'injustice qu'il fait à son amour. Julie acheve de déconcerter Pamphile en se démasquant. Ce tour que sa femme vient de lui jouer, acheve de le déterminer à la séparation qu'il a déjà témoigné souhaiter. Julie y consent; Horace trouve qu'elle a raison, & dit à son indigne neveu, qu'il ne doit plus prétendre à sa succession. La Piece finit d'un côté par une séparation, & de l'autre par un mariage arrété entre Alceste & Hortense. La fête qui termine ce Spectacle, roule sur le contraste de l'Amour & de l'Hymen, sur lesquels on chante plusieurs couplets suivis d'un Vaudeville.

VAUDEVILLE.

Vive un Amant
Pour être prévenant,
Au moindre mot il eſt en mouvement,
Ziſte, zeſte,
Qu'il eſt preſte,
Mal-peſte
Comme il y va,
C'eſt un charme que cela.
Dans un époux l'on voit tout le contraire;
Qu'il eſt ſourd!
Qu'il eſt lourd!
Qu'il eſt gourd!
Hélas! qu'en peut-on faire?

✠

Leſte & fringant,
Le Conſeiller pimpant,
Dès qu'il apprend que ſa Nymphe l'attend,
Ziſte, zeſte, &c.
Mais quand il faut aller à l'audience,
Qu'il eſt ſourd, &c.
Plaideurs, prends patience.

Cette Piece eſt de M. Saint-Foix; elle eſt fort bien écrite, il y a des ſcènes vraiment comiques. Les Journaliſtes d'alors, aſſurent qu'elle fut très-bien

reçue du Public; cependant les regiſtres de la Comédie Italienne, marquent qu'elle n'eut que cinq repréſentations, ce qui ne prouverait rien contre elle.

Les Comédiens firent la clôture de leur théâtre le 29 Mars, par le Portrait & les Comédiens Eſclaves, & le rouvrirent le 21 Avril, par l'Amour Précepteur, ſuivi des Effets du Dépit, Comédie nouvelle, qui n'eut pas un grand ſuccès.

Ce fut cette année que Catherine-Antoinette Vicentini, connue alors ſous le nom de Catine, & aujourd'hui Madame de Heſſe, fut reçue dans la Troupe. On ne peut marquer l'inſtant fixe de ſon début, parce que née pour ainſi dire ſur le théâtre, le Public s'était accoutumé à l'y voir dès ſon enfance.



LES EFFETS DU DÉPIT.

*Comédie Françaiſe en un acte, en proſe, * 21 Avril 1727. (1)*

Un jeune Cavalier qui à peine entre dans le monde, rend de fréquentes viſites à une jeune Demoiſelle, plutôt pour apprendre à ſon école les manieres du monde, que pour s'initier dans les myſteres de l'amour; elle en fait un très-joli homme: ſoit par reconnaiſſance, ſoit par ſympathie, ſon Ecolier devient ſon Amant. Cependant tout aimable qu'il eſt devenu par les ſoins de ſa belle Maîtreſſe, il ne peut parvenir à lui plaire; le dépit l'oblige à la quitter; elle eſt ſi piquée d'une retraite à laquelle elle ne s'attendait pas, qu'elle fait courir le bruit qu'elle va ſe marier, pour rappeller ce Captif échapé de ſa chaîne. Il ne revient

(*) Le Dictionnaire des Théâtres ſe trompe encore, en plaçant la premiere repréſentation de cette Piece au 29 Avril, c'eſt ſans-doute la derniere qu'il a voulu dire

(1) La ſcène eſt dans la Maiſon de la Comteſſe.

point, cela irrite son dépit; elle le porte jusqu'à se marier. En effet elle devient veuve dans quelques mois. La voila riche Douairiere & Comtesse. Son Amant revient à Paris, on lui fait entendre qu'il vient se marier, nouveau dépit: on dit à son Amant qu'elle va en faire autant. Dépit de part & d'autre, qui après quelques éclats, parvient à les unir pour jamais.

Scapin, Valet de Dorante, & Colombine, Suivante de la Comtesse, commencent la Piece. Après bien des menteries de part & d'autre, ils conviennent de ne rien oublier, pour réunir deux Amans que le dépit a séparés; Scapin répond de Dorante, & Colombine se promet de réussir auprès de la Comtesse. Cette derniere étant veuve, ses biens & sa beauté la font rechercher par un Marquis & par un Président. Scapin se retire à l'approche de la Comtesse.

Celle-ci rend compte à Colombine, de tout ce qu'elle vient de voir chez Dorimene. Elle fait divers portraits de plusieurs originaux qu'elle y a trouvés. Elle finit par Dorante; mais Colombine s'apperçoit qu'elle devient un peu plus sérieuse en parlant de lui; elle lui

en demande la raison, ce qui donne lieu d'exposer tout ce qui s'est passé entre ces deux Amans, que le dépit a séparés. La Comtesse laisse entrevoir le regret de l'avoir perdu dans tout ce qu'elle dit, pour marquer son indifférence.

Eliante, amie de la Comtesse, vient lui faire confidence du dessein que le Marquis a formé de l'épouser, & comme ce Marquis est un des Amans de la Comtesse, Eliante lui demande son aveu par politesse. La Comtesse répond à son honnêteté, & lui dit qu'elle aura l'honneur de l'aller remercier chez elle, d'une démarche dont bien d'autres Rivales se passeraient ; elle consent à l'Hymen que le Marquis lui propose.

A peine Eliante est sortie, que la Comtesse change de résolution par dépit. Elle se figure que cette prétendue politesse est une insulte de Rivale ; elle veut s'en venger ; Dorante entre pour beaucoup dans ce nouveau dépit. La Comtesse s'en doute elle-même. Elle appelle Colombine, & lui ordonne d'envoyer dire au Marquis de la venir voir, toute affaire cessante. Le Marquis arrive à point nommé. La Comtesse montre aux yeux du Marquis un si

si grand regret de le perdre, qu'elle l'engage à aller retirer sa parole, qu'il n'avait donnée à Eliante que par dépit.

La Comtesse se repent bien-tôt de ce qu'elle vient d'exiger du Marquis, elle ne sait pas bien elle-même ce qui se passe dans son cœur; Le Président qui a le malheur d'être un de ses Amans, arrive, & se ressent bien-tôt de sa mauvaise humeur. Elle le traite avec une indifférence qui tient du mépris; il se retire dans le dessein de ne plus revenir. La Comtesse le regrette beaucoup moins que le Marquis.

Colombine vient dire à sa Maîtresse, que Dorante envoye demander si elle est visible. La Comtesse troublée au nom de Dorante, ne sait que répondre; elle dit enfin à Colombine, qu'il peut venir; mais elle ajoute que s'il ne vient pas, elle en sera toute consolée. Elle se retire.

Scapin & Colombine se trouvant seuls, se rendent compte de ce qu'ils ont fait; mais avec plus de sincérité qu'ils n'en ont eus l'un pour l'autre dans leur premier entretien. Scapin avoue à Colombine, que son Maître n'a jamais rien aimé que sa Maîtresse; Colombine lui déclare à son tour, qu'au mariage

près, la Comtesse a été très-fidele à son Maître; elle ajoute qu'il est vrai qu'elle vient de promettre encore sa main au Marquis, mais que ce n'est que par un effet ordinaire du dépit qui regle tous les mouvemens de son cœur.

Dorante arrive sans attendre la réponse de Scapin; il est outré de colere contre la Comtesse; le Marquis vient de lui dire qu'elle consent à le rendre heureux; il veut sortir sans voir son infidelle & s'aller battre avec son Rival. La Comtesse entre: Dorante par le conseil de Scapin, affecte beaucoup de froideur à la vue de la Comtesse; il l'assure bien que ce n'est qu'une visite de bienséance qu'il lui rend, pour la féliciter sur son mariage avec le Marquis. La Comtesse lui répond qu'il n'en est rien, ce qui surprend Dorante; mais Scapin le voyant interdit, répond pour lui, & dit à la Comtesse, qu'elle doit aussi un compliment à Dorante, qui est près d'épouser la plus aimable héritiere de Picardie. La Comtesse piquée, se détermine à épouser tout de bon le Marquis, qui arrive au moment même, & lui apprend que tout est prêt pour leur Hymen. Dorante change de couleur, ce que Colombine ne

manque pas de faire remarquer à sa Maîtresse.

La COMTESSE.

Non, Colombine, il n'est point fâché.

DORANTE.

Je creve de dépit!

Le MARQUIS.

Mes équipages sont prêts, nous partirons quand vous l'ordonnerez.

La COMTESSE.

Dorante, nous allons être voisins, nous nous verrons.

DORANTE.

Je n'y puis plus tenir! Adieu, Madame.

Le MARQUIS.

Non, non, tu ne t'en iras point. Je veux que tu sois de ma nôce.

La COMTESSE.

Marquis. . . . Colombine, Dorante change de visage, m'aimerait-il encore.

Le MARQUIS.

Achevez, Madame, achevez de mettre le comble à mon bonheur.

La COMTESSE.

Vous vous êtes trop pressé, Monsieur, de manquer de foi à Eliante.

Le MARQUIS.

Je n'ai que suivi vos ordres.

La COMTESSE.

Il fallait mieux me connaître, & ne pas prendre pour de l'amour un simple mouvement de dépit, qui n'a plus subsisté quand j'ai cessé de vous voir.

SCAPIN.

Voilà trois personnes bien à leur aise.

Le MARQUIS.

Quoi, Madame?

La COMTESSE.

Treve, je vous prie, de reproches; ils ne serviront à rien.

Le MARQUIS.

Joue-t-on de la sorte un homme

comme moi? Un procédé si bizarre mérite.

DORANTE.

Je t'offre de t'en faire raison.

Le MARQUIS.

Quand tu voudras. Est-ce à toi que l'on me sacrifie? Je croyais que tu ne l'aimais plus.

DORANTE.

Je n'ai point de compte à te rendre.

Après que le Marquis est sorti, les deux Amans s'expliquent librement; la Comtesse ne fait plus mystere à Dorante, du penchant qu'elle a pour lui, & celui-ci ne lui cache point qu'il n'a jamais eu dessein de se marier. La Comtesse satisfaite de sa constance & touchée de son amour, cede enfin aux dernieres preuves qu'il vient de lui en donner; & tous deux rendent à l'Amour deux cœurs que le dépit lui avait enlevés.

Le sujet de cette Piece est extrêmement simple; mais cette simplicité même, fit honneur à Beauchamp, qui en est l'Auteur, & le suffrage des Con-

siffleurs, qui lui tinrent lieu des applaudissemens que le Public lui refusa ; car elle ne fut jouée que quatre fois.

ARLEQUIN ASTROLOGUE.

Comédie en trois actes en prose, 13 Mai 1732. (1)

ARLEQUIN cherche Eraste son Maître, qu'il a perdu depuis quelques jours. Il le trouve déguisé en Jardinier au service de Dorimene, sous le nom de Lucas ; il ne le reconnaît pas sous ce travestissement, ce qui donne lieu à cet Auteur de croire qu'il ne sera pas reconnu de Dorimene ni de Julie. C'est une précaution que l'Auteur a prise, pour répondre d'avance aux objections que les Critiques auraient pu lui faire sur cela : ce n'est pas à nous à décider si ces objections seraient bien ou mal fondées ; on ne dispute point sur les faits. C'en est un qu'Eraste n'a pas été reconnu par son propre Valet, & l'Auteur fait entendre par-là, que la raison

---

(1) La scène est dans une Maison de campagne de Dorimene.

doit se taire où l'expérience parle. Eraste rend compte à Arlequin, du sujet qui l'a obligé de venir se mettre au service de Dorimene, en qualité de Jardinier. Dorimene veut marier Julie à Oronte; & c'est pour rompre ce mariage, qu'Eraste s'est travesti. Il propose à Arlequin de se travestir lui-même en Astrologue, pour en imposer à Dorimene; qui ajoute beaucoup de foi aux Devins. Pour mieux engager Arlequin à le servir dans ce déguisement, il le prend par son faible. Arlequin est amoureux de Colombine, qu'il soupçonne d'aimer Trivelin, Valet d'Oronte, que Dorimene destine à Julie sa fille. Eraste emmene Arlequin, pour l'empêcher de se montrer à qui que ce soit. Ils vont au cabaret pour prendre leurs mesures; pour le stratagême qu'Eraste a imaginé. Dorimene vient avec Julie, dans le tems qu'Eraste & Arlequin se retirent. Elle se prévaut de l'ingénuité de sa fille, pour pénétrer ce qui se passe dans son cœur; Julie lui avoue naturellement qu'elle ne veut point d'Oronte pour mari, parce qu'elle a fait choix d'un Amant qui est plus de son goût; elle lui dit qu'Eraste est cet Amant préféré, & qu'elle croit avoir bien choisi, puis-

qu'elle a suffisamment éprouvé sa constance avant que de lui faire connaître les progrès qu'il a faits sur son cœur. Dorimene qui n'aime pas moins Eraste que sa fille, & qui ne lui a interdit l'entrée de sa maison que parce que Julie l'emportait sur elle dans son cœur, lui défend de penser à Eraste, & lui ordonne de recevoir la main d'Oronte, dont les richesses la rendront heureuse.

Oronte vient, Dorimene fait retirer sa fille, Julie lui obéit, mais elle fait entendre par un *à parte*, qu'elle va se cacher dans un lieu d'où elle puisse entendre la conversation de sa mere & du vieux époux qu'elle lui destine. Dorimene dit à Oronte, qu'elle trouve beaucoup de résistance dans le cœur de Julie, au sujet du mariage dont elle vient de lui parler. Oronte se promet de lever tous les obstacles à la faveur de ses richesses. Dorimene le quitte pour aller donner ordre à quelques affaires. Julie vient un moment après; elle dit à Oronte, qu'elle a entendu toute la conversation qu'il vient d'avoir avec sa mere; elle ajoute que Dorimene se trompe fort. Oronte se flatte que ces paroles lui sont favorables, & qu'il n'est pas aussi désagréable aux yeux

de Julie, que sa mere le croit; mais Julie ne le laisse pas long-tems dans cette erreur; & sans s'expliquer en termes ambigus, elle lui déclare qu'elle ne l'aime point, & qu'elle ne l'aimera jamais; elle se retire après un aveu si sincere. Oronte en est un peu déconcerté, mais il ne perd pas espérance.

Arlequin, malgré la défense qu'Eraste lui a faite de se montrer avant son travestissement en Astrologue, ne peut résister au desir qu'il a de parler à Colombine, pour savoir si elle lui préfere Trivelin. Colombine vient, elle n'est pas trop aise de le voir, parce qu'elle aime son Rival; mais elle dissimule son mécontentement. Elle lui demande des nouvelles d'Eraste, & lui dit que malgré son absence, il est toujours présent au souvenir de Julie, dont il est tendrement aimé. Arlequin lui répond qu'il n'est plus Valet d'Eraste, & qu'il a trouvé un Maître qui vaut infiniment mieux. Il lui dit qu'il est présentement au service du grand Astrologue Beniscraque, dont le pouvoir est sans borne. Il fait entendre par-là à Colombine, que si Trivelin est assez téméraire pour lui disputer son cœur, il le fera danser au milieu des airs par le secours de quel-

ques Lutins que son Maître lui prêtera. Colombine saisie d'effroi, prend le parti de dissimuler, elle lui jure qu'elle ne peut souffrir Trivelin, & qu'elle n'aime que lui. Eraste arrive toujours déguisé en Jardinier, il est en colere contre Arlequin, & le menace tout bas de le punir de sa désobéissance; Arlequin feignant de le méconnaître, le prend avec lui sur un ton convenable à un homme qui est au service du grand Beniscraque, & qui n'a que faire à Lucas. Arlequin sort pour s'aller travestir. Le feint Jardinier apprend de Colombine, que Julie a refusé la main d'Oronte, parce qu'elle aime un jeune homme qui s'appelle Eraste. Le faux Jardinier lui dit qu'il servira Julie dans cet amour autant qu'il dépendra de lui. Julie vient, elle lui témoigne une grande envie d'entretenir l'Astrologue avant sa mere; elle prie Lucas de ne point l'abandonner, parce qu'elle craint ces sortes de gens qui ont commerce avec les Démons. Eraste la met adroitement sur le chapitre de ses amours secretes, & jouit du plaisir d'apprendre qu'il est aimé au-delà de toutes ses espérances. Il lui donne la main pour la conduire auprès de Beniscraque, dont Dorimene attend l'arrivée avec impatience.

Arlequin vient déguisé en Astrologue, & fait tant de frayeur à Trivelin, qu'il l'oblige à lui promettre de renoncer à Colombine: le prétexte que le feint Beniscraque prend pour exiger de Trivelin cette renonciation, c'est qu'il a pris Arlequin sous sa protection, parce qu'il est à son service. Trivelin se retire tout tremblant, & jure de ne plus s'exposer à pareil danger. Dorimene & Oronte, viennent consulter l'Astrologue. Oronte n'est pas à beaucoup près si crédule que Dorimene. Beniscraque les fait retirer tous deux, & veut commencer par Colombine, qui demande aussi à le consulter. Elle fait entendre à Beniscraque, qu'elle a deux Amans, mais qu'elle n'en aime qu'un; elle ajoute qu'elle est obligée de cacher le secret de son cœur, parce que le Maître de celui qu'elle n'aime point, est dans cette maison; elle veut parler de Beniscraque, parce qu'Arlequin lui a dit dans le premier acte, qu'il s'est mis au service de ce célebre Astrologue. Arlequin prend le change, & croit qu'elle parle de Trivelin qui est au service d'Oronte. Cet équivoque donne une grande joie à Arlequin, mais il est bien-tôt détrompé. Colombine lui dit

que c'est Trivelin qu'elle aime. Arlequin ne peut se contenir, il jette sa barbe & sa robe par terre, & se fait reconnaître à Colombine, pour cet Amant à qui elle a l'injustice de préférer Trivelin. Au bruit des injures qu'il dit à Colombine, Dorimene, Oronte & le faux Lucas, viennent; ils sont fort étonnés de trouver Arlequin au lieu de Beniscraque. D'abord cette balourdise détruit le stratagême d'Eraste; mais tout est bientôt raccommodé; Oronte apprenant que Julie aime Eraste, & voyant cet Amant aimé travesti en Jardinier chez sa future épouse, renonce à un Hymen si dangereux pour lui, & Dorimene après un tel éclat, prend sagement le parti de consentir au mariage de sa fille avec Eraste, à qui elle promet son amitié. Arlequin se trouve seul malheureux; mais il n'en peut accuser que lui-même.

Cette Piece ne manque pas de comique ni de situations plaisantes. Les caracteres en sont même assez bien soutenus; cependant son succès ne répondit point à la réputation de son Auteur, qui garda pendant quelque tems l'anonyme; mais que l'on a connu depuis.

(c'est Delisle.) Elle n'eut que sept représentations, & n'a point été imprimée.

MÉDÉE ET JASON.

Parodie en un acte en prose, mêlée de Vaudevilles, 28 Mai 1727. (1)

ARCAS, confident de Jason, reproche à ce Prince sa tristesse, lorsque la gloire, l'amour & l'hymen lui sont favorables; Jason lui répond que c'est ce même hymen qui le tourmente, qu'il vient d'épouser Créuse, tandis que Médée a sa foi & qu'il a des enfans d'elle.

Créuse paraît, & n'est pas plus gaie que lui; elle lui avoue qu'elle craint la fureur de Médée, & elle en revient toujours prudemment au moyen de s'aimer en attendant, sans s'épouser.

JASON.

Que Diable voulez-vous que j'at-

---

(1) Le théâtre représente une Place publique.

la congédie après l'avoir menacée d'ensorceler Jason, qui paraît après que le théâtre a changé. Il se lamente, & dit qu'un mari est bien à plaindre, quand il a une femme qui commande à la baguette. Créuse revient & l'engage à la suivre, il y consent; mais il est arrêté par Médée, qui l'accable de reproches inutiles & le laisse aller comme une imbécille. Elle fait encore une conjuration; des Démons transformés en Monstres, paraissent sur le théâtre qui change & représente la mer. Créuse revient se plaindre que Jason la quitte pour retourner avec sa femme; il reparaît aussi, & se justifie assez mal. Créuse s'en va, & Créon son pere arrive suivi de ses Gardes. Il se plaint de la mortalité qui lui enleve tous ses sujets; Jason avoue qu'il est la cause de ce malheur, & le prie de le dispenser d'épouser sa fille. Un exempt vient les avertir qu'il vient d'arrêter Médée. Jason qui est bon Prince, se jette aux genoux du Roi, & lui demande grace pour elle; ce n'est pas, dit-il, que je n'aye grande envie d'être veuf; mais je voudrais que ce fût par les bonnes voyes Créon qui n'est pas moins bon-

homme, commue la peine & condamne Médée au bannissement. Elle arrive, & lui dit :

> Vous me choisissez pour victime,
> Et vous couronnez mon époux ;
> Pourquoi protégez vous le crime ?
> Ou pourquoi le punissez-vous ?

CRÉON.

Il s'agit bien de me parler raison ; ai-je quelque compte à te rendre ?

Médée consent à partir, pourvu qu'elle emmene Jason ; mais Créon s'y oppose, & fait un serment ridicule qu'elle ne sera pas le lendemain dans ses Etats. Les Matelots qui doivent l'emmener, lui donnent auparavant une fête qui ennuie Médée, & elle la trouble en excitant une affreuse tempête.

Le théâtre change encore & représente le Palais de Créon, & Médée qui y paraît, fait encore une petite conjuration. Jason arrive, elle lui demande une grace.

JASON.

Un mari peut-il rien refuser à sa femme, quand elle s'en va ?

Médée lui demande la permission

d'emmener avec elle ses enfans. Il la refuse. Elle se borne à les embrasser, & il y consent. Créuse qui n'attendait que le départ de Médée, arrive à l'instant. Elle se livre avec Jason, à l'espérance des plaisirs qu'ils vont goûter ; mais Créon arrive possédé & furieux, il prend sa fille pour Médée, il lui chante pouille & veut la tuer.

JASON.

Gardes, conduisez le Roi aux Pêtites Maisons.

Les Gardes emmenent Créon. Créuse sort avec lui, Jason veut les suivre ; mais on lui ferme la porte au nés, & le Palais à l'instant devient tout en feu. Médée paraît dans les airs sur un petit Phaëton tiré par deux chiens, un petit Diable lui sert de Cocher. Jason lui demande des nouvelles de sa chere Créuse.

MÉDÉE.

Elle brûle en ce moment
De la flâme la plus pure,
Vas lui porter, mon enfant,
De l'onguent pour la brûlure,
Robin, ture lure lure.

JASON.

Et mes enfans, qu'en as-tu fait?

MÉDÉE.

Va, va, ne t'en embarrasse pas, ils n'étaient point à toi.

JASON.

Ah ventrebleu! ma carabine, que je la tire au vol.

Le Char de Médée disparaît & se perd dans les nues; ainsi finit cette Parodie qui est de Dominique, Riccoboni le fils, & Romagnesi. Elle fut jouée douze fois; fit assez de plaisir, & parut une bonne Critique de la Tragédie Opéra, dont la musique est de Salomon, & les paroles de l'Abbé Pellegrin, sous le nom du Chevalier de la Roque, Auteur du Mercure. Ce fut à la troisieme reprise de cet Opéra, que les Auteurs que nous venons de nommer, en firent la Parodie que nous venons d'extraire.

Le 19 Août, les Comédiens Italiens donnerent *gratis*, Pasquin & Marforio, Piece Française de l'ancien Théâtre Italien, pour l'heureux accouchement de la Reine.

L'HOROSCOPE ACCOMPLI.

Comédie en un acte en prose, suivie d'un Divertissement, 6 Juillet 1727. (1)

PANTALON est amoureux d'une jeune fille appellée Silvia, qu'il a fait élever depuis l'âge de deux ans dans un appartement secret de sa maison. Il est fort inquiet de savoir s'il en est aimé, & pour s'en éclaircir, il a envoyé prier le Docteur Lanternon, de tirer son horoscope.

PANTALON.

M'apportes-tu de bonnes nouvelles ?

ARLEQUIN.

Ma foi, Monsieur, je n'en sais rien.

PANTALON.

N'as-tu pas trouvé le Docteur ?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, nous

(1) La scène est à Livourne, & le théâtre représente un Salon de la Maison de Pantalon.

nous sommes entretenus pendant plus de deux heures ensemble sur l'astrologie... Ah l'habile homme!

PANTALON.

Je le sais, allons au fait.

ARLEQUIN.

Il était dans son cabinet, la tête appuyée sur sa main, & lisait tout haut dans un grand livre; Mercure est en conjonction avec Vénus, (disait-il sans me voir.) Bonne année pour les maris jaloux, lui ai-je répondu.

PANTALON.

L'impertinent! & qu'a dit le Docteur à cette sottise?

ARLEQUIN.

Il n'a pu s'empêcher de rire. Il a pris le papier que je lui ai donné, & il a dit que Jupiter est retrogradant, que le Capricorne domine: enfin il m'a barbouillé cette lettre.

Pantalon la prend & lit:

» Que tu es heureux! tu plais par-
» tout où tu te trouves, ta seule pré-
» sence inspire la joie, & tu seras ma-
» rié dans le jour à l'objet que tu aimes,

» ſans craindre les ſuites preſqu'ordi-
» naires de l'hymenée ».
Je ne me ſens pas de plaiſir !

ARLEQUIN.

Doucement, Monſieur, ceci n'a rien qui vous regarde, & c'eſt mon horoſcope que le Docteur a tiré par deſſus le marché.

PANTALON.

Comment Maraut, ton horoſcope?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur, voilà le vôtre.

PANTALON, *lit.*

» Qui que tu ſois, ſi tu penſes au
» mariage, ton front eſt deſtiné à d'é-
» tranges avantures ; laiſſe à ton neveu
» le ſoin & la gloire de défricher le
» cœur d'une jeune innocente que tu
» aimes ; ſon premier abord ſera plus
» d'impreſſion ſur elle, que toutes tes
» froides careſſes ».

Il ſe mocque de la prédiction, attendu qu'il n'a point de neveu. Il eſt bien vrai, dit-il, que j'ai eu autrefois une ſœur ; mais elle périt fort jeune, il y a

environ vingt-cinq ans, sur les côtes de Livourne, dans un petit Bâtiment sur lequel elle allait se promener. Il fait ensuite confidence à Arlequin, de sa passion pour Silvia, & Arlequin lui apprend aussi qu'il est devenu amoureux de sa Suivante, en la voyant par la serrure de l'appartement où elle est enfermée avec sa Maîtresse. Pantalon lui promet de lui faire épouser cette jeune Paysanne, & de la lui faire voir de plus près. Il passe dans son cabinet pour prendre des mesures pour son mariage futur. Le théâtre change, & représente l'appartement de Silvia; elle se plaint amerement à Lisette sa Suivante, de la dure captivité où elle est retenue, & lui apprend en même-tems qu'elle est moins ignorante que Pantalon ne le croit, quoiqu'elle n'ait jamais vu d'autre homme que lui, elle dit aussi à Lisette, qu'elle a trouvé des livres dans une petite armoire derriere la tapisserie de sa chambre, dont elle fait toute son occupation. Ces livres sont les Romans d'Astrée & de Celadon, d'Amadis & d'Oriane, de Daphnis & de Chloé, &c. Elle fait entendre à Lisette, que toutes ces Histoires se terminent toujours par s'épouser; qu'elle ignore ce

que cela signifie; mais qu'il faut que ce soit quelque chose de bien charmant, puisque c'est-là le but & le dénouement de tous les personnages de ces Romans. Pantalon & Arlequin qui surviennent, interrompent cette conversation; Silvia en témoigne autant de chagrin que Lisette fait paraître de joie de voir Arlequin, qu'elle trouve à son gré, & qui lui fait toutes sortes de caresses. Pantalon reproche à Silvia sa mauvaise humeur; elle lui répond qu'elle n'est causée que par l'esclavage où il la retient, & qu'il n'y a rien qu'elle ne tente pour en sortir. Pantalon lui dit qu'elle sera libre quand elle voudra, pourvu qu'elle veuille l'épouser. Arlequin fait entendre à sa maniere aux deux femmes, ce que c'est que le mariage, ce qui n'empêche pas Silvia, de laisser voir à Pantalon toute la haîne qu'elle a pour lui. Cependant elle prend le parti de dissimuler, & lui fait espérer qu'elle pourra se laisser toucher par ses bonnes façons. Le Vieillard est transporté de joie, & sort pour aller acheter des bijoux à Silvia, & des Esclaves pour la divertir. La scène qui change ici, représente le Salon de la maison de Pantalon. Leandre y arrive avec

avec Trivelin, à qui il apprend comment il eſt devenu amoureux d'une aimable fille enfermée dans un appartement de cette maiſon. Il lui ordonne de ſavoir qui elle eſt, & de faire enſorte de lui procurer un entretien avec elle. Il ſe retire de peur d'être rencontré par Pantalon, à qui il doit rendre une lettre de crédit de la part de ſon Correſpondant de Veniſe.

Trivelin ſeul, après quelques réflexions ſur l'amour de ſon Maître, apperçoit Arlequin qui apporte des bijoux à Silvia, & qui a la clef de ſon appartement. Trivelin s'éloigne pour écouter Arlequin; il apprend par ſes diſcours balourds tout ce qu'il veut ſavoir, & ſur-tout l'amour que Pantalon a pour Silvia qu'il tient enfermée, &c.

Trivelin aborde Arlequin, feignant de le connaître & d'être de ſon pays. Ils s'embraſſent & deviennent les meilleurs amis du monde. Trivelin profitant de la balourdiſe d'Arlequin, lui fait accroire que Léandre ſon Maître, eſt frere de Silvia, qu'il arrive à Livourne, exprès pour la déterminer au mariage, & que comme elle n'a jamais vu d'autres hommes que Pantalon &

lui, il faudrait par plaisanterie, introduire Léandre dans l'appartement de Silvia, & que cette entrevue ne manquerait pas d'être fort comique.

Léandre survient. Trivelin lui fait aisément entendre son projet, & Arlequin l'introduit dans l'appartement de Silvia, où il se cache tandis qu'elle s'entretient encore avec Lisette, de tous les Héros des Romans qu'elle a lus, & lui dit qu'il y en a entr'autres d'une espece qu'elle souhaiterait fort de voir. Pour s'en consoler, elle demande à Lisette un livre de musique, dans lequel elle chante plusieurs airs par lesquels elle invite l'Amour à lui en procurer quelqu'un. On entend un prélude de flûtes douces, (1) suivi d'une voix qui chante ces paroles :

L'Amour est touché de vos larmes,
Jeune Beauté comptez sur son secours,
Ce Dieu qui veille sur vos jours,
Par le plus tendre Amant va finir vos allarmes,

---

(1) Il y a apparence que Léandre savait jouer de la flûte, & qu'il s'était muni de cet instrument pour venir au rendez-vous.

Méritez ſes faveurs par un juſte retour,
Le cœur ſeul peut payer les bienfaits de l'Amour.

Silvia n'eſt que médiocrement étonnée de cette merveille. Les Romans qui ſont ſon unique occupation, y ont préparé ſon eſprit. Elle remercie l'Amour qui a exaucé ſes vœux, & le prie de ne la pas faire languir long-tems après l'Amant qu'il lui promet ; on ne peut pas être mieux ſervie ; Léandre paraît, tombe à ſes genoux, & jure qu'il y mourra ſi ſes vœux ſont rejettés. Silvia eſt loin de le traiter avec rigueur. Au contraire, ſon ame peut à peine contenir la joie qu'elle éprouve. La figure de Léandre, ſes tendres aſſurances, ſes vifs tranſports répondent & ſont aſſortis à l'idée que ſes livres lui avaient donné d'un Amant. Le plaiſir la ſuffoque, & elle prie Liſette de la délaſſer. La circonſtance eſt trop favorable, pour que Léandre néglige d'en profiter. Il lui propoſe de l'épouſer, & de l'arracher des bras d'un Vieillard indigne de la poſſéder. Elle l'accepte pour époux, & au moment qu'ils ſe diſpoſent à partir, Pantalon ſurvient, qui eſt bien ſurpris de trouver Silvia

avec un Cavalier prêt à l'emmener. Il est transporté de rage en apprenant de Silvia, qu'elle vient de prendre Léandre pour son mari. Pantalon le reconnaît pour l'avoir vu rôder depuis quelques jours autour de sa maison, il le traite de fourbe & d'imposteur, & lui dit que la lettre qu'il supposait avoir à lui rendre de la part du Signor Stephano, son Correspondant, n'était qu'un prétexte. Léandre lui fait entendre qu'il se trompe lui-même, il lui remet cette lettre qui apprend à Pantalon, que Léandre est son neveu; que sa sœur qu'il croyait morte, ne l'était pas, qu'elle avait épousé depuis, le Signor Stephano, & que Léandre était le fruit de leurs amours. Enfin Pantalon convaincu de la prédiction du Docteur, qui portait que son neveu épouserait sa Maîtresse, donne son consentement pour le mariage de Léandre avec Silvia, & leur abandonne tout son bien. Arlequin épouse aussi sa chere Lisette. Les Esclaves dont Pantalon a fait présent à Silvia, forment le Divertissement qui termine la Piece. Silvia leur donne la liberté en faveur de son mariage.

VAUDEVILLE.

D'un jeune Plumet vif & tendre,
Philis voulant combler les vœux,
Fut à l'Oracle pour apprendre
S'il aurait toujours même feux;
On lui dit que suivant l'usage,
Son bonheur le rendrait volage,
Beautés sensibles, songez-y,
Cet horoscope est accompli.

✠

Un mari languissant, débile,
D'héritiers étant dépourvu,
Pour en avoir, vît la Sybille;
Voici ce qu'il fut répondu:
Le grand air te serait utile,
Pour quelques mois quitte la Ville.
Il est six jours hors de chez lui,
Et l'horoscope est accompli.

✠

L'Epoux d'une femme jolie,
Dans l'embarras d'un gros Procès,
Eut recours à l'astrologie
Pour en apprendre le succès;
On lui prédit victoire entiere,
Si Madame suivait l'affaire.

Il le permit en bon mari,
L'horoscope fut accompli.



On prédit à certaine Prude,
Que l'Amour vaincrait sa rigueur;
Elle redouble son étude,
Pour que l'Oracle soit menteur;
Gens d'élite viennent chez elle,
Aucun ne fléchit la cruelle.
Il se présente un étourdi,
Voilà l'horoscope accompli.



L'Epoux d'une belle Joueuse,
Chez le Devin apprit un jour,
Que d'une carte malheureuse,
Il devait craindre un mauvais tour.
Quelques jours après une perte,
Un Sous-Fermier fringant, alerte,
Vint du matin .... avant midi,
L'horoscope était accompli.



Un vieux & grave personnage,
Dans l'Hymen voulant s'engager,
L'Oracle lui dit qu'à son âge,
On doit craindre certain danger;

Toujours rempli de sa folie,
Un beau matin il se marie.
Hélas! avant le jour fini,
L'horoscope était accompli.



Sur le point de faire un voyage,
Damon voulut être éclairci,
Si l'objet de son tendre hommage,
Ne le mettrait point en oubli;
On lui prédit que sa Climene,
L'oublirait avant la quinzaine.
Il part Dimanche, & le Lundi
L'horoscope était accompli.



Cette petite Piece fut bien accueillie. Les Registres de la Comédie ne lui donnent cependant que six représentations consécutives; mais elle a été jouée plusieurs fois depuis. Elle est de M. Gueulette, ancien Substitut du Procureur du Roi au Châtelet, déjà connu par plusieurs Pieces, dont la plûpart ont été jouées avec succès, & parconséquent rappellé dans cette Histoire avec éloge; il nous en resterait beaucoup plus à lui donner, si nous n'étions obligés par la forme de cet ouvrage,

de ne parler seulement que du mérite littéraire & des talens dont les Auteurs ont fait preuve sur le Théâtre Italien. M. Gueulette y a donné les Pieces suivantes :

Les Comédiens par hasard, Comédie Italienne, mêlée de scènes Françaises, en trois actes, en prose, non imprimée.

Arlequin Pluton, Comédie Italienne, également mêlée de scènes Françaises, & ornée de Divertissemens, non imprimée.

Le Trésor supposé Comédie en trois actes, en prose, aussi mêlée de Divertissemens, & imprimée dans le second Volume du nouveau Théâtre Italien.

L'Amour Précepteur, Comédie en trois actes, en prose, suivie d'un Divertissement, imprimée dans le cinquieme Volume du nouveau Théâtre Italien.

Et l'Horoscope accompli, dont nous venons de donner l'extrait, aussi imprimée au sixieme Volume du nouveau Théâtre Italien.

Quand nous avons dit que M. Gueulette a donné toutes les Pieces précédentes au Théâtre, c'est dans toute l'étendue de ce terme, puisqu'il a fait

présent des quatre premieres aux Comédiens, & de la derniere à Mademoiselle Silvia. Il est encore Auteur des Mille & un Quarts-d'Heure, Contes Tartares; des Avantures du Mandrig Fum-Hoam, Contes Chinois; des Contes Mogols & de plusieurs autres Ouvrages estimés. Il est mort le 22 Décembre dernier, âgé d'environ quatrevingt-trois ans, regretté universellement de ses amis, & de tous ceux qui le connaissaient.

ZÉPHIR ET FLORE.

Pastorale héroïque, en trois actes, en Vers libres, mêlée de Divertissemens, 23 Août 1727. (1)

ZÉPHIR se plaint de l'insensibilité de Chloris, il va chercher cette Nymphe qu'il aime, & qui arrive un moment après qu'il est sorti; fatiguée de la chasse, elle veut goûter les douceurs du sommeil sur un lit de gazon, elle invite le Zéphir à rafraîchir l'air; Zé-

(1) La scène est dans une Forêt.

phir s'entendant nommer, vient à elle;
il lui parle de son amour; elle lui jure
une éternelle indifférence & se retire.
Zephir se plaint de son malheur; Vénus arrive dans un Char avec l'Amour;
elle invite son fils à rendre Zéphir
heureux; l'Amour lui répond que ce
Dieu a toujours été rebelle à ses loix,
& que pour l'en punir, il veut qu'il
sente tout le poids de ses chaînes. Vénus voyant qu'elle ne peut rien obtenir de son fils par la douceur, lui parle
d'un ton de mere qui veut être obéie;
l'Amour n'est pas moins rebelle au
commandement, qu'il a été insensible
à la priere. Vénus irritée, lui offre l'alternative d'obéir ou d'être banni pour
jamais de Cythere. L'Amour toujours
plus fier, choisit l'exil, & se retire en
protestant qu'il n'accordera pas le moindre soulagement à Zéphir. Celui-ci
est au désespoir de ce qui vient de se
passer entre la mere & le fils, prévoyant
qu'il sera la premiere victime de leur
désunion; Vénus lui promet de mettre
tous les Dieux dans ses intérêts. Zéphir
se retire; Mercure vient annoncer à
Vénus, que Jupiter l'envoye pour terminer le scandaleux Procès qui est entre
la mere & le fils; il lui dit qu'il va tra-

vailler sérieusement à mettre l'Amour à la raison; Vénus lui sait bon gré de son zele & se retire. L'Amour vient un moment après; Mercure feint de prendre son parti contre sa mere; il a déjà disposé les Dieux des Bois à le seconder dans son projet; il dit à l'Amour qu'il regnera bien plus agréablement dans ces Forêts que dans Cythere, où sa superbe mere prétend qu'il lui obéisse. On entend une douce symphonie; Mercure fait croire à l'Amour, que les Divinités des Forêts viennent lui rendre hommage; il l'invite à s'asseoir pour écouter leurs danses & leurs chansons, & à la faveur du sommeil qui vient le surprendre, il lui dérobe son carquois & son flambeau & s'enfuit. A peine l'Amour est-il désarmé, que les Sylvains l'insultent; il s'éveille au bruit des brocards qu'ils lâchent contre lui dans leurs nouveaux chants. Il est outré du tour que Mercure lui a joué, & dit aux Sylvains, que tout désarmé qu'il est, il a encore assez de puissance pour leur faire sentir sa colere.

Vénus s'est servie des traits que Mercure a volés à l'Amour; le cœur de Chloris a été blessé, elle en fait l'aveu charmant à Zéphir, qui en redouble

sa tendresse pour elle ; sa joye éclate aux yeux de l'Amour, qui est surpris de les voir si tendrement unis sans qu'il s'en soit mêlé & malgré lui-même ; il ne comprend pas comment une autre main que la sienne, a pu lancer ses traits ; peut-être en soupçonnerait-il Mercure ; mais Vénus ne le laisse pas long-tems dans cette incertitude, elle vient armée de son carquois, de son flambeau, insulte à la disgrace de son fils, & charge Mercure, qui la suit, de porter les traits qui inspirent l'amour, au Souverain des Dieux, afin qu'il en dispose en faveur de quelqu'autre que ce fils rebelle aux ordres de sa mere. Pour les traits de plomb qui font naître l'aversion, elle souhaite qu'ils soient jettés dans quelque gouffre profond d'où on ne les tire jamais. Elle garde pour elle le flambeau destiné à l'union des cœurs, & Mercure remonte aux Cieux pour exécuter les ordres de Vénus, qui se retire après avoir accablé Cupidon de mépris. L'Amour irrité contre les Cieux, a recours aux Enfers. Il invoque Pluton, & le conjure au nom de Proserpine, qu'il a autrefois attendrie, de lui prêter quelques Monstres qui puissent le ser-

vir dans ſa vengeance. Pluton évoque la Jalouſie, qui inſtruite par l'Amour de ce qu'elle doit faire, ſort pour aller prendre la forme de Philis, Nymphe chérie de Chloris, qui paraît après que l'Amour s'eſt retiré : elle ſe plaint de ne point voir Zéphir. La Jalouſie ſous la forme de Philis, lui fait entendre que Zéphir la trompe, & qu'il eſt en ce moment à ſoupirer aux pieds de la Nymphe Aréthuſe. Elle touche en même tems Chloris d'un Caducée, autour duquel on voit des ſerpens, & le charme opere. Chloris ſort au déſeſpoir; Zéphir vient, & la fauſſe Philis le rend jaloux à ſon tour, en l'aſſurant que Chloris aime le Dieu d'un Fleuve & qu'elle en eſt tendrement aimée. Le Caducée fait le même effet ſur Zéphir qui témoigne ſa douleur, & ne veut plus régner ſur des lieux qui lui ſont devenus ſi funeſtes. Il invite les Aquilons à venir occuper ſa place, ils y font des ravages affreux, & le ſecond acte finit par cette Fête.

Mercure deſcend des Cieux pour la ſeconde fois, & fait entendre que tous les Dieux veulent que Vénus ſe reconcilie avec ſon fils, pour le bonheur de l'Univers.

Le raccommodement se fait aux conditions que Vénus prescrit à l'Amour. La premiere est que Zéphir & Chloris soient parfaitement heureux. Cupidon consent à tout, pourvu qu'on lui rende ses armes. Mercure les lui remet, ils se retirent tous trois pour faire place à Zéphir & à Chloris. Ces deux Amans jaloux après quelques plaintes de part & d'autre, en viennent enfin à un éclaircissement qui suffit pour les désabuser & les réunir. Vénus, Mercure & l'Amour viennent se réjouir de ce raccommodement, au grand regret de la jalousie, qui par-là voit tous ses projets avortés. Mercure lui conseille d'aller se consoler dans les Enfers, du mauvais succès de son entreprise. La Jalousie lui dit que Pluton l'en a bannie pour toujours; mais qu'elle s'en dédommagera bien par les ravages qu'elle prétend exercer sur toute la terre. L'Amour lui défend de troubler jamais ces deux Amans, dont il prétend faire le bonheur; la Jalousie se retire. Zéphir change Chloris en Divinité des Bois, & lui donne le nom de Flore. Les Fleurs viennent rendre hommage à leur Souveraine. La Piece finit par une Fête de chant & de danses, dont Mouret a

fait la musique. On y chantait aussi des couplets allégoriques sur la naissance de Madame Louise Elisabeth, depuis Duchesse de Parme.

Cette Piece qui est de Riccoboni le fils, ne pouvait manquer d'être bien reçue d'un Peuple qui s'est toujours distingué par son amour pour ses Maîtres. Elle eut dix représentations, avec tous les applaudissemens que méritait le sujet & la maniere dont il était traité.



L'ISLE DE LA FOLIE.

Comédie en un acte en proſe, ſuivie d'un Divertiſſement, 24 Septembre 1727.

GULLIVER arrive dans l'Iſle de la Folie, où il était expoſé à mourir de faim, ſans le ſecours d'un des habitans qui l'a trouvé ſur un rocher. Cet habitant lui dit que les beaux eſprits de l'Iſle l'ont apperçu à la faveur d'un teleſcope. La folie de ce premier Inſulaire, eſt de vouloir réformer les mœurs; il n'y a rien de ſi aiſé, dit-il; il ne faut pour y parvenir, qu'éteindre dans le cœur des hommes la ſoif des richeſſes, en déraciner l'orgueil, en bannir les faux préjugés, la médiſance, la trahiſon, & y ſubſtituer la candeur, la docilité, la ſageſſe & la raiſon, ce qui fait juger à Gulliver, de la folie des autres habitans, d'autant plus que ce réformateur ſe croit raiſonnable. Il ſe vante de maintenir l'ordre dans l'Iſle, par la ſageſſe avec laquelle il exerce l'emploi qui lui a été confié, & finit par lui apprendre qu'il s'appelle l'Équilibre.

GULLIVER.

Daignez m'expliquer de quelle maniere vous l'exercez ?

L'ÉQUILIBRE.

Je vais vous en inſtruire. Qu'une femme, par exemple, ſemble pancher vers un Amant qui la ſollicite vivement, je la retiens auſſi-tôt par la bride de la pudeur.

GULLIVER.

Et cette bride-là eſt-elle aſſez forte pour la retenir long-tems en équilibre ?

L'ÉQUILIBRE.

Qu'un Courtiſan envieux veuille détruire ouvertement la fortune d'un de ſes Rivaux, je lui oppoſe d'abord les intérêts de la ſienne, qui le tiennent ſi bien en équilibre, que ce n'eſt que par des voyes ſouterraines qu'il agit contre lui.

GULLIVER.

Voilà un tour d'équilibre des plus ſubtils celui-là.

L'ÉQUILIBRE.

Qu'une Coquette ſoit obſédée par

un Vieillard opulent, & par un Adolescent qui n'ait que ses appas pour tout revenu, je vous la tiens dans une si juste balance, qu'elle met également à profit l'argent de l'un & les caresses de l'autre.

GULLIVER.

Admirez la souplesse.

L'ÉQUILIBRE.

Que vous dirai-je enfin? C'est par mes heureux talens que l'Ordonnance de toutes choses est si bien distribuée. Par moi les Spectacles fleurissent également, & sont dans une noble émulation. Au Philosophe marié, j'oppose le Berger d'Amphrise, & les Amours des Dieux aux petits hommes.

GULLIVER.

Ma foi, l'équilibre n'est pas juste, & si vous en faites souvent de pareils, vous courez risque de vous casser le cou.

L'ÉQUILIBRE.

C'est moi qui oppose aux graces naturelles d'une illustre Danseuse, une nouvelle Emule, qui partage le Public

incertain par des entrechats, des sauts & des cabrioles.

GULLIVER.

Oh! je connais le goût du siecle; vous verrez que la Sauteuse fera trébucher la balance.

Une Habitante dans une autre scène, aborde Gulliver en dansant & en chantant.

GULLIVER.

En vérité, Mademoiselle, vous me charmez; vous êtes d'une humeur bien agréable.

L'HABITANTE.

Aussi en ai-je sujet; & lorsque l'on va se marier, c'est un crime dans ce pays que de se livrer à la mélancolie.

GULLIVER, *à part.*

Elle va se marier! que j'envie le bonheur de celui qui possédera tant de charmes! & quel est, adorable personne, le fortuné mortel qui?..

L'HABITANTE.

Ma foi, je n'en sais encore rien, tout ce que je puis vous dire, c'est que c'est

aujourd'hui mon jour de nôces. Apprenez que dans ce Pays-ci, aussi-tôt qu'une fille est parvenue à un certain âge, elle est obligée de se marier. Grace au Ciel, il y a une demie-heure que je suis nubile, & je ne veux point laisser perdre mes droits.

GULLIVER.

Malpeste, vous auriez grand tort ; & vous faites fort bien de profiter du privilege. . . Si vous vouliez. . .

L'HABITANTE.

Je vous vois venir ; vous allez sans doute vous proposer : allons, toppe.

GULLIVER.

Mais en vérité, cela est charmant. On n'a pas le tems de souhaiter avec vous. Aurais-je le bonheur de vous plaire ?

L'HABITANTE.

Non, mais n'importe, cela n'est point nécessaire.

GULLIVER.

Vous avez raison ; c'est à peu près comme chez nous.

L'HABITANTE.

Bon, voici déjà un mari pour ma journée; je ſuis maintenant curieuſe de ſavoir avec qui je me fiancerai ce ſoir.

GULLIVER.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

L'Habitante apprend à Gulliver, que l'on ſe marie tous les jours, & les raiſons qu'elle en donne, c'eſt pour n'avoir pas le déſagrément du lendemain; pour n'être pas long-tems la dupe d'un mauvais choix, &c.

Cette Piece conſiſte en différentes ſcènes critiques ſur les Ouvrages de ce tems, & ſur-tout ſur l'Iſle de la Raiſon, Comédie en trois actes de M. de Marivaux, tirée des Voyages de Gulliver, chez les Lilliputiens; elle eut moins de ſuccès au Théâtre Français, que l'Iſle de la Folie n'en eut au Théâtre Italien. Celle-ci qui eſt de Dominique & Romagneſi, fut très-applaudie, & eut dix-ſept repréſentations très-ſuivies.

X

LES AMANS RÉUNIS.

Comédie en trois actes en prose, 26 Novembre 1727. (1)

VALERE, amant de Léonor, attend avec impatience le retour de Scapin, son valet, qu'il a envoyé vers elle. Scapin revient, & après avoir fait à son maître un détail très-circonstancié de son voyage, ce qui contraste comiquement avec l'impatience de son maître, il lui rend la lettre dont il l'avait chargé pour elle, & lui apprend qu'elle n'est plus chez ses parens, qui l'ont remise entre les mains d'un homme entre deux âges, qui l'a emmenée dans un carosse à six chevaux. Cette nouvelle accable Valere: il ne doute point que ce ne soit à un rival, qui doit épouser sa chere Léonor, que ses parens l'ont livrée. Scapin a beau lui représenter qu'il doit éteindre un amour qui ne sert qu'à le tourmenter; & qu'il vaudrait bien mieux qu'il s'attachât à quel-

(1) La scène est à Paris dans la Maison de Lelio.

que personne d'une condition égale à le sienne, & qu'il pût épouser sans honte. Valere lui répond que la vertu & la beauté de Léonor sont d'un plus grand prix à ses yeux, que la plus haute naissance, & qu'il ne balancerait pas à l'épouser, s'il avait le bonheur de la retrouver. Ils se retirent tous deux à l'approche de Lelio & d'Oronte.

Oronte, pere de Valere, & ami de Lelio, reproche à ce dernier le secret qu'il lui fait de son amour pour une jeune Demoiselle qu'il tient renfermée chez lui. Celui-ci le désabuse, & lui apprend que Léonor, cette jeune personne dont il le croit amoureux, est le fruit d'un mariage secret, contracté dans sa jeunesse, avec une Demoiselle de la premiere qualité, dont les parens obtinrent un ordre pour le faire arrêter: Qu'obligé de quitter la France, il a laissé cette fille chérie entre les mains d'un vieux domestique fidele, & que ses raisons ne subsistant plus, il vient de la retirer de ses mains.

Le sort de la charmante Léonor est de plaire à tous ceux qui la voyent; Arlequin même en est épris, & cet amour lui donne pendant toute la piéce

un jeu qui convient parfaitement à son caractere balourd.

Léonor, se croyant seule, se demande compte des sentimens de son cœur, & s'accuse d'avoir perdu sa premiere simplicité, dont ses habits sont la seule chose qui lui reste. Elle parle d'un amour secret dont elle est occupée. Arlequin l'ayant entendu, d'un endroit où il s'était caché, ne doute point qu'elle ne parle de l'amour qu'elle a pour lui. Cette connaissance prétendue l'enhardit à lui faire sa déclaration ; mais sa bétise ne lui fait dire que des discours à bâtons-rompus. L'arrivée de Colombine le tire d'embarras & l'oblige à se retirer.

Colombine qui ignore que Léonor lui a enlevé le cœur d'Arlequin, a pris aussi de l'amitié pour elle. Colombine lui demande le sujet de sa profonde mélancolie, & lui promet une fidélité à toute épreuve. Léonor lui sait gré de ces assurances d'attachement & lui dit qu'elle en profitera désormais en ne se contraignant plus avec elle, devant qui elle pleurera désormais en liberté. Colombine lui demande si c'est là la seule marque de confiance qu'elle veut lui donner, lorsque

lorsque Lelio paraît, & demande aussi à Léonor quel est le sujet de sa tristesse. Cette scène est pleine de tendresse de la part de Lelio, & de reconnaissance de celle de Léonor, qui lorsqu'elle est seule, se livre à ses tristes réflexions.

LÉONOR.

Quelles sont ces idées flatteuses qu veut m'inspirer? Où tendent ces conseils intéressés? Je ne l'entends que trop. Suis-je encore moi-même? Qui peut m'avoir changée de la sorte? Je voulais me plaindre, je n'ai fait que des remercimens. Je voulais me livrer aux murmures, je n'ai trouvé que des expressions de reconnaissance. Que j'ai honte de ma faiblesse! Quelle chaîne invisible m'attachait auprès de lui! J'ai pu l'écouter & garder le silence! malheureuse Léonor es-tu de concert avec lui pour te perdre? Valere, suspendez vos reproches. Je sens que je ne les mérite pas. Mon cœur est toujours le même; il est le même! Pourquoi donc ne s'est-il point révolté contre Lelio? Je ne me connais plus, tout me trouble; tout me confond.

Dès la premiere scene du second acte, Scapin apprend à Valere qu'il

vient de voir sa chere Léonor ; & qu'elle est chez Lelio ; Valere ne doute point qu'il ne soit son rival, & jure qu'il se portera aux dernieres extrêmités si l'objet de son amour ne lui est rendu. Scapin tâche de calmer cette impétuosité, lui conseille d'avoir recours à l'artifice & d'employer des moyens plus modérés. Il ajoute que Lelio cherche un valet pour Léonor : Valere ne balance pas à se proposer pour jouer un si heureux personnage, il veut aller se travestir sans perdre de tems, mais il en est empêché par l'arrivée de son pere, qui vient lui proposer un mariage ; dans les dispositions où nous venons de peindre Valere, on conçoit aisément la réponse qu'il fait à cette proposition. Oronte est d'abord affligé de la résistance de son fils, qu'il soupçonne prévenu de quelque amourette, mais il se flatte qu'il n'aura pas plutôt vu Léonor, à qui il le destine, qu'il oubliera toute autre maîtresse.

Lelio & Oronte entament quelqu'ouverture sur l'établissement de leurs enfans, & tous deux conduits par le désir de les unir ensemble, se proposent une promenade, pour se communiquer leurs projets.

Léonor magnifiquement habillée, suivie de Colombine, se reproche les égards qu'elle a conservés avec Lelio, il ne se déguise plus, dit-elle, sa profusion le trahit; la vertu toute seule n'est pas si généreuse.

COLOMBINE.

Quoi! Mademoiselle, vous ne voulez point faire trève à ces tristes réflexions?

LÉONOR.

Croit-il parer son idole? Veut-il me donner en spectacle? Si j'avais éclaté, je ne serais pas réduite à cette extrêmité. Voilà le fruit de ma douceur, elle l'a flatté; il l'a prise pour une secrete complaisance, il a cru que mon cœur ne tiendrait point contre ma vanité. Vous vous trompez, Lelio, ce n'est que par l'estime que l'on arrive à ce cœur, il fallait entretenir ce respect involontaire qui m'attachait à vous; Il m'en a délivrée, je lui en rends grace, c'est un danger de moins pour ma vertu.

Léonor prie Colombine de lui faire rendre ses premiers habits, & de lui fournir les moyens de retourner chez

ſes parens. Colombine la ſoupçonne d'avoir le cœur prévenu d'une forte paſſion : elle la preſſe de lui en faire confidence, & Léonor dont le cœur gonflé a beſoin de s'épancher, lui avoue ſon penchant pour un jeune Officier.

Colombine l'engage à oublier une paſſion qui eſt peut-être chimérique, mais ſans l'écouter, Léonor continue: » Accablé de la perte du ſeul homme » que j'aime, je n'oſe me plaindre : ce » n'eſt point aſſez, livrée au pouvoir » d'un autre que je crains, ma frayeur » s'évanouit à ſa vue : dès qu'il me » parle, mon cœur ſe tourne vers lui, » & par une fatalité que je ne puis » comprendre, il m'eſt auſſi cher quand » je le vois, que redoutable quand je » ne le vois pas ».

Colombine curieuſe, comme de raiſon, demande le nom de l'amant aimé à Léonor qui lui nomme Valere. Colombine qui le connait pour être le maître de Scapin, lui offre ſes ſervices lorſque Valere paraît lui-même traveſti en valet, ce qui n'empêche pas Léonor de le reconnaître, elle eſt mortifiée de le voir dans une condition ſi baſſe. Valere ne l'eſt pas moins de la

revoir dans un état si magnifique, il lui offre son service. Léonor toute interdite, lui répond que c'est à Lelio qu'il doit s'adresser, & elle se retire pour lui dérober son trouble.

Valere frappé de la brusque retraite de Léonor, & de la froideur avec laquelle elle lui a parlé, ne balance point à la croire infidele, & raconte à Scapin, qui arrive, de quelle maniere il en a été reçu; Scapin lui conseille de reprendre ses habits; mais avant que de s'en aller, Valere le charge d'une lettre pour Léonor, & le conjure de la lui faire rendre. Scapin s'adresse pour cela à Arlequin, qui consent à remettre la lettre, pourvu que Scapin lui prête un des habits de son maître, avec lequel il lui dit qu'il veut aller au bal; mais qu'il n'emprunte, en effet, que pour mieux plaire à Léonor. Dans ces dispositions, il se garde bien de lui donner la lettre qu'il soupçonne être d'un rival. Il la jette à terre, la foule aux pieds, lui dit des sottises, & lui donne des coups de batte.

Lelio vient sans être apperçu, la lui arrache, & la lecture qu'il en fait lui apprend que Léonor a un amant secret, qui ne se nomme pas dans cette

lettre ; ce qui lui fait prendre la résolution d'user d'artifice pour le reconnaître. Il ordonne à Arlequin de l'attendre ; il revient & lui donne deux lettres, dont l'une est pour Léonor, & l'autre pour cet amant inconnu.

Au troisieme acte, Scapin fait la guerre à son maître sur la fidélité ridicule qu'il conserve à Léonor après la lettre qu'il vient d'en recevoir ; Valere lui répond que malgré les apparences, il ne peut la croire infidelle. Scapin se charge d'éclaircir ce fait : son maître le quitte. Arlequin arrive paré de l'habit qu'il lui a prêté, il le prie de lui prêter aussi un compliment pour sa maîtresse. Il se moque de lui, & le laisse ; mais Lelio le surprend, & lui demande la raison de cette extravagante mascarade, & Arlequin lui avoue naïvement son amour pour Léonor. Lelio après l'avoir tranquillemont écouté, le menace de lui faire donner cent coups de bâton, & de le faire jeûner pendant trois mois au pain & à l'eau, ce qui amortit sur le champ ses feux, il court promptement se déshabiller ; & lorsque Lelio est resté seul, il s'accuse d'avoir donné lieu à cette imprudence qu'il projette de réparer sur le champ,

en instruisant Léonor de sa naissance ; mais il en est empêché par Oronte qui vient lui apprendre l'obstination de son fils & les regrets qu'il a de le voir s'opposer à leur commun bonheur ; Lelio lui apprend qu'il est plus malheureux que lui, & il lui confie la découverte qu'il vient de faire de la passion secrette de Léonor. Oronte l'engage à ne se pas allarmer sur des conjectures qui peuvent être vaines ; mais Lelio lui montre la lettre sur laquelle elles ne sont que trop fondées. Oronte reconnaît l'écriture de son fils ; & n'ose hasarder de faire part de l'espérance qu'il conçoit, sans auparavant en être assuré par Valere même. Il quitte Lelio, qu'il prie d'aller solliciter son Rapporteur pour un procès qui doit se juger le lendemain & d'où dépend la plus grande partie de sa fortune. Léonor veut absolument découvrir à Lelio ce qui se passe dans son cœur.

LÉONOR,

Il cessera d'aimer une fille prévenue pour un autre. Il me renverra à mes parens, & j'irai dans l'obscurité de leur maison cacher ma honte & mon désespoir.

COLOMBINE.

Vous me faites trembler!

LÉONOR.

Ingrate envers Lelio, trahie par Valere, inquiéte, agitée, victime éternelle de sentimens opposés, qui me déchirent tous ensemble, qu'ai-je encore à ménager?

COLOMBINE.

Voulez-vous m'en croire? commencez par oublier Valere.

LÉONOR.

L'oublier! ce ne serait pas le punir, ce serait me punir moi-même: j'agirais contre mon cœur.

COLOMBINE.

Quoi! lorsqu'on vous abandonne, vous ne ferez pas le moindre effort pour vous venger.

LÉONOR.

Non, Colombine, je n'imiterai point Valere, l'amour intéressé s'offense de tout, l'amour généreux ne s'offense de rien; indépendant des évenemens, il

ſubſiſte par lui-même dans un cœur dont il s'eſt rendu maître ; l'inconſtance, les injures, rien ne l'affaiblit. Il ne s'éteint pas même, lorſque l'eſpérance ne le ſoutient plus ; mais que dis-je, je n'ai jamais eſpéré : ſi je vous parle d'un air moins timide, c'eſt qu'on ne peut plus me ſoupçonner d'ambition.

COLOMBINE.

C'eſt marquer trop de délicateſſe pour un ingrat, pour un perfide.

LÉONOR.

Colombine, reſpectez Valere, il peut ceſſer de m'aimer ſans mériter ces noms.

COLOMBINE.

C'eſt peu de ne vous plus aimer ; il vous accuſe d'être infidelle vous-même.

LÉONOR.

Voulez-vous que je juſtifie ſes ſoupçons?

COLOMBINE.

Je veux que vous ceſſiez de vous rendre malheureuſe.

LÉONOR.

Je n'en ai pas le choix : son infidélité me désespere, elle m'accable; mais elle ne peut l'effacer de mon cœur. Ah ! Valere ! que ce cœur était digne de vous ! il n'en a pas connu le prix : le plaisir d'être aimé, ne pouvait seul le rendre heureux ; il fallait quelque chose de plus à son ambition ; qu'il y coure, j'y consens, je contribuerai à son bonheur : qu'importe ce qu'il m'en coûte, loin de me plaindre, je me félicite, & j'imagine avec transport que la fortune, de concert avec l'amour, lui prépare un sort digne de lui.

COLOMBINE.

C'est dommage que votre rivale ne vous entende, elle vous remercierait.

LÉONOR.

Quelle que soit cette rivale, elle a sans doute de la naissance, du bien, de la beauté : qu'ai je à opposer à tout cela ? L'inconstance de Valere m'ouvre les yeux sur mon peu de mérite : aimer, pleurer, me taire, voilà mon partage.

COLOMBINE.

Mademoiselle, je crois que c'est Valere qui s'avance, vous pouvez tout à loisir lui étaler ces nobles sentimens.

LÉONOR.

Nous n'avons plus rien de commun, je ne veux point le voir ; j'aime mieux qu'il me croie coupable, que de le convaincre qu'il a tort.

VALERE.

La voilà l'ingrate ! Scapin, quelle est belle !

LÉONOR.

Colombine, c'est Valere. Vous en ai-je trop dit ?

COLOMBINE.

Non, mais le cœur ne répond pas à la mine.

VALERE.

Vous êtes surprise, Mademoiselle, de me voir encore ici ? je le suis moi-même ... votre procédé ...

LÉONOR.

Je croyais, Monsieur, que c'était à moi à me plaindre.

VALERE.

Quoi! lorsque désespéré de votre perte, je vous cherche par-tout, lorsque charmé du plaisir de savoir où vous êtes, je risque tout pour vous marquer ce plaisir, vous me fuyez sans me dire une parole, sans daigner me regarder.

LÉONOR.

Pouvais-je faire autrement? Songez-vous à quoi vous m'exposiez?

VALERE.

Vous aviez peur de ne pouvoir soutenir mes reproches.

LÉONOR.

Je ne méritais pas ceux que vous m'avez écrit.

VALERE.

Ma lettre était tendre, passionnée.

LÉONOR.

Si je vous la montrais cette lettre.

VALERE.

Si je vous montrais votre réponse.

LÉONOR.

Ma réponse ? moi je vous ai écrit ? vous m'en soupçonnez?

Ils se donnent réciproquement les lettres qu'ils ont reçues, ils les désavouent, & concluent facilement qu'ils sont trahis. Valere propose un enlevement à Léonor; mais elle est trop vertueuse pour y consentir.

VALERE.

Craignez-vous de déplaire à Lelio ?

LÉONOR.

Non, je ne crains que vous.

VALERE.

Ne dissimulez plus, vous l'aimez.

LÉONOR.

Pouvez-vous le croire ? J'avoue que des liens secrets m'attachent à Lelio;

mais je sens que ce qui se passe en moi pour lui, ne nuit pas à ce qui s'y passe pour vous. Vos droits s'y réunissent sans se combattre. Si votre amour s'en offense, c'est que vous ne lisez point dans mon cœur. Mais enfin, quel que soit ce sentiment inconnu, il faut m'obtenir de Lelio, ou ne me plus voir.

VALERE.

Vous obtenir de mon rival!

On entend du bruit, Léonor force Valere de se retirer, Lelio parait, & propose à Léonor d'épouser un de ses amis. Après s'être long-tems défendue, elle lui avoue avec franchise que son cœur ne peut résister à Valere. Lelio aussi surpris que transporté de cet aveu, sort précipitamment pour aller lui-même apprendre cette nouvelle à son ami Oronte: pendant ce tems-là, Valere, qui a vu sortir Lelio, revient faire des reproches à Léonor; mais ils sont plus tendres qu'emportés, & les raisons que Léonor lui donne de son obéissance l'attendrissent & l'affligent plus qu'elles ne l'irritent. Cette Scène intéressante ne dure pas longtems. Lelio & Oronte reparaissent bientôt.

LELIO, *à Oronte.*

Valere nous a devancés, j'en suis bien-aise.

VALERE, *à part.*

Mon pere avec Lelio ! Serait-il mon rival ?

LÉONOR.

Est-ce là celui qu'on me destine ?

LELIO.

Non, Léonor, vous n'épouserez point un homme que vous haïssez. C'est la moindre chose que puisse faire un pere pour une fille soumise & aussi vertueuse.

LÉONOR.

Moi, votre fille !

VALERE.

Qu'entends-je ?

LÉONOR.

Vous mon pere ! mon cœur me l'avait dit.

LELIO.

C'est peu, que de ne vous point rendre malheureuse, je veux travailler

à mon bonheur en faisant le vôtre. Valere y voudra bien contribuer.

ORONTE.

Je ne me sens point de joie!

VALERE.

Belle Léonor, vous êtes donc à moi!

LÉONOR.

Cher Valere! Lelio me rend donc digne de vous!

ARLEQUIN.

Colombine j'ai fait une sottise.

COLOMBINE.

Je le sais bien.

SCAPIN.

Je vas t'empêcher d'en faire une seconde. Il épouse Colombine.

Cette Piece est une de celles dont le succès fut le plus complet & le mieux mérité. L'intrigue en est simple, les caracteres naturels, le style aisé & les situations intéressantes; elle est de Beauchamp, & eut quinze représentations très-suivies & très applaudies.

ARLEQUIN ROLAND.

Parodie, 31 Décembre 1727. (1)

ANGELIQUE ouvre la Scène, & s'avance triſtement ſur le théâtre, ne ſachant, dit elle, comment faire pour accorder ſon amour avec ſa fierté. Thémire lui apprend que Roland doit lui envoyer inceſſamment un préſent magnifique, & lui vante la libéralité de cet amant qui lui donne chaque jour de nouvelles marques de ſon amour. Angélique convient qu'il a beaucoup fait pour elle, mais qu'elle ne peut réſiſter au penchant qui l'entraîne ; & que Medor a touché ſon cœur.

THEMIRE.

AIR : *ô réguingué.*

Médor ! Madame y penſez-vous ?
Pourriez-vous en faire un époux ?

ANGÉLIQUE.

Je veux ſuivre un penchant ſi doux.

(1) La ſcène eſt à Paris, dans l'Appartement d'Angélique.

THEMIRE.

Médor ! fi donc : qu'allez-vous faire ?
Médor n'est que Clerc de Notaire.

Angélique apperçoit Médor, & se retire avec sa suivante au fond du théâtre, pour lui entendre chanter un grand air d'Opéra. Il l'apperçoit & l'aborde en lui demandant si Roland lui a envoyé ce beau présent. Angélique paraît interdite en regardant Médor, & lui ordonne de s'éloigner d'elle, & de partir incessamment. Médor surpris de cet ordre cruel, la quitte en l'assurant qu'elle sera obéie ; mais que dans peu elle apprendra la nouvelle de sa mort. Angélique reste avec sa suivante, & ne pouvant plus se contraindre, elle envoye dire à Médor de différer son départ. Thémire pour calmer l'inquiétude de sa maîtresse, lui annonce les magnifiques présens que Roland lui envoye. Des Danseurs dansent aussi-tôt, & lui offrent une Dormeuse, une Bagnolette, un tablier, un grand panier & une corbeille remplie de rubans. Après que les Danseurs ont offert leurs présens, ils se retirent, & Roland arrive fort empressé pour trouver Angélique.

Celle-ci très-embarrassée, l'évite, s'enfuit dans la coulisse, & le prie de ne pas la suivre, feignant d'avoir la colique. Roland reste comme un benêt avec Thémire, à qui il se plaint des mépris d'Angélique, qui ne veut pas seulement l'écouter, après toutes les dépenses qu'il a faites pour s'en faire aimer. Il sort au désespoir en parodiant ces vers de l'Opéra.

Angélique, *barbare*, inhumaine,
Quel *barbare* plaisir trouvez-vous à ma peine?

Angélique revient & avoue à sa confidente, qu'elle n'a feint d'avoir la colique, que pour se débarrasser des importunités de Roland ; & voyant paraître Médor, elle se retire. Médor entre, & dit qu'Angélique l'a fait prier par sa femme de chambre de ne pas partir ; mais que malgré cet ordre, il n'écoute que son désespoir, ne doutant presque pas qu'elle ne veuille le tromper. Il sort de sa poche une grande écritoire, en tire un canif & va pour se percer en disant :

Mourons en Clerc de Notaire.

Mais Angélique qui l'observait, court à lui & l'empêche de se tuer.

elle lui fait l'aveu de son amour ; & ils se jurent une tendresse éternelle. Angélique voyant revenir Roland, dit à Médor de sortir par un escalier dérobé ; mais celui-ci qui craint encore qu'Angélique ne le trompe, se cache derriere un paravent pour entendre leur entretien.

Roland revient plus amoureux que jamais, & fait de tendres reproches à sa maîtresse, qui laisse échapper un soupir, & feint d'être sensible à l'amour de Roland. Après cette déclaration, Angélique lui donne rendez-vous à minuit dans la salle du bal de l'Opéra. Roland l'assure qu'il n'y manquera pas, & il sort très-satisfait de sa chere Angelique.

Médor qui était caché derriere un paravent, & qui a écouté attentivement la conversation de Roland & d'Angelique, s'emporte avec fureur contr'elle. Celle-ci l'appaise en l'assurant qu'elle n'a feint d'être touchée de l'amour de son rival, que pour l'éloigner.

Elle lui dit d'aller l'attendre à Poissy, où ils prendront les batelets pour aller s'établir à Rouen. Médor ne saurait se résoudre à la quitter, & lui dit

qu'il aimerait autant mourir que d'être privé de sa vue.

ANGÉLIQUE.

Etes-vous fou, Médor ? vous êtes le plus heureux de tous les amans & vous voulez toujours mourir.

MEDOR.

Excusez, je suis un peu benêt & j'ai toujours peur. . . .

Angélique le rassure en lui disant qu'elle a pris ses mesures d'avance, & que Roland qui croit la rejoindre au bal, ne trouvera à sa place que des masques qui se moqueront de lui. Angélique & Médor sortent ensemble.

Le théâtre change & représente la salle du bal de l'Opéra, meublée de glaces, de vases & d'autres ornemens ; il examine la nouvelle décoration, & chante ce couplet, sur l'air *ne m'entendez-vous pas*.

Ces tapis sont brillans,
Ces glaces magnifiques,
Ah ! qu'il faut de rubriques
Dans ces endroits galans,
Pour attraper six francs (1) !

---

(1) On ne prenait avant cette nouvelle décoration, que 4 livres par place au Bal de l'Opéra, & ce fut

Roland entre dans cette ſalle en chantant :

Ah ! j'attendrai long-tems, minuit eſt loin
encore.

Il regarde ſa montre, & voyant qu'il n'éſt qu'onze heures, il chante ſur l'air *y avance y avance.*

Que ma montre va lentement !
Elle retarde aſſurément,
Jalouſe de ma bonne chance,
Avance, avance, avance,
Car je me meurs d'impatience.

Il lit enſuite deux écriteaux attachés aux couliſſes comme à l'Opéra.

Angélique engage ſon cœur,
Médor en eſt vainqueur.

Quel eſt donc ce Médor ? c'eſt un nom inconnu, je n'en ai jamais entendu parler.

AIR : *On n'aime plus dans nos Forêts.*

C'eſt moi ſeul qu'elle doit aimer,
Cet injuſte ſoupçon l'offenſe ;
J'aurais raiſon de m'allarmer

à cette occaſion qu'on les mit à 6 livres, pour la commodité du Public.

Et de craindre ſon inconſtance,
Si l'on me nommait pour Rival,
Quelque gros Fermier Général.

Liſons ces autres noms. . . . Ah! que c'eſt mal écrit. (il lit):

Que Médor eſt heureux,
Angélique a comblé ſes vœux.

C'eſt apparemment une piéce qu'on me joue. Il s'impatiente du retard d'Angélique, & va la chercher dans le caffé.

Une noce de Payſans arrive, & après pluſieurs danſes, ils parodient la ſcène épiſodique de Coridon & de Beliſſe. Roland revient, & ils le font aſſeoir entr'eux pour lui conter ſa propre hiſtoire.

BRIOCHET.

Ecoutez, vous allez bien rire.

FARINETTE.

Vous connaiſſez peut-être une nommée Angélique?

ROLAND.

Que trop!

FARINETTE.

Cette Matoise à certain sot,
Fait ici croquer le marmot,
Et tandis qu'il enrage....

ROLAND.

Eh bien?

BRIOCHET.

L'heureux Médor voyage,
Vous m'entendez bien.

ROLAND.

Je creve de dépit.

FARINETTE.

Quoi? Vous ne riez pas encore? Ecoutez le reste.

AIR: *Un certain je ne sais quoi.*

Médor a soumis à sa loi
L'objet de sa tendresse,
Il n'a naissance ni richesse;
Mais pour plaire, il ne faut, ma foi,
Qu'avoir un certain je ne sais qu'est-ce,
Qu'avoir un certain je ne sais quoi.

ROLAND.

Ah ventrebleu, je n'y puis plus tenir!

Tersandre

Tessandre vient lui montrer une bague qu'Angélique lui a donnée pour l'avoir conduite jusqu'aux batelets, & lui apprend qu'ils sont déjà au Port saint Ouen. Roland la reconnaît pour celle dont il lui avait fait présent. Il entre en fureur, tous les acteurs se sauvent, & le laissent seul : au son de la symphonie, il s'anime, il jette son chapeau, sa perruque, ôte son habit, & reste en chemise. Il chante.

Mais quels bruyants concerts
Ici se font entendre ?
Ah ! que de mauvais airs
Et de pitoyables vers !
Ma foi, plus je les écoute,
Moins ils me semblent beaux ;
On répete sans doute
Quelqu'Opéra nouveaux.

Il demande à boire, le Limonadier vient avec un panier plein de caraffes de liqueurs, il lui présente un verre de limonade. Roland après avoir bu, lui demande combien ; le Limonadier lui répond une pistolle, il saute sur le Limonadier, le rosse & lui casse toutes ses caraffes, ensuite il prend son sabre, & au son de la symphonie casse

toutes les glaces & tous les vases de porcelaine.

Cette parodie de la Tragédie-Opéra de Roland, dont le Poëme est de Quinault, & la musique de Lully, fut faite par Dominique & Romagnesi, à la cinquieme reprise de cet Opéra. Elle fut trouvée très-plaisante & eut vingt-deux représentations.

L'AMANT PROTHÉE.

Comédie en trois actes, en prose, mêlée de trois Divertissemens, 4 Février 1728.

SPINETTE craint que la balourderie d'Arlequin ne lui fasse faire quelque quiproquo; elle lui répete les leçons qu'elle lui a déjà faites. 1°. Que Baroquin a une fille qui se nomme Isabelle, dont Lelio est amoureux. 2°. Que ce Lelio est fils de l'ennemi mortel de Baroquin, & que pour cette raison le pere d'Isabelle ne veut point d'un gendre qui doit lui être odieux. 3°. Que Baroquin ne mariera point sa fille, qu'il n'ait trouvé dans son jardin une

ſource d'eau qui doit avoir la vertu de la fontaine de Jouvence, ce qui contribuera à mieux établir Iſabelle. 4°. Que ce même Baroquin eſt extrêmement entêté de la cabale, & que pour le prendre par ſon faible, on lui a fait accroire qu'il y a dans ſon jardin une ſource miraculeuſe, qui doit l'enrichir à jamais. 5°. Qu'Arlequin doit ſe traveſtir en Philoſophe cabaliſte, pour jouer le perſonnage dont Lelio & Spinette l'ont chargé, non ſans crainte qu'il ne gâte tout par quelque mépriſe.

Spinette annonce à Baroquin ſon prochain bonheur, par la découverte d'une ſource rajeuniſſante. Il donne facilement dans un piége, dont ſon entêtement pour la ſcience ſecrette, & ſon avarice, l'empêchent de ſe défier. Arlequin revient traveſti en Philoſophe de la cabale; il lui apprend que les Gnomes, avec qui il entretient commerce, lui ont promis de lui faire trouver la ſource dont Spinette lui a parlé; mais qu'ils ne rempliront leur promeſſe, qu'après qu'il aura marié ſa fille. Cela détermine Baroquin à choiſir pour gendre, le premier qui ſe préſentera, à l'excluſion de Lelio, fils de ſon

ennemi mortel. Entre plusieurs prétendans, il nomme un certain Crispin, grand rodomont, un Musicien Maître d'Opéra, qui s'appelle M. Dessonnates, un Docteur & un riche Vénitien. Le Crispin n'est autre que Lelio, & Isabelle qui le reconnaît, ne balance pas à obéir à son pere, qui les laisse ensemble; mais par curiosité il se cache pour entendre comment les Guerriers content des fleurettes. Isabelle qui le croit bien loin, adresse des choses fort tendres à son cher Lelio. A ce nom Baroquin sort avec colere de sa retraite, & oblige Lelio à s'en aller. Cette premiere fourberie rend Baroquin plus défiant, il semble douter de la science du Philosophe; mais pour l'en convaincre, Arlequin se sert d'un stratagême qu'il a déjà préparé. On entend une symphonie bruyante qui annonce l'arrivée des Silphes, des Salamandres, des Ondins & des Gnomes, qui exécutent une fête terminée par le Vaudeville suivant.

Trahi par un sexe volage,
Daphnis, pour le fuir désormais,
Dans le fond d'un désert sauvage,
S'était renfermé pour jamais;

Le hasard y mene une Belle,
Il en fait tant, tant, tant, tant,
Qu'il se brûle à la chandelle.
Il rentre dans son élément:

✠

A la pierre philosophale
Le vieux Damon ne songeait plus,
Guéri de cette erreur fatale,
Il lui restait quelques écus;
D'un nouveau desir animée,
Son espérance est ranimée,
Il en fait tant, &c.
Qu'il n'a plus que de la fumée:
Le voilà dans son élément.

✠

Rustaut sorti de l'indigence,
Devient orgueilleux, insultant;
Il fait dépense sur dépense,
Son équipage est éclatant,
Ses Gens plus craints que le tonnerre,
A tous ses voisins font la guerre;
Il en fait tant, &c.
Qu'enfin il retombe à terre:
Le voilà dans son élément.

✠

Baroquin ne doute plus qu'Arlequin

ne ſoit Philoſophe, en ayant été convaincu par ſes propres yeux. Lelio revient traveſti en Docteur, & demande Iſabelle à ſon pere, qui l'accepte d'autant plus volontiers pour gendre, qu'il ſe dit très-verſé dans les ſciences ſecretes, & ſe donne pour fils d'un Salamandre & d'une Silphide; Tout va bien juſques-là, mais par malheur un Paraſite, appellé Crocanville, attiré chez Baroquin par un bruit de nôces qui eſt venu juſqu'à lui, reconnaît Lelio & le nomme, ce qui oblige Baroquin à le chaſſer pour la ſeconde fois.

Il faut ſuppoſer pour la vraiſemblance de cette intrigue, que non-ſeulement Baroquin n'a jamais vu Lelio, mais encore qu'il a la vue très-baſſe, & qu'il ne le fixe pas dans ſes différens déguiſemens.

Crocanville ſe repent d'avoir nui à ſon ami Lelio, quoiqu'innocemment; il promet à Spinette de réparer ſa faute, ce qui lui ſera d'autant plus facile, que Baroquin vient de lui promettre toute ſa confiance après le ſervice qu'il lui a rendu.

Un troiſieme gendre vient s'offrir, c'eſt Pantalon, ce riche Vénitien dont on a parlé dans le premier acte. Ce

nouvel Aspirant est accepté ; mais Spinette sort pour l'éconduire. Elle fait apporter à Baroquin, un Billet conçu en ces termes : *Monsieur, je vous donne avis que le sieur Lelio est actuellement déguisé en Pantalon, pour vous jouer quelque mauvais tour.* Il n'en faut pas davantage pour faire chasser le riche Vénitien. Arlequin le fait retirer à grands coups de batte, & ce second acte finit par une fête que fait donner M. Dessonnates.

VAUDEVILLE.

Lorsqu'en secret l'Amant à sa Maîtresse,
Donne des leçons de tendresse,
Ho, ho, ho, le charmant duo ;
Mais, si lorsque moins on y pense,
Il naît quelque indiscret marmot,
Qui découvre la manigance,
Ho, ho, ho, le fâcheux trio.

✱

Quand un galant sans que rien lui résiste,
Poursuit une Agnès à la piste,
Ho, ho, &c.
Mais lorsqu'une Maman sévère,
Vient dérouter le Jouvenceau,

De peur d'être trop tôt grand'mere,
Ho, ho, &c.

✕

Quand un mari d'humeur un peu coquette,
Chante seul avec sa grisette,
Ho, ho, &c.
Mais lorsque sa jalouse femme,
Voyant partager son gâteau,
Vient à tous deux chanter la gamme,
Ho, ho, &c.

✕

Spinette apprend à Crocanville, que la fête que M. Dessonnates vient de donner à Baroquin, l'a si fort prévenu en sa faveur, qu'il est tout-à-fait déterminé à lui donner sa fille. Crocanville qui veut réparer sa faute, ainsi qu'il l'a promis, dit à Spinette, d'engager Isabelle à accepter le Musicien auquel il se promet de jouer un bon tour. Spinette a beaucoup de peine de résoudre sa Maîtresse à cette feinte. Baroquin vient avec un nouveau prétendant qu'il présente à sa fille, & qu'il lui commande de regarder comme un époux qui lui est destiné. Isabelle obéit à son pere, non sans craindre que Crocan-

ville ne l'ait flattée d'une vaine espérance ; mais il veut remplir sa promesse. Il saute au cou du Musicien, & l'embrasse en l'appellant son cher Lelio, & en le félicitant d'avoir fait sa paix avec son futur beau-pere.

Baroquin, à ce nom de Lelio, fait venir des Archers qui étaient déjà mandés pour emprisonner ce Suborneur, & Dessonnates est conduit en prison, quoiqu'il proteste de son innocence. Par cet emprisonnement, Baroquin ne craint plus de surprise de la part de Lelio, ce qui applanit toutes les difficultés que pouvait encore trouver cet Amant tant de fois inutilement travesti, il ne tarde pas à venir s'offrir pour gendre sous la forme d'un vieillard de 99 ans. Isabelle, quoiqu'instruite, paraît d'abord le refuser à cause de sa caducité ; mais son pere la rassure, en lui promettant de le rajeunir par la vertu de la fontaine que les Gnomes lui ont promis en faveur de ce mariage. Le faux Vieillard s'imagine que pour diminuer la répugnance d'Isabelle, en l'épousant sous un nom plus gracieux que celui de la Goutiniere qu'il porte. Par exemple, sous celui de Lelio. Crocanville saisit cette idée ; & assure que

ce sera un dépit mortel pour Lelio, de voir que M. de la Goutiniere ne se contente pas de lui enlever sa Maîtresse, & qu'il lui dérobe encore son nom. Baroquin est ravi de donner ce nouveau chagrin au fils de son ennemi. M. Bridon, Notaire, déjà mandé pour faire le contrat entre M. Dessonnates & Isabelle, est présent; mais Baroquin ne veut rien signer qu'il n'ait vu des effets de ce que les Gnomes lui ont promis. Arlequin est tout prêt à lui en donner: quelques mots font changer le théâtre, qui représente la Fontaine de Jouvence. A ce nouveau prodige, Baroquin signe le contrat, par lequel il donne sa fille au Baron de la Goutiniere, sous le nom de Lelio. La Piece finit par un Divertissement, pendant lequel on chante les paroles suivantes:

Ah! que l'amour dans les Amans,
Fait tous les jours de changemens,
Il inspire, par sa puissance,
Aux Bretons de la tempérance;
Il donne aux Badaux de l'esprit,
Aux Normands de la conscience,
Il ôte aux Gascons l'appetit;
Pour obtenir les faveurs souhaitées,

Tous les Amans sont des prothées.
Ah ! que l'amour, &c.

La Musique des trois Divertissemens est de Mouret. Elle ne fut point ensevelie dans la chûte de la Piece qui fut mal reçue du Public, non qu'elle n'eut des scènes assez plaisantes, mais la faiblesse du sujet, l'absurdité de l'intrigue, qui convenait plutôt à un Canevas Italien, qu'à une Comédie Française, lui procurerent ce mauvais sort. Elle est de M. Lacroix, & c'est la seule Piece que cet Auteur ait donnée. Il était fils d'un Armurier du Roi; il passa par plusieurs emplois dans la Finance, & devint premier Secrétaire de M. le Maréchal Duc de Biron, Inspecteur Général de l'Infanterie. Après un service de douze ans, M. Lacroix se retira avec une pension de 4000 livres, qu'il obtint de la Cour, & mourut en 1742, âgé de 70 ans.

LA SUITE DES COMÉDIENS ESCLAVES.

Prologue, 1728.

Les Comédiens donnerent à la fois trois Pieces, l'Amant à la Mode, qui ne fut jouée qu'une seule fois, Arlequin Hulla, & la Revue des Théâtres qui eurent plus de succès. Ils remplacerent à la cinquieme représentation, la premiere de ces trois Pieces, par un Prologue intitulé : *la Suite des Comédiens Esclaves.*

Les Comédiens sont de même supposés avoir été jettés par un orage sur les côtes de Maroc, dont le Roi les a retenus dans sa Cour, pour leur faire jouer la Comédie. Aly vient de sa part ordonner aux Comédiens, de jouer sur le champ une Piece nouvelle, parce que le Docteur a promis au Sultan, qu'ils ne l'en laisseraient pas manquer.

ARLEQUIN.

C'est vous, maudit Docteur, qui êtes cause de cela.

Le DOCTEUR.

J'ai cru qu'il voulait des Pièces Italiennes, & je comptais sur la facilité que nous avons de parler à l'impromptu.

PANTALON.

Cela est vrai, & si M. Aly en veut faire l'épreuve, nous allons, le Docteur & moi, lui faire une scène Italienne qui durera jusqu'à demain.

A L Y.

Je vous rends grace, . . . il faut du Français.

ARLEQUIN.

Il ne nous en reste plus, & les bons Auteurs sont aussi rares dans ce pays-ci, que dans celui d'où nous venons.

A L Y.

Composez-en vous-mêmes.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce à dire, M. Mustapha, est-ce que vous nous prenez pour des Poëtes? Point d'injures s'il vous plait.

A L Y.

La favorite est Française. Il faut du

Français qui n'ait point encore paru ; si vous ne vous dépêchez, il pourrait bien couper la tête à toute la Troupe.

Le SULTAN, *arrive.*

Que l'on commence.

ARLEQUIN.

Qu'allons nous faire ! Pantalon, déclame-lui les fureurs d'Oreste.

Le DOCTEUR.

Disons tout ce qui nous viendra dans la pensée.

PANTALON.

Cela sera pitoyable.

ARLEQUIN.

Tant mieux, il le prendra pour une Piece nouvelle.

Le SULTAN.

Comédiens, à quoi vous amusez-vous donc ?

ARLEQUIN.

Tout à l'heure, Monseigneur ; mes amis, suivez-moi, je vais vous tirer d'embarras, en mettant le feu au serrail.

Le SULTAN.

Comment votre Piece eſt-elle intitulée?

ARLEQUIN.

L'Incendie de Troye.

Le Sultan s'apperçoit de l'embarras des Comédiens, & le redouble par ſes menaces; dans le moment on vient avertir le Sultan, que ſes Pirates ont pris un Vaiſſeau ſur lequel ſe trouve un homme qui ne veut point abandonner une caſſette qui renferme un tréſor. On fait paraître cet homme qui ſe déſeſpere de la priſe de ſa caſſette. Elle eſt ouverte, & elle renferme des papiers qui appartiennent au Poëte. On lit les titres : l'Amant à la Mode, Comédie Françaiſe : Arlequin Hulla, Piece Turque.

ARLEQUIN.

Arlequin Hulla! cette Piece eſt dans le Théâtre de la Foire.

Le POETE.

La mienne ne lui reſſemble nullement. On peut travailler ſur des ſujets

connus. Voyez les Mariamnes & les Œdipes.

ARLEQUIN.

Parbleu, voyez-les vous-même.

Le SULTAN.

Continuez.

Le BACHA.

La revue des Théâtres.

Le Sultan demande au Poëte, si c'est le trésor qu'il craint tant de perdre. Il en convient.

ARLEQUIN.

Avec de pareils trésors, les Comédiens meurent souvent de faim.

Le POETE.

Mes ouvrages peuvent les enrichir & moi aussi.

LE SULTAN, *au Poëte.*

Tu n'as rien perdu. J'ai des Comédiens capables de faire valoir tes Pieces. Pour peu qu'elles me divertissent, ta liberté en sera la récompense. Représentez-les tout à l'heure.

PANTALON.

Il faut du moins le tems de les étudier.

Le SULTAN.

Toujours des difficultés !

Le POETE.

J'ai une poudre de mémoire excellente, je vous en donnerai à chacun une bonne dose.

ARLEQUIN.

Donnez-nous plutôt un bon souffleur ; c'est le meuble le plus nécessaire à la Comédie Italienne.

Les Comédiens & le Poëte rentrent pour se préparer à la représentation de ces Pieces nouvelles.



ARLEQUIN HULLA.

Comédie en un acte, suivie d'un Divertissement, 1er. Mars 1728. (1)

ZAÏDE raconte à Fatime, son amie, comment elle fut enlevée par des Corsaires avec sa mere, qui mourut de chagrin peu de tems après. Elle était alors si jeune, que la seule chose qu'elle peut se rappeller, c'est qu'elle lui attacha au bras un bracelet qu'elle a toujours porté ; & lui apprend ensuite qu'elle fut conduite à Maroc & destinée à être la Sultane favorite du Pacha, qui la reçut dans son serrail avec tout l'éclat qu'exige cette dignité ; qu'on la fit passer ensuite dans l'appartement magnifique qu'on lui avait préparé, & qu'un jour en attendant l'arrivée du Pacha, elle se mit à une des fenêtres de son appartement, d'où elle apperçut un jeune homme qui l'examinait avec une attention qui lui devint suspecte ; qu'elle lui fit signe de se reti-

(1) La scène est dans une Isle dépendante du Royaume de Maroc.

ter par la crainte du péril où il s'exposait ; mais cet homme n'entendit ou feignit de ne pas entendre ce signe, il s'approcha encore davantage de l'endroit où était Zaïde, malgré les instances qu'elle fit pour l'en empêcher, il trouva le moyen d'entrer dans son appartement par cette fenêtre ; aussitôt il se jetta à ses genoux, en l'assurant que depuis plus d'un an il avait cherché l'occasion de lui donner des preuves de sa tendresse. Ils se jurerent dès-lors une fidélité éternelle. Ils projettaient enfin de s'évader ensemble, quand le Pacha arriva. Il fit jetter l'étranger par une fenêtre qui donnait sur la mer, & Zaïde fut renvoyée sur le champ, avec ordre de la vendre au premier Marchand qu'on trouverait. Enfin étant arrivée dans l'Isle, dont Achmet est Pacha, elle lui fut vendue ; mais comme elle ne l'aimait point & qu'elle ne songeait qu'à son cher Etranger de Maroc, Achmet la répudia sans l'avoir même épousée. Il ne fut pas long-tems à s'en repentir, & devint dans la suite si amoureux d'elle, qu'il lui proposa un Hulla (1). Zaïde

(1) Lorsqu'un Mahométan a répudié sa

y consent, pourvu qu'il la quitte, d'abord, après la cérémonie. Achmet croit que l'amour que Zaïde a pour lui, lui dicte cette condition; mais il se trompe fort, car un instant après, elle apprend à Fatime, qu'elle songe à se sauver pour retrouver, si elle le peut, son premier amant.

Achmet charge l'Iman de lui trouver un Hulla qui épouse & répudie Zaïde: celui-ci lui répond qu'il a dans la Mosquée un Etranger qui fera son affaire. Cet Etranger est Arlequin, qui accourt apprendre à l'Iman, que tous les Derviches sont en combustion.

L'IMAN.

Quel est le sujet de leur querelle?

ARLEQUIN.

Il est très-important, le Gouverneur leur a envoyé un bœuf, ils sont en dispute pour la sauce qu'ils y feront.

L'Iman lui propose d'être le Hulla

femme, il ne peut la reprendre qu'un autre homme ne l'ait épousée, & répudiée auparavant. C'est ce second mari, qu'on appelle un Hulla.

de Zaïde ; mais Arlequin le refuse, parcequ'il a fait déjà une maîtresse à Maroc.

L'IMAN.

Ce que je vous propose ne vous empêchera pas de remplir vos desseins. Ceci n'est qu'une espece de mariage dont le pouvoir ne subsiste que jusqu'à la pointe du jour.

ARLEQUIN.

Avez-vous vu beaucoup de mariages qui ayent subsisté plus long-tems? J'appelle cela un mariage dans toutes les formes, moi.

L'IMAN.

Et le mari de la Dame, après que vous l'aurez répudiée, vous comptera deux cens sequins.

ARLEQUIN.

Les bons maris dans ce Pays-ci! dans le mien c'est tout le contraire.

Il consent volontiers au marché, & l'Iman le présente à Achmet, qui enchanté de la figure extraordinaire d'Arlequin, convient que l'Iman ne pouvait trouver un homme plus propre à remplir ses desseins.

Plusieurs Sultanes arrivent au son des instrumens qui conduisent en cérémonie Zaïde, qui est voilée. Plusieurs Turcs conduisent de même Arlequin, à qui l'on chante.

> Hulla, que vous êtes heureux !
> Aujourd'hui l'Hymen vous engage,
> Et dès demain un doux veuvage,
> Vous délivrera de ses nœuds;
> Hulla, que vous êtes heureux !

Après la cérémonie l'Iman rappelle à Arlequin les scrupules que celui-ci lui avait montrés à cause des promesses qu'il a faites à sa premiere maîtresse; mais Arlequin répond qu'il les lui a levés.

L' I M A N.

Depuis j'y ai fait réflexion, & je les ai trouvés mieux fondés que je ne croyais d'abord.

A R L E Q U I N.

Ma foi tant pis pour eux, je m'en lave les mains, je me suis fié à vous, je croyais que les gens de votre caractere étaient infaillibles.

L'IMAN.

Il faut agir avec votre femme comme si vous n'étiez pas son mari.

ARLEQUIN.

Ah! je ne la gronde ni ne la rosse.

L'IMAN.

Ne lui pas parler, ne la pas regarder.

ARLEQUIN.

Ne la pas regarder! ce serait faire comme si j'étais son mari depuis dix ans. Mais si elle me parle, il faudra bien que je lui réponde.

L'IMAN.

Elle ne vous parlera pas.

ARLEQUIN.

Ce sont ses affaires au moins, car je ne vous réponds de rien, si elle entame la conversation.

Arlequin s'asseoit dans un fauteuil dans un coin du théâtre, Fatime amene Zaïde, qu'elle place dans un autre fauteuil, & lui dit de ne rien craindre, parce qu'elle va rester dans une chambre voisine.

Zaïde croyant que le Hulla s'approche d'elle, s'en éloigne encore davantage, & Arlequin en fait de même de son côté. Après plusieurs jeux de Théâtre, Zaïde voyant que le Hulla n'est pas fort à craindre, entre en conversation, & lui demande s'il n'a rien à lui dire.

ARLEQUIN.

Non, ce n'est pas d'aujourd'hui que je passe par des avantures amoureuses. La fin m'en est toujours funeste.

Vous avez donc été amoureux, lui demande Zaïde. Arlequin lui dit qu'il a perdu une maîtresse qu'il aimait tendrement. Zaïde lui répond qu'elle est dans le même cas, & qu'elle n'a jamais resté plus d'un quart d'heure avec son amant. Cette circonstance oblige Arlequin de s'approcher de Zaïde, à laquelle il raconte son avanture de Maroc, & le saut qu'il a fait par la fenêtre; Zaïde qui lui parle aussi de cette avanture, ne doute plus qu'elle ne soit avec son cher Arlequin. La lumiere qu'on apporte, acheve de l'en convaincre. Achmet arrive, & veut donner une bourse de deux cens sequins

quins qu'il a promis à Arlequin. Il lui refuse, disant qu'il ne les a pas gagnés, puisqu'il veut garder sa chere Zaïde. Le Cady survient pour être témoin de la répudiation, & menace Arlequin de la bastonnade, s'il ne veut pas la faire. Zaïde veut faire présent de son bracelet au Cady, pour obtenir la grace d'Arlequin ; mais à peine le Cady a-t-il jetté les yeux sur ce bijou, qu'il lui demande de qui elle le tient. Il était à ma mere, répond Zaïde, elle me l'attacha au bras quelques jours avant sa mort. Le Cady l'embrasse & la reconnait pour cette chere fille qui lui fut enlevée si jeune avec sa mere, par des Corsaires, & consent enfin qu'elle garde son cher Arlequin pour époux. Ce mariage est célébré par des danses & un Vaudeville qui termine la Piece.

VAUDEVILLE.

Si vous voulez voir des époux
Fâcheux, jaloux,
Venez chez nous,
Vous en verrez en abondance ;
Mais si vous cherchez des maris,

Qui soient commodes & polis;
Allez en France.

✠

Ici l'on termine un Procès,
Avec succès,
A peu de frais,
Et dès la premiere audience;
Mais si vous voulez chicanner,
Bien attendre & vous ruiner,
Plaidez en France.

✠

Lorsque l'on nous grille chez nous,
C'est aux verroux,
Que nos époux
Doivent toute notre constance;
Mais lorsque par un heureux sort,
Nous prenons une fois l'essor,
C'est comme en France.

✠

Quand des Hullas dans ce pays
Sont établis,
C'est aux maris
Qu'ils doivent cette préférence;
Ailleurs, on ne suit point ces loix,
C'est par les femmes, que le choix
S'en fait en France.

✠

LA REVUE DES THÉATRES.

Comédie en un acte en prose, suivie d'un Divertissement, 1728. (1)

MOMUS ne paraît pas trop content de l'emploi qu'Apollon lui a donné, de faire un examen général des Pieces qui ont été représentées pendant le cours de l'année. Il dit que pour épargner aux auteurs les frais du voyage il a convoqué cette assemblée à Montmartre plutôt qu'au Parnasse.

Deux femmes se présentent à Momus pour avoir audience. La premiere est la Surprise de l'amour des Italiens, & l'autre la Surprise de l'amour des François. Elles se querellent devant Momus : l'aînée soutient qu'elle vaut mieux que la cadette, qui se croit plus aimable, parce que son pere le lui a dit.

L'AINÉE.

Ne vous y trompez pas ; souvent les peres donnent à leurs enfans, ce

(1) La scène est à Montmartre.

que le Public leur refuse. Il en est d'un pere comme d'un Poëte qui lit son ouvrage, il sourit nonchalamment aux endroits qu'on applaudit, tandis qu'il se tourmente pour faire valoir ceux que l'on blâme.

MOMUS.

Elle a raison. Je suis persuadé que votre pere a dû se donner bien du mouvement pour défendre Messieurs vos petits freres.

La CADETTE.

Nos freres! qui? les petits hommes? oh doucement je vous prie, ils ne sont pas du même lit.

MOMUS.

Pardonnez-moi, vraiment; vous avez été semés sur la même couche, mais brisons-là.

Momus fait le portrait des deux sœurs, & conclut qu'il y a entr'elles un grand air de famille. Il est cependant prêt à décider en faveur de la cadette, lorsque Hortensius paraît, il s'étonne que cette cadette veuille entrer dans une *concurrence onéreuse à son individu.* Momus surpris de ce langage, demande

à la cadette quel eſt cet homme.

La CADETTE.

C'eſt le Seigneur Hortenſius, mon Bibliothéquaire, un fameux Philoſophe; il eſt un peu pédant.

MOMUS.

Lui pédant! à ſon langage je l'aurais pris pour un Huiſſier.

La CADETTE.

Souvenez-vous que vous m'avez promis de décider en ma faveur.

MOMUS.

Ma foi, Madame, votre pédant eſt venu bien mal à propos, il a tout gâté.

L'AINÉE.

Je ſuis au comble de la joie!

La CADETTE.

Jugez.

L'AINÉE.

Prononcez.

HORTENSIUS.

Optez.

MOMUS, *chante.*

Jean, danse mieux que Pierre,
Pierre, danse mieux que Jean.

On annonce l'Amant Prothée & les Amans déguisés. L'Amant Prothée veut avoir le pas sur l'autre, parce qu'on lui a fait les mêmes honneurs qu'à Dom Ramiré.

MOMUS.

Quel est ce Dom Ramire, je n'en ai point entendu parler ?

L'AMANT PROTHÉE.

Je le crois bien, il a passé comme un éclair (1).

Après quelques traits contre la Tragédie d'Alceste, viennent l'Opéra d'Orion & le pas de trois dansé à l'embouchure du Nil; Momus condamne l'Amant Prothée & l'Amant déguisé, à se faire imprimer à leurs dépens. On annonce les Amans réunis.

MOMUS.

N'est-ce pas cette Piece qui a réussi sur le Théâtre Italien, & qui est imprimée ? Eh bien, je la lirai au premier

(1) Si le Critique eut été plus méchant, il aurait pu ajouter ; mais sans briller.

jour. J'ordonne en attendant, un plus ample informé.

L'Opéra personnifié se présente. Comme il est entré sans se faire annoncer, Momus lui demande son nom, & l'Opéra chante :

Par mes accords doux & touchans,
J'inspire la tendresse,
Tous mes pas sont des sentimens.

. . . .

Tantôt je vole jusqu'aux Cieux,
Et tantôt je descends dans la nuit éternelle.

. . . .

Enfin je fus jadis Roland, Bellérophon,
Tancrede, Thésée, Orion,
Et le Protecteur de la Foire.

MOMUS.

Vous êtes l'Opéra; mais que venez-vous faire ici? Je ne vous ai point mandé; l'Opéra n'est pas de mon district, & Apollon ne m'a commis que pour juger des ouvrages d'esprit.

L'OPÉRA.

Aussi n'est-ce pas ce qui m'amene; c'est une certaine restitution. . . .

La Foire paraît, & demande justice contre l'Opéra, qui ne veut pas la faire

jouir du privilege qu'il lui a vendu.

La FOIRE.

J'ai payé d'avance
Monsieur l'Opéra,
Il a ma finance;

L'OPÉRA.

Et la gardera.
Notre bail est, en bonne forme,
Pardevant Notaire passé.

La FOIRE.

Il sera cassé.

L'OPÉRA.

La Belle, attendez-moi sous l'orme,
De l'argent touché,
Fait toujours tenir le marché.

La Foire propose à l'Opéra de lui céder son théâtre, puisqu'elle n'en a pu avoir à la derniere Foire.

MOMUS.

AIR: *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

Sur son théâtre, quel scandale!

La FOIRE.

Je prétends être son égale,
N'y déroger non plus que lui;

Tout eſt commun dans nos couliſſes,
Et ſon privilege aujourd'hui,
S'étend juſques ſur mes Actrices.

L'Opéra ne veut rien rendre, & la Foire ſort en l'accablant d'imprécations.

AIR: *Non je ne ferai point.*

Que tout à l'Opéra penchant vers ſa ruine,
Eprouve les fureurs d'une guerre inteſtine,
Et pour te ſouhaiter des maux pareils aux miens,
Qu'un jour tous mes Auteurs puiſſent être les tiens!

MOMUS.

Quelles imprécations! cela ne vous fait-il pas trembler?

L'OPÉRA.

Bon, je m'embarraſſe bien des Poëtes & de leurs paroles.

Il ſe retire, & on annonce l'Iſle de la Folie. L'Habitante qui jouait le principal rôle dans cette Piece, eſt dit-elle envoyée de la part de ſes Auteurs. Momus lui répond qu'ils n'étaient pas trop bons pour venir eux-mêmes à Montmartre. L'Habitante les excuſe ſur leur timidité; c'eſt, répond Momus, ce que j'ai remarqué dans votre

fcène. N'eſt-ce pas vous qui vous mariez tous les jours ?

L'HABITANTE.

Oui, Seigneur.

MOMUS.

Cela eſt fort timide.

L'HABITANTE.

Pouvaient-ils mieux caractériſer l'Iſle de la Folie, qu'en faiſant marier tous les jours ſes Habitans !

MOMUS.

Ils ſont bienheureux que le Parterre ait pris les choſes du bon côté.

L'HABITANTE.

De grace, ſoyez-leur favorable.

MOMUS.

Ont-ils fait imprimer leur Piece ?

L'HABITANTE.

Sans doute.

MOMUS.

Tout ce que je puis faire pour leur ſervice, c'eſt d'empêcher qu'on ne l'achete.

L'HABITANTE.

Il faut que vous y ayez déjà pourvu, car le pauvre Libraire s'en plaint.

Arlequin Roland arrive, monté sur un âne. Il a d'abord quelque dispute avec l'Habitante, qui soutient qu'elle vaut mieux que lui, & qu'il n'y a eu que le tapage qu'il a fait, qui a causé le succès de sa Piece.

L'HABITANTE.

AIR: *Y avance, y avance.*

Monsieur Roland, en bonne foi,
Peut-il se comparer a moi?

ARLEQUIN.

Mais voyez quelle suffisance!

L'HABITANTE.

Avance, avance; avance,
Avec tes cruches de fayance *.

Roland presse enfin Momus, de décider sur le sort de ces deux Pieces.

MOMUS.

Eh bien, par respect pour le Public qui s'y est diverti, je vous appointe; c'est la plus grande grace qu'on puisse faire aux mauvaises causes.

---

* Qu'il cassait à la fin de la Piece, comme on a pu voir dans l'extrait.

L'HABITANTE.

Non pas s'il vous plaît. Je prétends ſoutenir juſqu'à la fin mon caractere de folle, & je veux donner le Bal à Montmartre.

Des Danſeurs entrent au ſon de la ſymphonie, & forment le Divertiſſement qui finit par un Vaudeville.

D'une différente manie,
Chacun fait ſon bien ſouverain ;
L'un jouit d'un heureux deſtin
Au ſein de la philoſophie,
L'autre ſe plonge dans le vin ;
Celui-ci n'aime que Silvie,
Chacun a ſa folie.

Dorimond ſans ceſſe manie
L'or dont il n'oſe ſe ſervir,
Ce ladre qui croit en jouir,
N'en racheterait pas ſa vie ;
Le ſot Damis croit mieux agir,
En le prodiguant pour Julie,
Chacun a ſa folie.



D'une foule d'Amans ſuivie,
Iris les trompe tour-à-tour ;

En public le ſeul mot d'amour,
Offenſe la prude Uranie,
Qu'on lui faſſe en ſecret la cour,
La bonne Dame en eſt ravie,
Chacun a ſa folie.

Ces deux Pieces, ainſi que le Prologue, ſont de Dominique & de Romagneſi, elles furent comme nous l'avons déjà dit, données enſemble, réuſſirent très-bien, & eurent douze repréſentations juſqu'à la clôture du Théâtre, qui fut le 13 du même mois, ce qui prouve qu'elles furent jouées tous les jours.

Le 6 Avril, les Comédiens rouvrirent leur Spectacle par le Dédain affecté, l'Iſle de Ceylan, & le compliment qui fut fait par Riccoboni le fils, & fort applaudi par le Public.

Son pere avait été à Londres, pendant les vacances, avec un congé qu'il avait obtenu de la Cour.



l'avoir vue & lui en donne tout ce qu'il veut en bons billets, qu'il lui remet entre les mains. Il lui demande sa niéce en mariage, après s'être fait connaître à lui pour un riche Négociant, dont le commerce & la fortune sont immenses. Osmidas ne peut résister à des paroles infiniment plus énergiques pour lui, que toute l'éloquence d'Ergaste : Aminte méme ne peut refuser de rendre les armes à un amant si magnifique. Elle accepte sans répugnance un riche bracelet qu'il attache à son bras, & un écrain rempli de pierreries qu'il remet entre les mains de sa suivante.

Apollon vient faire exécuter le divertissement qu'il a composé pour sa maîtresse, & il a si bonne opinion de lui, qu'il ne s'apperçoit pas du réfroidissement d'Aminte. La fête est trouvée fort ennuyeuse par Plutus. Apollon n'en est pas surpris, mais il tombe dans un grand étonnement, quand il voit l'effet que produit sur l'oncle & sur sa niece une galanterie de la façon de son Rival. Ce sont des Crocheteurs chargés d'étoffes très-riches & de sacs d'or, qui composent ce Ballet. Chacun, jusqu'à son Valet Arlequin, se déclare en faveur des richesses. Apollon piqué,

remonte à l'Olympe après s'être fait reconnaître pour le Dieu du mérite, & il est suivi de Plutus, qui se déclare à son tour le Dieu des richesses. Il fait présent à Aminte, de toutes celles qu'il vient d'étaler à ses yeux, & les Acteurs qu'il a payés d'avance, exécutent le Divertissement qui est mêlé de chants & de danses.

VAUDEVILLE.

N'attendez-pas qu'ici l'on vous révere,
Si Plutus n'est votre Dieu tutelaire;
Sans son pouvoir,
Tout le savoir
Qu'on peut avoir,
Ne peut valoir.
Rien ne répond à notre espoir,
Le tems n'y peut rien faire;
Mais quand on tient ce métal salutaire,
Tout ce qu'on dit,
Charme & ravit,
Tout réussit,
Chacun nous rit,
Veut-on charge, honneur ou crédit,
Un jour en fait l'affaire.

✠

Dans ce séjour on met tout à l'enchere,

Rien ne s'y fait sans l'appas du salaire,
Valet, Portier,
Clerc & Greffier,
Commis, Fermier,
Sont sans quartier.
On a beau gémir & crier,
Le tems n'y peut rien faire;
Mais si l'on joint l'argent à la priere,
Le plus rétif,
Le plus tardif,
Devient actif,
Expéditif,
Tout marche, tout est attentif,
Un jour finit l'affaire.

✠

Loin de ces lieux une riche héritiere,
N'est point l'objet qu'un Amant considere,
Sagesse, honneur,
Vertu, douceur,
Sont de son cœur,
L'attrait vainqueur.
Ses feux ont toujours même ardeur,
Le tems n'y peut rien faire;
De nos Amans la maxime est contraire,
Bons revenus,
Contrats, écus,
Sur les vertus

Ont le dessus ;
De tels nœuds sont bien-tôt rompus,
Un jour en fait l'affaire.

✠

Sans dépenser, c'est envain qu'on espere
De s'avancer au pays de Cythere,
Maris jaloux,
Femme en courroux,
Ferment sur nous,
Grille & verroux.
Le chien nous poursuit comme loups,
Le tems n'y peut rien faire;
Mais si Plutus entre dans le mystere,
Grille & ressort,
S'ouvre d'abord,
Le chien s'endort,
Le mari sort,
Femme & Soubrette sont d'accord,
Un jour finit l'affaire.

✠

Tant que Philis eut un destin prospere,
Plus d'un Amant lui dit d'un air sincere,
Que vos beaux yeux
Sont gracieux!
L'Amour pour eux,
Fixe mes vœux.
Chaque instant redouble mes feux,

Le tems n'y peut rien faire;
Mais que Plutus cesse de lui complaire,
Plus de trésor,
Plus de Médor,
Flamme & transport,
Prennent l'essor,
L'Amour s'enfuit & court encor;
Un jour finit l'affaire.

✠

Lorsqu'un Auteur instruit dans l'art de plaire,
Trouve des traits ignorés du vulgaire,
On l'applaudit,
On le chérit,
Grand & petit
En font récit.
Jamais l'ouvrage ne périt;
Le tems n'y peut rien faire;
Si l'on ne suit qu'une route ordinaire,
Le Spectateur,
Fin connaisseur,
Contre l'Auteur,
Est en rumeur,
La Piece meurt malgré l'Acteur,
Un jour finit l'affaire.

✠

M. de Marivaux crut cette Piece au-dessous de sa réputation, & garda

quelque tems l'anonyme. Elle eut cependant douze représentations; mais elle dut une bonne partie de son succès, aux excellens couplets du Vaudeville, qui est de Pannard.

ARLEQUIN BELLEROPHON.

Parodie en un acte en prose, mêlée de Vaudevilles, 7 Mai 1728. (1)

PHILONOÉ confie à deux Amazônes (2), la tendresse que Bellerophon lui a inspirée; elle vante fort sa valeur, & les invite même à chanter la gloire de son Amant. Une des Amazones répond qu'il ne convient point à des Captifs, de chanter la gloire de leur vainqueur; elles ne laissent pas que de chanter les exploits de Bellerophon, pour contenter la Princesse.

PREMIERE AMAZONE.

AIR: *Réveillez-vous,*

Sa brûlante ardeur pour la gloire,
En lui ne peut se modérer,

---

(1) Le théâtre représente un Jardin délicieux.

(2) Pantalon & Scaramouche.

SECONDE AMAZONE.

Avec ce gaillard, la victoire
N'a pas le tems de respirer.

Les Amazones se retirent voyant approcher Bellerophon, qui aborde la Princesse, & lui témoigne la joie que lui cause sa présence; elle lui répond par ce couplet.

AIR: *De la Baronne.*

Comme vos peines
Causaient autrefois mes soupirs;
Liés tous deux des mêmes chaînes,
Je dois partager vos plaisirs,
Comme vos peines.

Ils chantent ensuite ce duo, à l'imitation des paroles de l'Opéra, sur l'air: *il faut que je file.*

Qu'ici notre amour extrême,
Chante comme à l'Opéra;
Détonnons tous deux de même
Qu'on détonne en ce lieu-là,
Et disons-nous sans emblême,
Je vous aime en a-mi-la,
Je vous aime, je vous aime:
Le beau duo que voilà!

La Princesse se retire, voyant pa-

naître la Reine. Bellerophon veut l'éviter aussi ; mais il reste pour lui reprocher qu'elle l'a fait bannir d'Argos. La Reine lui répond sur l'air : *de la ceinture.*

Je sais les maux que je t'ai faits,
Mais malgré ma rigueur extrême,
Ne me dis plus que je te hais ;
Ou reproche-moi que je t'aime.

Bellerophon la quitte brusquement. Stenobée chante sur l'air : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Tu me quittes, barbare, arrête. . . .
Mais par ma foi, je suis bien bête,
D'aimer un traitre qui me fuit ;
Telle est notre ardeur imprudente,
L'amour trop heureux s'affaiblit,
Et l'amour malheureux s'augmente.

Stenobée prie Amisodar de servir son courroux, & celui-ci lui promet de mettre tout en usage pour la satisfaire. Il chante :

AIR : *Des Trembleurs.*

Mon pouvoir que rien n'égale,
Peut de la nuit infernale,
Evoquer la mort fatale,

Et la répandre en ces lieux ;
Je puis, armé du tonnere,
Aux mortels livrer la guerre,
Et désoler cette terre,
Par un Monstre furieux.

STENOBÉE.

Non, non, point de tonnerre ; le Monstre me divertira davantage. Elle sort, & Amisodar chante, à l'imitation de l'Opéra,

Que ce Jardin se change en un désert affreux.

Le théâtre change & représente une caverne effroyable.

AMISODAR.

AIR : *De nécessité, nécessitante.*

Accourez Sorciers & Sorcieres,
Joignez à mon art vos noirs mysteres ;
Et sur-tout mettez de la partie,
Les Diables de Basse-Normandie.

Une troupe de Sorciers s'avance. Amisodar leur propose de faire sortir des Enfers un Monstre furieux. Ils se prosternent en signe d'obéissance, & chantent en chœur avec un bruit effroyable. Amisodar est content de leur zele,

zele, il continue l'évocation, & chante sur l'air : *passant sur le Pont-neuf.*

Noires filles du Stix, Hécate, Erebe, Averne;
Nuit, Mort, Chien des Enfers que la fureur gouverne,
Que l'on travaille
A désoler cette canaille,
Entendez nos clameurs, c'est pour vous que l'on braille.

Trois Monstres sortent des Enfers. Un Procureur, un Médecin, & un Maltotier.

AMISODAR.

Voilà trois Monstres bien complets. Quels ravages ils vont faire !

AIR : *Du Confiteor.*

Allons, ne perdons point de tems,
Aux Enfers descendons ensemble,
Il faut des charmes plus puissans,
Pour faire qu'un corps les rassemble.

Un SORCIER, *à Misodar.*

Pour assouvir votre fureur,
C'était assez du Procureur.

La Parodie n'étant qu'en un acte, on doit supposer que le Monstre qu'A-

misodar, a fait sortir des Enfers, a déjà ravagé le pays. Ce qui demande en effet peu de tems, s'il rassemble en un seul, le pouvoir des trois, dont nous venons de parler.

Le Roi qui survient, craint lui même d'être l'objet de sa fureur, & Stenobée qui paraît, l'assure en se mocquant de lui, que Bellerophon vaincra le monstre sans beaucoup de peine. Ce dernier arrive après que la Reine s'est retirée; il demande au Roi, s'il va consulter l'Oracle d'Apollon. Le Roi lui répond que c'est le Protecteur de ses Etats; mais Bellerophon qui n'a pas grande confiance en ce Dieu, assure le Roi qu'il ne doit pas compter sur le Dieu des Poëtes. La Princesse arrive toute consternée, en déplorant les malheurs des Sujets du Roi son pere, qui veut la consoler, en l'assurant que Bellerophon va combattre le monstre; mais la Princesse s'allarme davantage, par la crainte qu'elle a que son Amant ne perde la vie.

Le Temple d'Apollon s'ouvre. La Statue de ce Dieu paraît dans le fond avec le Sacrificateur. Les Ministres & les Prêtresses chantent en chœur;

Ah ! grand Apollon,
Délivre-nous donc
D'une affreuſe bête
Par ton divin nom,
De plus par la tête
Du ſerpent Pithon.

On allume le feu ſacré ſur l'autel. Le Sacrificateur verſe du vin dans le feu, tandis que Bellerophon le prie de ne pas tout répandre, & d'en garder un peu pour lui. Les Miniſtres immolent la Victime, qui eſt un bœuf, & préſentent le cœur au Sacrificateur, qui après l'avoir examiné, raſſure le Peuple, & lui ordonne pour marquer ſa joie, de danſer autour du feu. Bellerophon mène le branle & chante :

La Servante de chez nous,
A fait faire une jaquette,
Et lon, lan, la, ma tourlourirette,
Trop courte par les genoux,
Et lon, lan, la, ma tourlourirou.

La Pythie ſort de ſon antre, & chante ſur l'air : *Pierre Bagnolet.*

Je n'étais pas fort néceſſaire,
Pour vous annoncer Apollon ;
Mais dans une importante affaire,

Il faut toujours du carillon ;
Eh bien, l'on va vous satisfaire ;
Et tonner sur un joli ton.

Le tonnerre se fait entendre, & la Pythie continue.

Le Soleil va parler, que le théâtre s'obscurcisse & représente la nuit.

BELLEROPHON.

Quoi! nous faire voir dans un four,
Le Dieu du jour !
Ah le beau tour !
Nous ne souffrirons point cela,
Cette sottise
N'était permise
Qu'à l'Opéra.

Apollon prononce l'Oracle, sur l'air *des flons, flons.*

Un des fils de Neptune,
Appaisera, dit-on,
La céleste rancune ;
Mais il lui faut Fanchon.

Le Roi sort tout consterné, & Bellerophon reste avec la Princesse, à qui il demande quelle est cette Fanchon. Philonoé lui répond que c'est elle-même, & qu'elle portait ce nom étant

encore petite fille. Bellerophon en paraît tout étonné, & ils finissent la scène par un duo, dans lesquels ils promettent de s'aimer toujours malgré l'Oracle.

Le théâtre change & représente une vaste Campagne. On entend la voix des Peuples épouvantés; une petite fille fuit avec sa mere en chantant:

AIR: *Des Dragons.*

Que le Monstre est en colere,
Vîte sauvons-nous,
Il a mangé ma grand-mere,
Il vous mangera ma mere,
Et moi itou.

Bellerophon arrive en courant sur le théâtre, & témoignant sa frayeur d'une maniere très-comique. Cependant il réfléchit sur le péril que court la Princesse, & dit qu'il ne serait pas honnête de la laisser périr, puisque c'est le plus intéressant de la Piece. Un Poëte, Palfrenier de Pégase, vient l'engager à monter dessus, & l'assure qu'il vaincra facilement la chimere.

LE POETE.

AIR: *De la Ceinture.*

De moi seul il reçoit la loi,

Je le tiens dans mon écurie.

BELLEROPHON.

La pauvre bête, par ma foi,
Y doit être bien mal nourrie.

Le Poëte lui dit de monter hardiment sur Pégase, & lui répond de la victoire. Bellerophon y consent, ils sortent.

La Chimére paraît au fond du théâtre, Bellerophon monté sur un âne aîlé, combat comiquement ce Monstre; il paraît d'abord avec une scie, ensuite avec une broche, enfin il le tue avec un fusil.

Après le combat, le Roi vient avec la Princesse, à qui il apprend que Bellerophon a tué le Monstre, & qu'il est fils de Neptune.

AIR: *De Joconde.*

D'une Nymphe ce Dieu craignit
La jalouse colere,
Et quand Bellerophon naquit,
Il cacha ce mystere;
La belle n'eut aucun soupçon
De cette manigance,
Et Glaucus lui prêta son nom
Comme on le fait en France.

La Reine arrive. Le Roi pense qu'elle vient prendre part à la joie publique ; mais elle lui apprend tout le contraire, en lui avouant que c'est elle qui a engagé Amisodar, d'évoquer des Enfers ce Monstre horrible qui a fait tant de ravage dans ses Etats. Le Roi ordonne qu'on cherche Amisodar ; mais la Reine l'assure qu'il est déjà bien loin.

Le ROI.

Eh bien, Scélérate, tu vas payer pour lui.

La REINE.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

Je ne crains point ta haîne,
J'ai par précaution,
Pour soulager ma peine,
Sû prendre du poison.
En ce moment je cede
A ses effets,
Ah ! l'excellent remède
Pour les forfaits.

Les Gardes emportent Stenobée, qui vient de mourir. L'on entend un bruit de timbales & de trompettes, qui annoncent l'arrivée de Bellerophon, qui revient tout triomphant du com-

bat. Le Roi lui présente la Princesse pour récompense, & chante sur l'air; *mariez, mariez-moi.*

Le ROI.

Allons, donnez-vous la main,
Je couronne votre flâme.

BELLEROPHON.

Non, remettons à demain,
Car j'ai mes raisons, Madame.

La PRINCESSE.

Expliquez, expliquez-vous sans détour.

BELLEROPHON.

Vaincre un Monstre & prendre femme,
Parsembleu mon petit cœur, mon amour,
Ce serait trop pour un jour.

Cette Parodie fut trouvée très-gaie & très-critique, elle réussit très-bien, eut dix représentations, & fut depuis souvent remise. Elle est de Dominique & Romagnesi, qui la firent pour la cinquieme reprise de l'Opéra de Bellerophon, dont la Musique est de Lulli, & dont les paroles ont été long-tems attribuées à Thomas Corneille, ce n'est qu'en 1741, que M. Fontenelle

réclama les droits qu'il y avait, par une lettre insérée dans le Journal des Savans de la même année.

LE RETOUR DE TENDRESSE OU LA FEINTE VÉRITABLE.

Comédie en un acte en prose, 31 Mai 1728. (1).

DORANTE s'étant brouillé avec Lucinde, & croyant ne l'aimer plus; pour mieux se venger d'elle, recherche en mariage Julie, fille d'Oronte & cousine de sa premiere maîtresse. Il fait connaître à Arlequin que tout est prêt pour son Hymen avec Julie. Arlequin veut le détourner de ce mariage pour deux raisons; la premiere, c'est qu'il est amoureux de Spinette, suivante de Lucinde; la seconde, c'est qu'il ne croit pas que son maître soit guéri de sa premiere passion, & qu'il craint pour lui un retour de tendresse qui le condamnerait à un long repentir. Dorante ne tient aucun compte des conseils de

(1) La Scène est dans la Maison d'Oronte.

ſon valet ; & pour lui perſuader l'infidé-
lité dont il fait ſon bonheur, il lui dit
qu'il aime Julie juſqu'à être jaloux des
viſites trop fréquentes que lui rend Liſi-
mon. Lucinde vient avec ſa ſuivante,
Spinette ; elle affecte une grande liberté
d'eſprit & de cœur aux yeux de Do-
rante ; elle porte la feinte juſqu'à la
plaiſanterie ; & lui demande des nou-
velles de ſon mariage ; Dorante lui ré-
pond qu'il doit être célébré ce jour
même ; Lucinde le prie de vouloir
bien le différer. Dorante qui l'aime en-
core plus qu'il ne le croit, ſe flatte que
c'eſt un retour de tendreſſe qui oblige
ſa premiere amante à lui faire cette
priere. Il lui en demande la raiſon ;
elle reprend le ton plaiſant, & lui dit
qu'elle a fait quelques apprêts de maſ-
carade, dont elle le veut régaler à ſa
noce, & qu'elle voudrait bien qu'ils
ne fuſſent pas perdus. Ces dernieres pa-
roles paraiſſent ſi piquantes à Dorante,
qu'il la quitte bruſquement pour aller
preſſer ſa noce. Spinette joue à peu-
près le même perſonnage auprès de
Lucinde, qu'Arlequin a fait auprès de
Dorante. Lucinde eſt beaucoup plus
émue, que Dorante ne l'a paru ; mais

elle croit que cette émotion vient plutôt d'un desir de vengeance, que d'un reste d'amour.

Julie vient achever de la déterminer à se venger d'un infidele. Lisimon, dont Dorante a paru jaloux, est véritablement aimé de Julie. Cette jeune cousine de Lucinde lui fait connaître la répugnance qu'elle a pour ce mariage, & proteste avec vivacité qu'elle n'épousera pas Dorante.

LUCINDE.

Il me semble que pour une jeune personne, qui a si peu d'expérience, vos résolutions sont vives.

JULIE.

C'est qu'elles ne sont point dissimulées. Si j'avais cette expérience dont vous me parlez, j'épouserais peut-être Dorante, pour avoir tout le tems & tout le plaisir de le punir de ne m'avoir pas obtenue de moi-même. Il me traite comme un enfant ; il conclut avec mon pere. Oh c'est avec moi qu'il faut conclure, ou le marché ne tiendra pas sur ma parole.

Elle conjure Lucinde de la secourir dans une si triste situation, & la prie

de renouer avec Dorante, ou du moins de le feindre pour détourner un Hymen qui ferait le malheur de sa vie.

Lucinde, occupée de sa vengeance, lui promet de la servir de tout son pouvoir, dût-elle faire des avances que sa fierté ne lui permetrait pas dans toute autre occasion. Elles se retirent toutes deux à l'approche de Dorante & de Lisimon. Ce dernier plaisante Dorante sur le projet d'épouser Julie, pour se venger de Lucinde qu'il aime plus que jamais. Il s'offre à les réunir, & de leur épargner à tous les deux la petite honte des premiers pas.

DORANTE.

C'en est trop, Lisimon. Vous savez que je ne prends pas beaucoup de goût à la raillerie, & je vous déclare une fois pour toutes que la visite que vous venez de rendre à Julie, est la derniere qu'elle recevra de vous.

LISIMON.

Je te craindrai encore moins mari que rival, mon cher Dorante; & je t'avertis que je serai ton ombre, je ne

la quitterai pas d'une minute, d'une seconde.

Dorante s'impatiente, & met l'épée à la main.

LISIMON.

Allons du respect pour la maison du beau-pere, je vois que vous en voulez tout de bon à la petite fille ; moi je l'aime aussi, & si dans un quart-d'heure elle ne m'est cédée dans toutes les formes, nous prendrons lieu pour parler d'affaires à pied ou à cheval, & je vous donnerai le choix des armes, depuis l'épée jusqu'au canon.

ARLEQUIN.

Gare la bombe.

Lisimon sort après cette rodomontade, & Dorante est si piqué de ce qu'il lui a dit qu'il aime encore Lucinde, qu'il prie Oronte d'avancer la signature du contrat. Le bon homme en est ravi, & après avoir long-temps vanté ses exploits passés, il quitte son gendre futur pour aller mander le Notaire.

Lucinde vient feindre d'être fort affligée du mariage de Dorante.

LUCINDE.

Quoi ! vous ne daignez pas me regar-

der ? Le nœud que vous allez former vous rend il mon ennemi ?

DORANTE.

Moi, Madame ! j'aurai toujours pour vous la plus tendre estime. . . .

LUCINDE.

Ah ! vous feignez de ne pas m'entendre ! Vous savez que ce fatal mariage. . . .

DORANTE.

Et bien !

LUCINDE.

Me désespere, m'assassine, & vous allez l'achever !

DORANTE.

Comment croirai-je ce que vous me dites, Madame ? Il n'y a qu'un moment que vous étiez d'une gaîté...

LUCINDE.

Fort bien, Monsieur, fort bien ! Si vous n'aviez pas oublié le langage de mes yeux, vous auriez lu la contrainte où me jetait cette malheureuse gaîté que vous me reprochez.

DORANTE, *à part.*

Où cela nous va-t-il mener ?

LUCINDE.

Je vois enfin qu'il faut que ce soit moi qui parle, & que j'immole à mon amour ces précieuses bienséances, où notre sexe nous oblige. Ah ! puisque nous naissons plus tendres, pourquoi nous impose-t-on la cruelle nécessité d'attendre que ces ingrats reviennent à nous les premiers.

DORANTE, *à part.*

Juste ciel ! elle m'aimerait encore !

LUCINDE.

Bon cela prend (*elle s'attendrit jusqu'aux larmes*). Vous ne pouvez donc plus vous dédire ! Ah ! insensée, pourquoi comptais-tu si fort sur le retour d'un volage ? étais-tu assez vaine pour te flatter que cette démarche l'attendrirait ? que ne t'épargnais-tu du moins la honte de pleurer à ses yeux ? (*à part*) je crois que je pleure tout de bon.

DORANTE.

Quelle situation ! il ne fallait plus

que ses larmes pour m'achever.

LUCINDE.

Voyez les, voyez les couler, Monsieur, elles doivent flatter votre orgueil; le triomphe n'est pas commun; & ce sont les premieres que l'amour m'ait fait répandre.

Dorante attendri avoue à Lucinde qu'il est au désespoir d'avoir pressé un mariage que le seul dépit lui a fait rechercher. Il promet de rompre, quoi qu'il en puisse arriver; elle redouble ses témoignages de tendresse; il se jette à ses pieds pour l'en remercier. Oronte arrive pendant qu'il lui baise la main avec toutes les démonstrations de l'amant le plus tendre qui fut jamais. Le colere vieillard ne pouvant plus se contenir, dit à Dorante qu'il voudrait n'avoir que trente ans, pour tirer raison de l'injure qu'il lui fait, aussi bien qu'à sa fille. Julie lui répond qu'il ne peut mieux venger sa gloire offensée, qu'en la mariant avec Lisimon, qui est présent. Oronte y consent; mais il ne trouve pas Dorante assez puni, puisqu'il sera heureux avec Lucinde; Julie lui dit qu'il ne sera pas si heureux qu'il le pense, puisque la

tendresse de Lucinde n'est qu'une feinte qu'elles ont concerté ensemble. A ce mot de feinte, Dorante ne peut retenir son courroux.

DORANTE, *à Lisimon.*

Nous avons des démêlés à vuider avant votre mariage.

LISIMON, *d'un air goguenard.*

Je ne me bats plus, je dois rendre compte de ma race à la postérité.

Ils sortent tous, & Dorante reste seul avec Lucinde à qui il fait de sanglans reproches de sa supercherie. Elle commence à sentir que la feinte est devenue une réalité. Vous verrez, lui dit-elle, en souriant, que pour réparer ma faute, il faudra que je vous épouse: ce dernier mot rassure Dorante, & Lucinde lui avoue que l'amour a eu plus de part à sa feinte, qu'elle ne le croyait. Le Notaire, dit-elle, est là dedans pour faire le contrat de Lisimon & de Julie, suivez-moi, je vais prendre acte de mon innocence.

Cette Piece est très-bien écrite. Elle fut très-applaudie, & eut quatorze représentations. Elle est de Romagnesi,

qui la donna sous le nom de M. Fuzelier son ami ; mais non pas celui qui s'est rendu célebre par un grand nombre de pieces de théâtre; celui-ci ne s'est fait connaître que par quelques ouvrages de société, imprimés dans différens Mercures.

LA BONNE FEMME.

Parodie en un acte, de l'Opéra d'Hypermnestre, 28 Juin 1728. (1)

ARCAS félicite Danaüs sur le choix qu'il a fait des fils d'Egyptus, pour ses cinquantes filles.

DANAUS.

Ce jour n'est pas si heureux que tu te l'imagines.

ARCAS.

Mais, Seigneur, si cette alliance vous faisait tant de peine, que ne refusiez-vous la paix? C'est, répond Danaüs,

(1) Le théâtre réprésente plusieurs Tombeaux, & au milieu un Mausolé de Gelanor, Roi d'Argos. On voit dans la perspective, le soleil qui s'éleve peu-à-peu.

parcequ'il a plus de Soldats que je n'ai de Sujets, & quels Sujets ?

Ils se ressouviennent encor
De Gelanor.

ARCAS.

Ils ont grand tort.
Ne savent-ils pas qu'il est mort ?

DANAUS.

Oui, mais c'est moi qui l'ai tué.

ARCAS.

Qu'importe, ne fallait-il pas toujours qu'il mourût?

Hypermnestre étonnée de voir son pere dans un séjour si lugubre, l'invite à se réjouir.

AIR : *Allons gai.*

Par un destin prospere,
Avant qu'il soit deux ans,
Vous vous verrez grand-pere
D'un Régiment d'enfans.

Danaüs apprend à sa fille, que l'ombre de Gelanor qu'il a vu la nuit derniere, cause ses allarmes. Il veut, dit-il, l'appaiser.

AIR : *Reveillez-vous.*

Je vais lui donner une fête,

Le Spectacle sera nouveau,
Allons enfans, que l'on s'apprête
A l'amuser dans son tombeau.

On entend une marche de Guerriers, ils arrivent en crêpes & en longs manteaux, ils se rangent tout autour du mausolé de Gelanor.

DANAUS.

Ombre d'un Prince infortuné,
Que j'ai moi-même assassiné,
Soyons amis, plus de querelle,
Pardonne cette bagatelle.

Le soleil s'éclipse, le tonnerre gronde, & on entend des sifflets derriere le théâtre.

ARCAS.

AIR : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Le jour pâlit, la terre tremble,
Quel pouvoir contre nous rassemble
Et confond tous les élémens ?
Quels sifflemens...... l'ombre cruelle
Reçoit nos divertissemens,
Tout comme une Piece nouvelle.

Tout le Peuple fuit. L'ombre de Gelanor qui est d'une grandeur démesurée,

fort de son tombeau, & chante les paroles suivantes :

AIR : *Des Pendus.*

Tous tes regrets sont superflus,
Bien-tôt un des fils d'Egyptus,
Pour me venger de ton audace,
Tiran, va régner en ta place.
Mon sang fut répandu par toi,
Il versera le tien pour moi.

Danaüs est fort inquiet de savoir lequel, afin de le prévenir ; mais après un peu de réflexion, il chante :

AIR : *Réveillez-vous.*

Voyez la plaisante vétille,
Je n'ai pour sortir d'embarras,
Qu'à tuer toute la famille,
Et je ne m'y tromperai pas.

Le théâtre change, & représente une mer agitée. Hypermnestre marque son inquiétude, & l'impatience qu'elle a de voir Lyncée. La tempête cesse, & une Troupe de Matelots s'avance sur le rivage, & appellent Lyncée qui traverse les flots à la nage.

LYNCÉE, *en abordant.*

Çà, Fanchon,

Mon petit bouchon,
Çà, ma chere,
Faites faire
Du feu, car j'ai le frisson.

HYPERMNESTRE.

Cher époux,
Je tremblais pour vous.

Danaüs arrive, embrasse son gendre futur & le conduit au Temple.

Le théâtre change & représente le Temple d'Isis. Le Grand-Prêtre y paraît accompagné de ses Ministres. Danaüs, Hypermnestre & Lyncée, entrent dans le Temple. On approche l'autel de l'Hymen, sur lequel Lyncée & Hypermnestre posent la main. Le Grand-Prêtre reçoit leur serment. Danaüs ordonne que l'on ouvre les portes du Temple, & que tout le Peuple y entre sans billets, pour prendre part à la fête.

Après le divertissement, Arcas vient dire à Danaüs, d'aller calmer par sa présence l'insolence des mutins. Lyncée s'offre d'y aller à sa place.

LYNCÉE.

AIR : *Ce n'est point par effort qu'on aime.*

De vous que j'obtienne une grace,

Souffrez qu'en cette occasion,
Sur cette vile Populace,
Je fasse une belle action.

DANAUS.

Allez donc vous battre à ma place.

LYNCÉE, *en s'en allant.*

Le Beau-pere est un peu poltron.

Danaüs est fort embarrassé de savoir comment il tournera le compliment qu'il doit faire à sa fille, après lui avoir fait connaître les obligations qu'elle lui a, il lui dit:

AIR: *Que je chéris mon cher Voisin.*

Ma fille, l'on a résolu
D'immoler votre pere,
J'ai besoin de votre vertu.

HYPERMNESTRE.

Et qu'en voulez-vous faire?

DANAUS.

Elle doit armer votre bras.

HYPERMNESTRE.

Sur qui doit tomber sa vengeance? Voulez-vous que je vous prête un nouveau serment.

DANAUS.

AIR : *Ah! qu'il est beau l'Oiseau.*

A vous parler sincerement,
Je crains que le second serment,
N'ennuie, n'ennuie,
Jamais on n'en fit tant
En Normandie.

HYPERMNESTRE.

Ecoutez celui-ci; mais qu'on m'apporte l'autel, car sans cela je ne saurais jurer.

AIR : *Du Charivari.*

Malgré le respect sincere
Que j'ai pour toi,
Si je ne venge mon pere,
Hymen, fais-moi
Manquer de foi dès aujourd'hui
A mon mari.

Danaüs lui présente un poignard, & pour victime lui nomme Lyncée; mais Hypermnestre s'excuse en disant, qu'une premiere nuit de nôces, ce n'est pas à elle à percer son époux.

Danaüs lui apprend que l'ombre de Gelanor lui a prédit que les fils d'Egyptus devaient lui ravir la vie & la couronne,

tonne, & que ses sœurs n'or
tant de difficulté. Hypermne
Danaüs reste & dit qu'il a
justes mesures, que Lyncée
se soustraire à sa vengeance
tre change & représente la
Palais de Danaüs. Une nuit o
gne sur la scène. Hypermne
seule, un poignard à la main
arrive d'un autre côté en pe
en bonnet de nuit & en pa
il cherche sa femme une lant
main. En voyant le poigna
tient, il lui demande ce
veut faire. Hypermnestre ne
lui répondre, & dans l'excès
sespoir, elle veut s'en frappe
l'arrête, aussi-tôt le tonnerre
les éclairs brillent, & l'on
chœur des fils d'Egyptus, qui

Quelle fatale trahison,
La faridondaine, la faridond
Dieux! ô Dieux, on nous tr
Biribi,
A la façon de Barbari, mon a

Lyncée reconnaît les vo
freres, & lorsqu'il veut aller

rir, il entend un chœur d'Egyptiens qui chantent :

Aux armes Camarades.

Un autre chœur d'Argiens se fait encore entendre derriere le théâtre.

Sur l'air : *Je suis un bon Soldat.*

Portons dans le combat,
Tira, ta, ta,
L'horreur & le carnage,
Que Lyncée abbatu,
Tu, tu, tu,
Cede à notre courage.

Hypermnestre rentre, les Egyptiens combattent contre les Argiens, & Lyncée va chercher un grand bâton, avec lequel il met ses ennemis en fuite.

Hypermnestre revient, & chante sur l'air : *vous n'avez pas besoin qu'on vous console.*

Je vois mes sœurs sur l'infernale rive,
Quel est le fruit de leurs soins empressés ?
Elles voudraient d'une onde fugitive,
Fixer le cours dans des tonneaux percés.

AIR : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Non, vos mains sont trop criminelles,

Des Dieux n'espérez pas, cruelles,
Appaisez le juste courroux;
Vous puisez vainement, perfides,
Vous avez tué nos époux,
Vos tonneaux seront toujours vuides.

Lyncée vient apprendre à Hypermnestre, le succès du combat, & voyant Danaüs soutenu par deux Gardes, il dit: vous verrez que j'aurai tué le beau-pere sans y penser.

HYPERMNESTRE.

Oh Ciel! quel horrible spectacle!
Ta main vient d'accomplir l'Oracle.

DANAUS.

Non, fille perfide, c'est toi,
Qui trahis ton pere & ton Roi,
Pour l'amour de ce misérable,
Je voudrais pouvoir avec moi,
Tous deux vous entraîner au Diable.

LYNCÉE.

Allez-y toujours devant, mon cher papa.

Cette Parodie fut très-bien reçue. Elle eut quinze représentations. Elle est de Dominique & Romagnesi, & fut

faite pour la troisieme reprise de la Tragédie-Opéra d'Hypermnestre, dont la Musique est de Gervais, & les paroles de Lafont; mais l'Abbé Pellegrin avait retouché le cinquieme acte lorsqu'elle fut jouée en 1717.

LA MÉCHANTE FEMME.

Parodie de la Tragédie de Médée, en un acte en vers, précédée de la Comédie de Village, 23 Octobre 1728. (1)

La Comédie de Village n'est qu'une espece de Prologue, dont la scène se passe dans une Maison de Campagne, entre des personnes qui s'amusent à jouer la Comédie. Lelio, Silvia & Arlequin, Acteurs de la Comédie Italienne, arrivent à cette maison; ils offrent de se joindre à la société, on accepte avec joie leur proposition, & on leur distribue les rôles d'une Piece nouvelle, intitulée: *la Méchante Femme*, Parodie de la Médée, de Longe-Pierre.

Lépine, Valet de Zonzon, lui reproche l'infidélité qu'il est prêt de faire

(1) Le théâtre représente un Château.

à sa femme Asmodée, en la répudiant pour épouser Céruse, fille de Cléon. Zonzon s'excuse sur la force de son amour, qu'il justifie en faisant le portrait de Céruse. L'Epine lui demande s'il ne craint point la colere d'Asmodée.

Rien ne peut modérer sa fureur implacable,
Et vous savez qu'elle a commerce avec le Diable;
Elle sait composer Anneaux & Talismans,
Et prend quand elle veut, la lune avec ses dents.
A son ordre un torrent remonte vers sa source,
Elle arrête aisément un carrosse en sa course;
Enfin cette Sorciere, habile dans son art,
Sait bien tourner le sas, donner le cochemart.

Zonzon répond qu'il sait tout cela, mais que la beauté de Céruse l'emporte. Elle paraît, & reçoit de bonne grace les caresses de Zonzon, à qui elle demande cependant quel sera le sort de sa premiere femme; & Zonzon lui répond qu'il en sera quitte pour lui payer une pension de 4 ou 500. liv.

Cléon, pere de Céruse, arrive, & veut absolument qu'Asmodée soit congédiée; Zonzon y consent volontiers.

Cléon dit qu'ils n'ont plus qu'à se divertir, & l'on entend des violons dans le Château. Ils sortent tous. Asmodée arrive & adresse ses plaintes au Dieu de l'Hymen qui l'abandonne. Après un instant de réflexion, elle s'emporte, & dit que ce n'est pas de la part des Dieux, qu'elle attend du secours.

Non, non, puisque je sais magie & noire
& blanche,
Que je tiens à mon gré les Diables dans ma
manche,
Eux seuls doivent servir ma jalouse fureur;
Déployons de notre art la terrible noirceur.
Rien ne peut appaiser le courroux qui m'enflâme,
Pour savoir se venger, il suffit d'être femme.

Marotte, Suivante d'Asmodée, vient lui dire que les violons se font entendre de tous les côtés, & que tout s'apprête pour la nôce de Céruse & de Zonzon. Elle lui conseille de se venger de lui de la même maniere. Asmodée lui répond qu'elle ne peut s'y résoudre. Cependant Marotte continue à lui apprendre que l'infidele Zonzon est aux pieds de sa nouvelle Maîtresse, qu'il lui baise les mains & lui fait mille

careſſes, ce qui rend à Aſmodée ſa premiere fureur.

ASMODÉE.

C'en eſt fait, tu mourras . . . . . Quelle crainte m'arrête ?
Aux crimes les plus noirs, moi qui ſuis toujours prête,
Je crains de prononcer l'arrêt de ſon trépas ;
Qu'il meure, je le veux.

MAROTTE, *d'un ton railleur.*

Non, il ne mourra pas.

ASMODÉE.

Oui, je l'ai réſolu. Qu'il meure . . . non . . .
qu'il vive.

MAROTTE.

Dame, accordez-vous donc.

ASMODÉE.

Mais qu'il vive pour moi.

MAROTTE.

Il ne peut vous ſouffrir, Madame.

ASMODÉE.

Je le croi.

Elle s'emporte ensuite contre Cléon, & le menace de le faire mourir lui & toute sa race.

Il paraît & lui signifie qu'elle n'a qu'à déguerpir sur le champ. Elle devient douce comme un mouton, lui demande quels sont ses crimes, & lui fait un long récit de tout ce qu'elle a fait pour l'ingrat Zonzon.

CLÉON.

Ne finiras-tu point, babillarde éternelle ?
Morbleu, tu m'étourdis, tu n'as que du caquet ;
Dès ce même moment, va faire ton paquet.
Si ce soir tu n'es pas loin de cette frontiere,
Je te fais dès demain, brûler comme Sorciere.
Adieu, prends ton parti.

ASMODÉE.

Va Tyran, je l'ai pris.

Elle jure, avant de partir, de mettre le feu à son Château, & de les réduire tous en cendre. Le volage Zonzon paraît, & c'est envain qu'elle tâche de l'attendrir.

ZONZON.

Ma foi vos pleurs n'ont rien qui puissent me surprendre,

Les femmes à leur gré savent l'art d'en répandre.

Asmodée lui demande d'emmener ses enfans, mais Zonzon le refuse; voyant qu'elle ne peut les obtenir, elle les lui recommande.

De l'amour paternel ressentez les effets,
Songez en les voyant, que vous les avez faits.

ZONZON.

S'ils ne sont pas à moi, tout du moins je m'en flatte,
Pour l'assurer, la chose est un peu délicate;
Mais enfin je le crois. Suffit; n'en parlons plus.

Il lui promet de faire sa paix avec Cléon, qui est bien, dit-il, le meilleur homme!

Le plus benin qui soit de Paris jusqu'à Rome.
Ma foi, l'on n'en fait plus de cette pâte-là.

ASMODÉE.

Tout de bon, croyez-vous qu'il me pardonnera?

Zonzon l'en assure & l'embrasse pour la derniere fois. Lorsqu'il est parti, Asmodée dit à Marotte, qu'elle a cruel-

lement souffert pour ne pas laisser éclater sa fureur; mais en récompense, elle se déchaîne de la bonne maniere, fait une conjuration. Le théâtre s'obscurcit, & elle évoque à l'ordinaire Cerbère, Tysiphone, les Furies, les Procureurs & les Maltotiers. Elle rappelle Marotte, à qui la conjuration a fait peur, & lui dit d'aller chercher:

Ce beau manteau-de-lit,
Ce pompeux pet-en-l'air, où l'or par-tout reluit.

Afin de l'empoisonner & de l'envoyer à sa Rivale. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait; on apporte le pet en-l'air, & Asmodée fait venir ses enfans, que son mari lui a permis d'embrasser avant son départ.

Une PETITE FILLE.

Ma Bonne, vous pleurez, quelle en est donc la cause?
Est-ce que mon Papa vous a fait quelque chose?

ASMODÉE.

Il faut que je vous quitte, il vient de l'ordonner.

UN ENFANT.

Non, je veux avec vous aller me promener.

ASMODÉE.

Ah ! ne l'espérez pas, une loi trop barbare,
Malgré moi, malgré vous, pour jamais nous sépare.
Je ne jouirai plus dans mon exil affreux,
Du doux amusement de friser vos cheveux ;
Je n'aurai plus, hélas ! le soin de vos parures,
Vous n'aurez plus de moi, bonbons ni confitures.

Les quatre enfans pleurent tous ensemble. Elle les charge de porter à Céruse le fatale pet-en-lair, & s'applaudit de sa vengeance par ces vers.

Tu n'étendras jamais tes droits sur ma famille,
Et j'aurai le plaisir de te voir mourir fille.

Marotte ramene les enfans, Asmodée s'attendrit, &

Pour prévenir les maux où le destin les livre,
Il vaut mieux les tuer que de les laisser vivre.
Frappons, frappons.

UN ENFANT.

Avant de nous donner le fouet ;
Apprenez-nous du moins ce que nous avons
fait.

Les quatre enfans se mettant à genoux,

Pardon, Maman, pardon.

ASMODÉE.

Leurs regards & leurs larmes,
Me troublent, & des mains me font tomber
les armes.
Je ne les tuerai point, le dessein en est pris ;

à Marotte.

Nous sommes, tu le sais, assez près de Paris,
Dans quelque pension va les mettre, ma
Bonne,
Choisis pour les placer, Piquepuce ou Charonne ;
Sur toi je me repose.

MAROTTE.

Allez, ne craignez rien.

Asmodée sort, Zonzon arrive en disant qu'il la cherche par-tout ; mais Céruse le suit de près, elle est couverte du manteau-de lit, & lui apprend que

son pere vient de rendre le dernier soupir entre ses bras, & qu'elle va bientôt mourir.

ZONZON.

Ce serait bien le Diable !

. . . .

Eh ! que ne l'ôtez-vous.

Il va pour lui ôter le manteau-de-lit.

Laissez faire . . . la peste, il est chaud comme braise,

Et véritablement, c'est pis qu'une fournaise.

Céruse lui défend bien de mourir, il lui promet de vivre, & la congédie afin, dit-il, qu'elle aille mourir en paix de l'autre côté.

Asmodée paraît dans une chaise de poste, dont le Postillon est un Diable. Zonzon tire son épée pour la punir; mais Asmodée le touche de sa baguette, & il ne saurait plus bouger de la place; il lui demande ce qu'elle a fait au moins de ses enfans.

ASMODÉE.

J'ai plus de droit sur eux que tu n'en crois avoir,

Je pars puisque ma fuite a pour toi tant de
charmes,
Leve encor jusqu'à moi tes yeux baignés de
larmes ;
Mais ne crois pas qu'un jour je vienne te
chercher,
Pour toujours je te laisse, allons, fouette, Co-
cher.

La Chaise de poste s'en va.

ZONZON.

Que je suis malheureux ! ah quelle perfidie !
Je voudrais me tuer, j'en aurais presqu'envie ;
Mais je n'en ferai rien, je l'ai bien résolu,
Ma Maîtresse en mourant me l'a trop défendu.

Cette Parodie de la Médée de Longe-Pierre, est de Dominique seul, elle est médiocre, aussi n'eut-elle que huit représentations.

Les Comédiens Italiens donnerent le 15 Novembre une représentation *gratis*, en réjouissance du rétablissement de la santé du Roi, pour lequel les Peuples avaient été plus allarmés par leur attachement que par la gravité de la maladie.

ALCESTE.

Parodie en un acte en prose, mêlée de Vaudevilles, 21 Décembre 1728. (1)

ALCIDE témoigne l'empressement qu'il a de hâter son départ pour n'être pas témoin du bonheur d'Admete, qui va épouser Alceste qu'il adore. Licas lui conseille de différer son départ; tu as raison, lui répond Alcide.

AIR : *Gardons nos moutons.*

Je partirais mal-à-propos,
Je suis trop nécessaire,
Il leur faut du moins un Héros,
Pour se tirer d'affaire;
Admete est peureux,
Pherès est goûteux,
Sans moi, que peut-on faire?

Licas veut suivre Alcide, Straton l'arrête.

STRATON.

AIR : *Mon mari est à la taverne.*

Licas, j'ai deux mots à te dire.

(1) Le théâtre représente un Port de Mer & un grand Vaisseau prêt à partir.

LICAS.

Ces deux mots n'ennuyeront-ils pas?

STRATON.

De Cephise je suis l'empire.
Pourquoi suis-tu par-tout ses pas?
Que prétends-tu?

LICAS.

Je prétends rire.

STRATON.

L'agréable Cephise
M'assure d'un amour constant.

LICAS.

Mon enfant,
Si l'on te favorise,
Quoique l'on m'en fait autant,
Tel se croit d'une Belle,
L'Amant préféré, favori,
Seul chéri,
Qui de son infidelle,
N'est pas mieux traité qu'un mari.

Licomede ordonne à Straton, son confident, de préparer la fête qu'il veut donner aux nouveaux Mariés sur son vaisseau.

Ses Matelots dansent. Alceste arrive conduite par Alcide & par Admete. Licomede la conduit à son bord, & Admete chante :

AIR : *La faridondaine.*

Il a raison, Alcide, allons
Conduire notre femme,

LICOMEDE.

Quoi, vous marchez sur nos talons ?

ADMETE.

Nous escortons Madame.

LICOMEDE.

Quand je donne collation,
La faridondaine, la faridondon,
Je ne régale les maris,
Qu'à la façon de Barbari,
Mon ami.

Licomede fait tomber Admete dans l'eau, le Vaisseau part, Alceste & ses fils crient au secours. Admete se débat en criant au Guet, & Thétis paraît dans une conque marine.

THETIS.

AIR : *Contre un engagement.*

Thétis proscrit tes jours,

Redoute ſa colere,
J'approuve en ſes amours,
Licomede mon frere.
Sois époux débonnaire,
Souffre tout ſans crier.

ADMETE.

Vous faites-là, ma chere,
Un fort joli métier.

Admete & Alcide s'embarquent. Le théâtre change & repréſente la ville de Scyros.

Licomede amène Alceſte, qui déplore ſa triſte ſituation; elle ne peut l'attendrir par ſes larmes, elle lui chante:

Les Beautés les plus cruelles,
Se gagnent par la douceur,
Vous parlez d'un ton grondeur,
Eſt-ce ainſi qu'on prend les Belles?

Straton vient avec empreſſement avertir Licomede, que l'ennemi s'avance. Licomede contraint Alceſte d'entrer dans la ville; Cephiſe les ſuit, & les Soldats de Licomede ferment la porte de la ville dès qu'ils ſont entrés.

Alcide & Admete font approcher leurs Troupes, qu'ils rangent en bataille. Licomede ſur les remparts de la

ville, adressent ces paroles aux Assiégeans, sur l'air: *tu n'as pas le pouvoir.*

Messieurs, suffiez-vous encore plus,
Soyez les bien venus,
Nous ferons tous notre devoir,
Pour vous bien recevoir.

Admete croit que Licomede veut leur donner à dîner; il loue sa politesse, & dit qu'on ne peut rien de plus honnête; mais Alcide le désabuse & l'oblige d'aller demander Alceste, d'un ton ferme. Admete lui témoigne sa peur, cependant il va demander Alceste à Licomede, qui la lui refuse.

ADMETE.

Tu ne veux point la rendre? Une fois, deux fois, trois fois.

LICOMEDE.

Non, non, non.

ADMETE.

Non. Eh bien, tu n'as qu'à la garder.

Alcide indigné, ordonne à ses Soldats, de monter à l'assaut.

ADMETE.

AIR : *Des Feuillantines.*

A moi, Compagnons, à moi,
Votre Roi
Est saisi d'un grand effroi.

ALCIDE.

C'est Alcide
Qui vous guide;

ADMETE.

Je n'en suis pas moins timide.

On monte à l'assaut. Les Assiégés font une sortie; mais ils sont vigoureusement repoussés. Alcide enfonce, avec sa massue, les portes de la Ville. Les Assiégeans y entrent triomphans. Admete suit les Vainqueurs, & l'instant d'après il sort de la Ville, en portant un cochon de lait, qu'il appelle un Prisonnier de guerre.

Pherès arrive armé, & se traînant avec peine,

Courage, Enfans, courage; je viens me joindre à vous.

Mais hélas! c'est de la moutarde après

le dîner, la ville eſt déjà priſe. Faiſons une réflexion là-deſſus. Alcide ſort de la Ville, avec Alceſte qu'il remet entre ſes mains. Elle le prie de ne pas la quitter.

Ce n'eſt qu'à votre courage,
Qu'on doit un repos ſi doux,
Que l'amitié vous engage
A reſter auprès de nous,
Un mari diſcret & ſage,
Un bon ami dans ſa maiſon;
Et non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

Alcide prend congé d'Alceſte, & Admete paraît ſoutenu par deux Soldats.

ALCESTE.

AIR: *Flon flon.*

Quel ſpectacle funeſte!
Mon cher, qu'avez-vous donc?

ADMETE.

Je meurs, charmante Alceſte,
D'une indigeſtion.

Alceſte témoigne ſa douleur, en lui diſant:

AIR: *Contre un engagement.*

Quel funeſte ſecours!

La fortune ennemie,
Aux dépens de vos jours,
M'aurait-elle servie ?

ADMETE.

Mon sort doit faire envie,
Et je suis bien vengé,
Puisque je perds la vie
Pour avoir trop mangé.

Un Médecin apporte un médicament à Admete, & lui dit que c'est pour le guérir de son indigestion. Ah! donne-le moi promptement, répond Admete; non pas, ajoute le Médecin; c'est un remede qui fait mourir, & je viens vous expliquer l'énigme. Il faut absolument qu'un autre l'avale, il n'est que ce moyen pour vous rendre la vie. Chacun trouve des raisons pour refuser le remede; mais Alceste s'en saisit, en disant qu'elle sait bien qui le prendra.

Pherès reste sur le théâtre, inquiet de la santé d'Admete. Il craint que son fils ne soit mort; mais il paraît & il court l'embrasser. Admete apprend à son pere, que quelqu'un est mort pour lui, & qu'il est juste de le bien récompenser; aussi-tôt Cephise vient

leur apprendre qu'Alceste a pris la médecine, & qu'elle est morte pour sauver la vie à son époux.

Alcide attiré par les cris du Peuple, demande quel est le sujet de cette tristesse, & Admete lui répond, qu'Alceste vient de mourir pour lui. Alcide en paraît consterné, & dit à Admete, que s'il veut lui céder Alceste, il entreprendra le voyage des Enfers, & arrachera au pouvoir de Pluton, cette victime de l'amour conjugal. Admete y consent, Mercure paraît & s'offre de servir de guide à Alcide. Le théâtre change, & représente le Fleuve Acheron; Caron dans sa barque, chante:

AIR: *Je vis le Pays More.*

Sans cesse je travaille
A passer chez les morts,
Les Grands & la Canaille,
Dont fourmillent ces bords;
C'est l'Arrêt de la Parque,
Pour entrer dans ma barque,
Ombres, il faut payer,
Et jusqu'au noir cocithe,
Il faut que l'on acquite
Les droits du Maltotier.

Plusieurs Ombres parodient les pa-

roles de l'Opéra. *Passe-moi, Caron, passe-moi:* sur l'air, *il faut que je file.*

Trois OMBRES.

AIR: *Les Feuillantines.*

Nous sommes trois scélérats,
Fils ingrats.

CARON.

Oh! vous ne passerez pas.

Les OMBRES.

Sommes-nous donc si coupables,
Qu'il nous soit défendu d'aller aux Diables?

TARSIS.

AIR: *Ah Robin! tais toi.*

Je suis Tarsis.

ZELIE.

Moi, Zelie.

CARON.

Quels pitoyables accens?
Vous avez, mes pauvres enfans,
Eté peu de tems en vie.

TARSIS.

Ah! ce sont les airs,
Et les vers

De

De travers,
Qui nous ont, ma Mie,
Conduit aux Enfers.

CARON.

Dans ma jeunesse,
Musiciens brillaient,
Poëtes travaillaient,
Danseuses enlevaient,
Et Chanteurs excellaient;
Tout sentait le Permesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
Chanteur s'égosille,
Danseuse sautille,
Poëte roupille,
Musicien pille,
Et le tout va,
Cahin, caha.

Une OMBRE.

Caron, me connaissez-vous bien?
Je suis ce pauvre Italien,
Lon, lan, la, derirette,
Qui s'est marié dans Paris,
Lon, lan, la, deriri.
Devais-tu, fortune ennemie,
Me traiter si cruellement?

CARON.

Êtes-vous mort de maladie ?

L'OMBRE.

Non, je suis mort subitement.

Alcide paraît, chasse les Ombres, & oblige Caron de le passer.

Le théâtre change, & représente l'Enfer. Pluton voyant l'Ombre d'Alceste, lui chante :

AIR : *La beauté, la rareté.*

Commence de goûter d'une paix éternelle,
La beauté,
Tu meurs pour ton époux ; ah ! quel excès de zele !
La rareté.
Dans le séjour des morts, tu viens montrer la belle,
La curiosité.

Cela mérite, dit Pluton, un Divertissement qui sera même bien placé.

Un LUTIN.

Quelle fête voulez-vous lui donner ? Nous n'avons ici que des Musiciens très-mélancoliques.

PLUTON.

N'importe, qu'ils chantent toujours, & même je veux qu'ils dansent.

Le LUTIN.

Mais, Seigneur, songez qu'ils n'ont pas envie de rire.

PLUTON.

Je veux qu'ils chantent.

Le LUTIN.

Ce sont des gens au désespoir.

PLUTON.

Je veux qu'ils dansent.

Les Ombres dansent & chantent, pour obéir à Pluton & pour amuser Alceste. Alecton toute allarmée, annonce à Pluton, que le fils de Jupiter vient d'arriver dans son Empire. Alcide paraît, demande Alceste, l'obtient & la ramène dans le Char de Pluton, qui leur fait ainsi ses adieux.

AIR: *Réjouissez-vous, bon Français.*

Je consens à remplir vos vœux,
Montez dans mon Char tous les deux;
Profitez de l'escorte,
Et que le Diable vous emporte.

Le théâtre change, & repréſente un arc de triomphe. Alcide revient des Enfers en conduiſant Alceſte, qui regarde tendrement ſon époux. Alcide s'en apperçoit, & lui en fait des reproches auſſi bien qu'Admete, qui lui dit que cela n'eſt pas bien, puiſqu'il l'a cédée à Alcide. Ce Héros veut bien renoncer à ſes droits, & il les réunit en chantant : qu'il eſt beau de triompher de ſoi-même ; mais Admete lui répond que ce n'eſt pas l'effet de la vertu, mais celui du voyage. Alcide ſe retire, Admete & Alceſte s'embraſſent, & la Piece finit par le Vaudeville ſuivant.

VAUDEVILLE,

Pour ſon époux femme jolie,
Immole ſes attraits,
Hélas ! quelle folie !
C'eſt porter l'amour à l'excès ;
C'eſt ce qu'on n'a point vu de la vie,
Et ce qu'on ne verra jamais.

✠

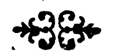
Coquettes ſans ſupercherie,
Petits-Maîtres diſcrets,
Auteurs ſans jalouſie,
Normands dégoûtés de Procès ;
C'eſt, &c.

✠

Qu'un vieux prétende, chez Silvie,
Sans or, trouver accès,
Hélas! quelle folie!
Qu'un Gascon régale à ses frais;
C'est, &c.

A son Amant, fille jolie,
Disait, je te promets,
D'aimer sans tricherie.
Hélas, lui dit-il, chere Agnès,
C'est, &c.

Cette Parodie est celle de la Tragédie-Opéra d'Alceste dont les paroles sont de Quinault & la musique de Lulli, & c'est à sa sixiéme reprise, que Dominique & Romagnesi en donnerent la parodie au Public, dont elle fut très-bien reçue. Elle méritait son succès; elle eut vingt-une représentations. Elle a été remise en 1739 avec de nouveaux couplets sur les Pieces qui avoient paru depuis peu. Voyez le quatrieme volume de cette Histoire.



mens à mériter de lui plaire encore. Tout ce qu'il a vu dans son songe s'exécute réellement ; on lui présente une guitarre sur laquelle il chante ; le Public applaudit ; Mezetin lui fait une profonde révérence & se retire pour aller commencer la Piece, après avoir chanté le couplet suivant.

AIR : *Vous qui vous moequez par vos ris.*

Mezetin par d'heureux talens,
Voudrait vous satisfaire,
Quoiqu'il soit depuis très-long-tems,
Plus que sexagénaire,
Il rajeunira de trente ans,
S'il peut encor vous plaire.

Il fut reçu assez favorablement du Public, & continua ses débuts le 7, par la même Piece & le même Prologue. Le 8 par l'*Amant étourdi* ; le 12 par *Arlequin dévaliseur de maisons*, & le 13 par *Arlequin Empereur dans la lune*. Il joua dans toutes le rôle de *Zanni*, ou Intriguant ; mais n'ayant pas été reçu avec les applaudissemens que sa réputation semblait devoir lui promettre ; il quitta tout-à-fait le Théâtre.

Angelo Constantini était né à Verone en Italie, il prit fort jeune le parti de la Comédie, & joua avec succès le rôle d'Arlequin sur différens

théâtres d'Italie. Il passa en France en 1681, & débuta dans l'ancienne Troupe Italienne, où il fut reçu, pour doubler le fameux Dominique ; mais celui-ci quittant peu son emploi, & Constantini craignant d'être à charge à ses camarades, il se chargea de différens rôles d'intriguant, sous le nom de Mezetin.

Dominique étant mort, Mezetin le remplaça après avoir reçue des mains de Colombine le masque & l'habit d'Arlequin, dans une scène qui avait été composée à cette occasion. Le Public habitué à le voir jouer à visage découvert, l'engagea à quitter le masque, ce qu'il fit lorsque Gherardi succéda à Dominique dans l'emploi d'Arlequin. Constantini reprit alors son premier caractere, qu'il continua à visage découvert jusqu'à la suppression du Théâtre Italien, arrivée en 1690.

Cet évenement obligea Angelo Constantini à passer à Brunswick, pour se joindre à une Troupe Italienne, dans laquelle il joua le rôle de Mezetin. Il passa ensuite à la Cour d'Auguste I, Électeur de Saxe, & Roi de Pologne, pour laquelle il leva une Troupe de Comédiens Italiens.

En reconnaissance de ses services, ce Monarque lui donna des lettres de Noblesse & y joignit le brevet de la charge de Camerier Intime, Trésorier de ses menus plaisirs, & Garde des bijoux de sa chambre. Tant de bontés semblaient promettre un sort heureux à Mezetin; mais son caractère hardi & son penchant pour le sexe, le porterent à offrir ses vœux à une Maîtresse de son Maître; & il osa joindre à sa déclaration des discours peu respectueux sur le compte du Roi. Cette Dame fut si outrée de l'insolence de Mezetin, qu'elle en avertit le Monarque, qui le fit enfermer pendant vingt ans dans une tour du château de Konisgtein, d'où il ne sortit qu'avec ordre de ne point rester en Saxe, & de n'y jamais rentrer. Il revint à Verone sa patrie; mais le desir de revoir Paris, & plus encore celui de reparaître sur un théâtre où il avait été long-tems applaudi, le ramena en France en 1728, & ce fut alors que pour la somme de mille écus que lui donnerent les Comédiens Italiens, il joua dans les Pieces dont nous avons parlé, & retourna ensuite dans sa patrie où il mourut à la fin de la même année.

ARLEQUIN TANCREDE.

Parodie, en un acte, en prose, mêlée de Vaudevilles, 19 Mars 1729. (1)

DANS la premiere scène, Argant, habillé en Hussard, donne ordre à ses Gens, de rappeller & de rassembler ses Dragons, qui ont pris honteusement la fuite. Il ajoute que quoique Tancrede les ait bien rossés, il n'en veut pas demeurer-là. C'en est fait, continue-t-il, je vais arracher Clorinde à Tancrede.

ARGANT.

AIR: *Il est pourtant tems, ma mere.*

Je cede à ma juste fureur.

HERMINIE.

Que vous me causez de frayeur!
Vous allez périr.

ARGANT.

C'est trop discourir.

(1) Le Théâtre représente les Tombeaux des Rois Sarrasins.

HERMINIE.

Où va-t-il courir ?
Voulez-vous mourir ?

ARGANT.

Il est pourtant tems, Princesse,
Il est pourtant tems
De la secourir.

AIR : *Colin, va-t-en dire à Nanon.*

Aux pieds de ce vieux monument,
Nous allons jurer gravement,
D'exterminer ce téméraire.

HERMINIE.

De quoi servira le serment,
S'il ne veut pas se laisser faire ?

Elle ne peut s'empêcher de soupirer. Argant qui s'en apperçoit, lui demande si elle s'intéresse à ce Chevalier errant ; elle convient de bonne foi qu'elle l'aime. Argant lui reproche sa faiblesse pour un homme qui a tué tous ses parens, & Herminie lui répond que c'est justement cela qui la rend sensible. Elle voit arriver Ismenor & se retire. Ismenor dit à Argant, qu'il vient seconder sa valeur, parce qu'il aime Her-

minie. Ils jurent tous deux la mort de Tancrede, & chantent :

Si les Dieux sont pour lui, les Diables sont
pour nous.

L'orchestre joue la marche des Dragons qui paraissent. Ismenor fait entrer les Magiciens, qui forment une danse mystérieuse, pendant laquelle il fait son évocation. Les Diables sortent de dessous le théâtre, battent les Magiciens & les chassent.

ARGANT.

AIR : *Quand le peril.*

Vous avez eu la bastonnade
Comme les chercheurs de trésor,
Vous avez fait, pauvre Ismenor,
Une belle ambassade.

Ismenor sort, en disant qu'il va refeuilleter son grimoire, & Argant s'en va avec les Dragons.

Le théâtre change, & représente le camp de Tancrede. Clorinde seule, appelle la raison à son secours.

AIR : *Prends-moi pour Jardinier.*

Raison, viens à mon secours,
A toi seule j'ai recours,

Ah ! je le sens bien,
Par un doux lien
L'amour retient mon ame.
Faible raison, tu ne peux rien
Sur l'esprit d'une femme,
Lon, la,
Sur l'esprit d'une femme.

Tancrede dit à Clorinde, qu'il viene lui rendre la liberté, ainsi qu'à tous ses Soldats.

CLORINDE.

C'est une gasçonnade. C'est pour augmenter votre gloire.

TANCREDE.

Ma gloire ! bon, bon, c'est bien à quoi je pense.

Il lui déclare son amour, qu'elle reçoit avec fierté. Les Captifs paraissent.

CLORINDE.

Voici vos Captifs, soyez sage, au moins ; cachez bien votre amour.

TANCREDE.

Au contraire, vous verrez le joli effet que cela produira.

Il ordonne à tous ces Captifs, de témoigner leur reconnaissance à Cloriade. Ils forment des danses, après lesquelles on chante sur un air parodié de l'Opéra.

Si le danger vous étonne,
Fuyez, faibles cœurs,
L'Amour ainsi que Bellone,
Vend cher ses faveurs.
Il est des détours à prendre,
Des Mamans qu'il faut tromper,
Des Agnès qu'il faut surprendre,
Et des Maris à duper.

✕

Mars veut un cœur intrépide,
Et l'Amour veut de l'argent,
On méprise un Guerrier timide,
On rit d'un Amant indigent.

TANCREDE.

Il me semble, Madame, que vous ne prenez pas beaucoup de plaisir à ces fêtes; si cela vous ennuye, vous n'avez qu'à vous en aller. A propos, m'aimez-vous?

Clorinde l'assure du contraire, & lui dit qu'Argant saura l'arracher de ses mains. Tancrede reste seul, & ne dou-

tant plus qu'Argant ne soit son Rival, il jure de s'en venger ; mais un Soldat vient lui apprendre qu'un Sorcier fait périr tous ses Soldats dans la forêt prochaine.

TANCREDE.

Courons à leur secours.

Le SOLDAT.

Ah ! Seigneur, ne vous y risquez pas, l'Enfer seconde sa rage.

TANCREDE.

Bon, leurs enchantemens ne font peur qu'aux petits enfans.

Le théâtre représente la Forêt enchantée. Argant apprend à Herminie, que Tancrede aime Clorinde. Herminie se lamente ; mais Argant lui dit :

> Suspendez ces vaines douleurs,
> Il faut du sang, & non des pleurs.

Herminie apprend à Argant, qu'Ismenor a enchanté la forêt, & qu'il prendra soin de sa vengeance. Il se retire, Tancrede paraît, & l'orchestre joue l'air des Pendus,

TANCREDE.

Ah ! que cela est touchant ! je me sens attendri.

AIR : *Lampon.*

En vrai Héros de Roman,
Surmontons l'enchantement,
Une simple ritournelle,
Pour m'arrêter, suffit-elle,
Non, non;
Non, non,
L'air n'en est pas assez bon.

Les Danseurs & les Danseuses arrivent déguisés en Garçons & en Servantes de Cabaret, au son de la symphonie; ils dressent une table où ils font asseoir Tancrede, qui convient que l'Enchanteur l'a pris par son faible; il s'enivre, s'endort, & les Danseurs l'emportent dans la cave.

HERMINIE.

AIR : *Quand on a prononcé.*

Tancrede est par mes soins transporté dans la cave,
Au défaut de l'Amour, Bachus m'offre un Esclave;
Ma Rivale paraît, éprouvons-là, je croi
Qu'elle aime à babiller autant & plus que moi.

Elle annonce à Clorinde, la mort

de Tancrede, qui vient, dit-elle, de périr dans la cave.

CLORINDE.

Etait-ce en le faisant trop boire,
Qu'il fallait le faire mourir?

Clorinde ne se contraint plus, elle laisse éclater ses regrets.

Que dans le monument,
Notre ardeur nous assemble,
Differes d'un moment,
Attends-moi, cher Amant,
Attends-moi donc. *Bis.*

HERMINIE.

Est-ce pour aller chez Pluton,
Qu'il faut partir ensemble?

Comment, vous soupirez? Vous l'aimez-donc, ma mie.

CLORINDE.

AIR : *Croyez-vous qu'Amour m'attrape.*

Par ce soupir qui m'échappe,
Connaissez mon tendre amour.

HERMINIE, *à part.*

Comme elle mort à la grappe,
Quoique ce soit un vieux tour!

Allez, ce n'eſt qu'une attrappe,
Car il voit encore le jour.

Et qui plus eſt, tu vois ta Rivale.

CLORINDE.

Quoi ? Vous l'aimez donc auſſi ?

HERMINIE.

Vraiment ma Comere oui.

CLORINDE.

Cet amour eſt-il dans l'hiſtoire.

HERMINIE.

Vraiment ma Comere voire,
Vraiment ma Comere oui.

Elles ſe retirent toutes deux.

On entend derriere le théâtre, un grand bruit de pots & de cruches caſſées. La ſcène change, & repréſente un ſombre Caveau. Tancrede y déplore ſon ſort, Herminie paraît, l'accable de reproches, & charge Iſmenor de ſa vengeance.

Iſmenor ſuivi de pluſieurs Démons, leur recommande de bien tourmenter Tancrede, avant de le faire mourir. Les Diables le lutinent. Ils lui appointent un canon, dont l'amorce prend, & lui

tirent ensuite un coup de fusil qui est plein de farine, dont il reste tout blanc. Ismenor leve enfin le bras pour le frapper; mais Herminie l'arrête.

HERMINIE.

Arrêtez.

TANCREDE.

Ciel! m'a-t-il frappé?

ISMENOR, *à Herminie.*

Qu'entends-je? M'auriez-vous trompé?

HERMINIE.

Je l'aime,
Je l'aime.

TANCREDE.

Il est toujours dupé,
Le Nicodème.

Ismenor voyant arriver Clorinde, dit: il me vient une plaisante idée, & chante sur l'air, *je suis Mousquetaire moi.*

Pour me venger d'une ingrate Maîtresse,
Et d'un heureux Rival,
Je le remets entre vos mains, Princesse.

CLORINDE.

Quel trait original !
Des vrais Jaloux, Ismenor est la perle.

ISMENOR, *en s'en allant.*

Je suis un fin merle, moi,
Je suis un fin merle.

Clorinde reste avec Tancrede, lui rend son épée, & lui avoue son amour; mais elle lui apprend qu'il a la gloire à craindre.

TANCREDE.

Encore la gloire ?

CLORINDE.

Tancrede aurait-il besoin de semblables remontrances ? Faut-il qu'une femme les lui fasse ?

TANCREDE.

Je comptais faire l'amour en quartier d'hiver.

CLORINDE.

Ma résolution est prise, pour me punir de mon amour, je vais combattre mon Amant.

(*Elle sort.*)

Le théâtre change, & représente les remparts d'une ville.

Tancrede arrive au son des timbales & des trompetes, & apprend à Herminie, qu'il vient de tuer Argant, dont on lui apporte les armes; mais Clorinde arrive bien-tôt blessée & portée par des Soldats. Elle lui apprend que c'est lui-même qui a fait le coup.

TANCREDE.

AIR: *Que je chéris mon cher Voisin.*

Morbleu, quel trait extravagant,
Jugez de ma surprise,
Ma foi j'ai cru tuer Argant,
Excusez la méprise.

AIR: *Quand le péril est agréable.*

Qu'en ce jour mon courage brille!
Et que j'en retire un grand fruit,
Toute ma valeur se réduit,
A tuer une fille.

CLORINDE.

Allez, je vous pardonne: comment auriez-vous pu me reconnaître sous les armes d'Argant?

TANCREDE.

Quoi? Vous portiez les armes de

ce Géant. Qui Diable s'en ferait douté? Il faut avouer que tout va bien aux Dames.

CLORINDE.

AIR : *Les ceux qui l'ont tué.*

Mes yeux à la lumiere,
Vont bien-tôt se fermer,
Je finis ma carriere,
Sans cesser de t'aimer ;
Prends bien soin de tes jours dans ta douleur,
Et ne va pas mourir.

TANCREDE.

N'ayez pas peur.

On emporte Clorinde, & la Piece finit.

Cette Parodie réussit assez bien, & fut jouée jusqu'à la clôture du théâtre. Elle est de Dominique & Romagnesi, qui la firent pour la quatrieme reprise de la Tragédie Lyrique de Tancréde, dont le Poëme est de Danchet, & la musique de Campra.

RETRAITE DE RICCOBONI.

Le 26 Avril, Louis Riccoboni signifia à l'assemblée des Comédiens, la permission qu'il avait obtenue de se retirer, lui, sa femme Flaminia, & son fils François Riccoboni; les deux premiers avec une pension de mille livres chacun. Leurs camarades ne furent pas moins sensibles que le Public à cette perte; mais Flaminia & Riccoboni le fils, rentrerent au Théâtre quelques tems après, comme nous le dirons alors.

On fit sur cette retraite à l'Opéra-Comique, les couplets suivans dans une petite Piece intitulée les Spectacles Malades.

AIR : *Quand le peril est agréable.*

On vient de me tirer, ma mie,
Trois bonnes palettes de sang;
Mais cherchant du soulagement,
Je me suis affaiblie.

Le Personnage qui représentait la Comédie Italienne ajoutait.

AIR : *Mathurin mon Compere.*

Je vivrai donc ma chere,
Au défaut de cela,
De viande fort légere,
D'abatis d'Opéra.

Un Acteur continue l'air :

Vous

Vous en pouvez être soulagée ;
Mais pour guérir à fond votre mal,
Je crois que vous serez obligée
D'aller prendre à la fin, l'air natal.

Louis Riccoboni était né à Modène, & fils d'un Comédien célebre ; il suivit la profession de son pere, & remplit toujours avec succès l'emploi de premier amoureux, sous le nom de Frédéric. Il entra dans la Troupe de la Signora Diana, femme de Jean-Baptiste Constantini, connue dans l'ancienne Troupe Italienne sous le nom d'Octave Diana, qui l'engagea à quitter le nom de Frederico, pour prendre celui de Lelio, qu'il a toujours porté depuis en Italie & en France.

Riccoboni avait épousé en premieres noces la sœur maternelle de Francesco Materazzi, docteur de la nouvelle Troupe. Cette premiere femme se nommait Gabriella Gardelini ; elle jouait alors les soubrettes, mais elle quitta depuis cet emploi pour prendre celui de seconde Amoureuse ; elle mourut jeune & sans laisser d'enfans à Riccoboni qui se remaria & épousa en secondes noces Helene Balleti, actuellement vivante, & dont nous parlerons d'une

maniere plus étendue à l'époque de sa derniere retraite.

Louis Riccoboni avait été chargé, comme nous l'avons dit au commencement de cette histoire, de former la Troupe qu'il amena en France, en 1716, sous le titre de Comédiens ordinaires de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Oléans, Régent, il mérita par ses talens, & par ses mœurs la bienveillance de ce Prince, qui l'honora toujours de son estime.

Lelio jouait avec beaucoup de succès les premiers amoureux; personne n'a caractérisé les passions outrées avec tant de vraisemblance, & il joignit au talent d'Acteur excellent, celui d'Auteur distingué. Nous avons connu de lui au Théâtre Italien

Les Erreurs de l'Amour, ou Arlequin Notaire maltraité, Canevas Italien, en trois actes, 1716.

La Femme Jalouse, Canevas en trois actes, 1716.

Pantalon Débauché, Canevas en cinq actes, 1716.

L'Italien marié à Paris, Canevas en trois actes, 1716.

Les Stratagêmes de l'Amour, Canevas en trois actes, 1716.

Le Libéral malgré lui, Canevas en trois actes, 1716.

L'Heureuse Trahison, Canevas ancien en trois actes, remis par lui au Théâtre, 1717.

La Force de l'Amitié, Canevas en trois actes, 1717.

L'Italien Francisé, Canevas en cinq actes, 1717.

L'Imposteur malgré lui, Canevas en cinq actes 1717.

Les Ignorans devenus Fourbes par intérêt, Canevas en un acte, mêlé de Scènes Françaises par Dominique, 1717.

Le Sincere à contretems, Canevas en un acte 1717.

Arlequin Muet par crainte, Canevas en trois actes, 1717.

La Métempsicose d'Arlequin. Canevas en un acte, mêlé de scènes Françaises, & suivi d'un divertissement, par Dominique, 1718.

Les Deux Arlequins, Canevas en un acte 1718.

Le Pere Partial, Canevas en cinq actes 1718.

Prologue du Jugement de Paris, Canevas mêlé de Scènes Françaises, par Dominique, 1718.

La Désolation des deux Comédies, Piece Françaiſe, en proſe & en un acte, ſuivie d'un divertiſſement en ſociété avec Dominique, 1718.

Le Joueur, Canevas en trois actes, 1718.

Le Soupçonneux, Canevas en trois actes, 1721.

Endimion, ou l'Amour vengé, Canevas en trois actes, 1721.

Le Négligent, Canevas en un acte avec des Scènes Françaiſes de Dominique, 1721.

Arlequin Cartouche, Canevas en cinq actes, 1721.

Poliphême, Comédie-Françaiſe en proſe, en cinq actes, en ſociété avec Legrand, 1722.

Arcagambis, Tragédie-Burleſque, en vers & en un acte, en ſociété avec Dominique, Romagneſi & Riccoboni le fils, 1726.

Et l'Italien marié à Paris, Comédie-Françaiſe en cinq actes, en proſe, mêlée de divertiſſemens qui n'eſt que la traduction du Canevas, connu ſous le même titre, & que M. Delagrange a depuis mis en vers.

Indépendamment de tous ces ouvrages Dramatiques, Louis Riccoboni

a encore écrit une Hiſtoire raiſonnée du Théâtre Italien, depuis la décadence de la Comédie Latine, juſqu'à ſon ſiécle; un Poëme Italien ſur la déclamation; des Obſervations ſur la Comédie & ſur le Génie de Moliere, & Réflexions Hiſtoriques & Critiques ſur les différens Théâtres de l'Europe, avec des Penſées ſur la Déclamation; un onvrage intitulé la Reformation du Théâtre, dans lequel il releve pluſieurs fautes qui ſe trouvent dans nos meilleurs Pieces, mais ſur leſquelles il a ſouvent des vues qui ſeraient peu conformes au goût de notre Nation.

Lelio après ſa retraite, ſe rendit à la Cour du Duc de Parme, qui lui donna l'Intendance de ſon Spectacle & celle de ſa maiſon; mais la mort de ce Prince produiſit ſon retour en France, où il mourut le 6 Décembre 1753.

Le 2 Mai, le Théâtre Italien ſe rouvrit par Timon le Miſantrope, & par le Retour de Tendreſſe. Mademoiſelle Silvia y récita pour la premiere fois avec toutes les graces qui lui étaient familieres, le Compliment qu'on a

coutume de faire au Public, & qui m'a paru mériter d'être transcrit.

COMPLIMENT.

MESSIEURS,

C'est une femme qui s'est chargée de l'honneur & du risque de vous adresser la parole. L'usage jusqu'à présent n'a confié ce soin qu'aux hommes; mais aussi oserai-je dire que ce n'est pas la premiere injustice qu'il ait faite à notre sexe. Cet enfant du caprice & de la force, nous tyrannise impunément, & le tems bien loin de détruire son pouvoir ne sert qu'à l'appuyer davantage; mais, Messieurs, comme je suis dans une république où les femmes ont leur voix délibérative, j'ai cru ne pouvoir mieux signaler l'ouverture de notre Thâtre, qu'en réprimant les abus. En effet, pourquoi voudrait-on nous exclure d'un honneur dont nous connaissons si bien le prix? Est-ce le zèle qui nous manque? Est-ce la langue? Ni l'un, ni l'autre. En vérité, on ne nous a jamais vu rester court, & les plus grands Orateurs seraient charmés de fournir leur carriere avec autant de rapidité que nous courons la nôtre.

On nous accusera peut-être de ne pouvoir pas donner à un discours ces graces scholastiques & cet assemblage des parties qui doivent le composer; & qu'importe ? Il est de certains désordres préférables à l'arrangement; notre sexe ne connaît d'autre regle que celle de plaire; & puisqu'il réussit si bien, son heureux naturel l'emporte sur l'étude & sur la raison même : mais, Messieurs, je m'apperçois qu'au lieu d'un compliment que je dois vous faire, je m'engage insensiblement dans notre panégyrique, & que je justifie en quelque façon ceux qui n'oseraient nous confier des négociations importantes. Pardonnez cette digression à mon zèle, pour vous, Messieurs; le seul desir de paraître digne de l'emploi que j'ai brigué, m'a entraînée malgré moi à dire tant de bien des femmes; d'ailleurs, il m'est permis de jouir du privilége du Harangueur; il en a de grands, il peut sortir de son sujet, se mêler quelquefois de ce dont il n'a que faire, & malgré cela il n'en est pas moins applaudi. Oui, le Public, qui ne connait que trop mon embarras, lui fait toujours bon gré de tout ce qu'il peut

dire pour se tirer d'affaire.

Que ce même Public n'a-t-il cette indulgence pour nos Pieces nouvelles! Qu'il nous épargnerait de tristes momens! Mais que dis-je, il est obligé de prouver le bon goût de son siecle, & de ne souffrir sur nos Théâtres que des ouvrages qui fassent honneur à la Nation.

Oui, Messieurs, continuez, faites tapage aux mauvaises Pieces, afin qu'on travaille avec plus d'attention à vous en donner de bonnes, ou du moins de passables. Réprimez les Acteurs qui représentent mal. Que les Auteurs vous doivent une réputation éclatante; que les Acteurs acquierent des talens en profitant de vos justes décisions. Voilà peut-être le premier Compliment ou l'on vous ait donné de semblables conseils; mais, Messieurs, outre que vous les prendriez-bien vous même, votre satisfaction nous est trop précieuse, pour que nous vous prions de vous laisser ennuyer sans rien dire.

Ce Compliment ne fut pas moins applaudi que celui que Mademoiselle Flaminia avait fait en 1725.

Début de Mademoiselle Belmont.

Anne-Elisabeth Constantini, fille de Jean-Baptiste Constantini, Comédien de l'ancienne Troupe, & femme de Charles-Virgile Romagnesi-Belmont, aussi Comédien de l'ancienne Troupe, débuta avec succès dans le rôle de la Femme Jalouse, & dans celui de la Veuve Coquette, qui furent les premiers qu'elle joua au Théâtre le 3 Mai, & fut reçue à part entiere, le 17 Avril 1730, ainsi que Catine, pour lesquelles on créa deux parts nouvelles.

Début de Sticoti.

Antonio Sticoti, fils d'Ursule Astori Cantatrice, & de Fabio Sticoti, qui joua depuis le Pantalon, débuta à l'âge de 18 ans, le 11 Mai pour les rôles d'amoureux, & joua celui de la Surprise de l'amour, avec beaucoup de succès, & fut reçu à demie part, dans la même année.



LES PAYSANS DE QUALITÉ.

Comédie en un acte en prose, précédée d'un Prologue & suivie d'un Divertissement, 13 Juillet 1729.

PROLOGUE.

UN Marquis & un Chevalier se rencontrent dans les foyers de la Comédie Italienne, le Marquis ne voyant encore personne, juge que la nouvelle Piece que l'on va représenter ne vaudra rien; à quoi le Chevalier répond que c'est juger avec trop de précipitation, & que l'on ne doit décider d'un ouvrage, qu'après avoir refléchi mûrement sur toutes les parties qui le composent. Après quelques traits de critique contre ceux qui précipitent trop leur jugement sur les nouveautés, le Chevalier demande au Marquis le nom de l'Auteur.

Le MARQUIS.

Je ne le connais point, mais voici un bel esprit, qui pourra nous en instruire.

Le Poëte Platinet qui ſurvient, eſt queſtionné par le Marquis & le Chevalier.

PLATINET.

L'Auteur eſt anonyme.

Le MARQUIS.

Anonyme ! Oh parbleu quelqu'anonyme qu'il ſoit, je le traiterai de maniere qu'on le connoîtra à ſa phyſionomie.

Platinet prend le parti de l'Auteur, en diſant qu'il ſe nommera ſi ſa Piece réuſſit.

Le MARQUIS.

Fort bien, il n'avouera ſa progéniture, qu'en cas qu'elle lui faſſe honneur. Quel eſt le ſujet de cette Piece ?

PLATINET.

J'ai entendu dire que la premiere avait une intrigue, & l'autre n'était compoſée que de ſçènes épiſodiques.

Le Marquis ſur cette ſimple expoſition, condamne l'ouvrage, & ſoutient que le tout doit être déteſtable ; ce qui échauffe tellement Platinet, qu'en voulant défendre l'Auteur, il ſe

décele lui-même, en disant qu'il aura bien du malheur s'il tombe.

Le MARQUIS.

Ah! la Piece est donc de vous?

PLATINET.

Qu'ai-je dit?

Le CHEVALIER.

Le sang a parlé, M. Platinet.

PLATINET.

Ah! Messieurs, je me suis trahi. De graces, applaudissez; le moment fatal approche, les Comédiens vont entrer sur la scène; je vais me cacher dans le fond d'une loge.

Le MARQUIS.

Je souhaite que vous n'y fassiez pas le plongeon.

LES PAYSANS DE QUALITÉ. (1)

Collette dit à Mathurin qu'elle eſt auſſi impatiente que lui ; mais qu'il faut aller tout doucement, que quand ſa mere ne ſera plus malade, ou quand elle ſera tout à fait morte, ils s'épouſeront. Elle témoigne le chagrin que lui cauſe ce contre-tems ; elle ajoute que Mademoiſelle Lucinde était venue exprès dans le village, pour honorer ſa noce de la ſienne ; qu'elles devaient toutes deux ſe marier de compagnie.

Eraſte & Lucinde apprennent de Colette & de Mathurin la maladie de la Jardiniere, qui retarde leur union. Lucinde paraît ſenſible au chagrin de Colette, en lui diſant cependant qu'elle devrait moins le faire éclater, & que les bienſéances l'engagent du moins à cacher ſon empreſſement.

COLETTE.

Bon, bon, eſt-ce que j'avons étudié comme à la ville, à cacher les mouvemens de notre cœur ; quand il nous parle, je l'écoutons, & je ſommes bien-heureuſes, nous autres Villageoi-

(1) La ſcène eſt à la Campagne, dans la Maiſon d'Oronte.

ſes, de ce qu'il ne nous donne jamais que de bons conſeils.

Eraſte & Lucinde ſe retirent. Colette va voir ſa mere avec Mathurin.

Le Tabellion vient avec Oronte, & il lui découvre que ſa Jardiniere vient de déclarer par un acte authentique, que pour aſſurer une fortune brillante à ſa fille, elle l'a ſubſtituée à la place de Colette, & que cette malheureuſe n'a pas voulu enſevelir dans le tombeau un ſecret de cette importance.

ORONTE.

Quoi! Colette eſt ma fille! mais pourquoi la nature n'a-t-elle pas été la premiere à m'en inſtruire?

Le TABELLION.

Cela n'eſt pas ſurprenant, la nature dans les peres n'oſe s'expliquer avec certitude.

Oronte prie le Tabellion de lui envoyer Colette, & de lui défendre de ſa part de parler davantage à Mathurin, ce qui oblige le Tabellion de dire que Mathurin eſt un très bon garçon, & que s'il était riche, il pourrait bien convenir à Colette. Le Tabellion ſort,

& un instant après, Colette vient & aborde Oronte avec joie, croyant qu'il veut lui parler de son mariage avec Mathurin; mais Oronte qui veut absolument l'en détacher, lui fait connaître qu'une pareille alliance est indigne d'elle, puisqu'il vient d'être instruit par le Tabellion de sa naissance, & qu'elle est sa véritable fille. Colette paraît extrêmement surprise de cette nouvelle. Oronte, après l'avoir embrassée, lui ordonne de renoncer à Mathurin, & tâche de lui inspirer des sentimens dignes du sang qui l'a fait naître. Il est, dit-il, persuadé que dès qu'elle connaîtra ses devoirs, il lui en coûtera peu pour oublier Mathurin.

COLETTE.

Mon pere, il faut que je ne sois pas votre fille; car je l'aime toujours.

ORONTE.

Quoi! la nature ne te fait pas sentir que tu dois me sacrifier un amour qui me déshonore?

COLETTE.

Qui vous déshonore! Que dites-

vous là, Monsieur, ou mon pere, puisque vous croyez l'être, est-ce que l'amour a jamais déshonoré la nature? Il est si naturel de lui-même.

Oronte lui défend absolument de voir Mathurin.

COLETTE.

Que je suis malheureuse!

ORONTE.

Que dites-vous, Colette? Je croyais que ce jour devait être pour vous le plus heureux de votre vie; vous retrouvez un pere.....

COLETTE.

Oui; mais je perds un amant.

ORONTE.

Peut-on faire quelque comparaison entre un pere & un amant?

COLETTE.

Vraiment, je savons qu'il y a bien de la différence: un pere veut qu'on le respecte; un amant veut qu'on l'aime; le pere gronde, l'amant flatte; l'un ordonne, l'autre obéit; à la fin pourtant le pere marie, mais c'est l'amant qui épouse.

Oronte ſort, & Mathurin vient tout joyeux, annoncer à Colette que ſa mere en reviendra, parce que ſes Médecins l'ont abandonnée. Voyant Colette triſte, il lui en demande la cauſe; elle lui apprend qu'elle ne s'appelle plus Colette, & qu'elle eſt la fille de M. Oronte, que lui-même vient de l'en inſtruire. Mathurin dit que malgré ce changement, il veut bien encore l'épouſer ; mais Colette lui déclare que M. Oronte ne veut plus qu'ils ſe voient. Cette nouvelle attriſte fort Mathurin, qui lui demande dans quels ſentimens elle eſt; Colette pour éprouver ſon amant, feint d'être ſenſible aux avantages que lui promet ſa fortune. Mathurin ſe déſeſpere; mais Colette le raſſure en lui diſant que rien ne pourra la détacher de l'amour qu'elle a pour lui.

Lucinde, informée du changement de ſa fortune, témoigne à Colette le chagrin qu'elle reſſent d'avoir ſi mal occupé ſa place; que ſon amitié pour elle n'a pas été aſſez tendre, ni ſes déférences aſſez marquées.

COLETTE.

Je ne me plains nullement de vous;

Vous m'avez aimée sans savoir que vous y étiez obligé, & moi je dois maintenant vous aimer par obligation.

Eraste survient ; Lucinde lui demande s'il est instruit du revers dont elle est accablée.

ERASTE.

Oui, je viens de l'apprendre ; mais que peut sur moi le changement de votre fortune ? Je ne pourrais être sensible qu'à celui de votre cœur.

Colette dit à Erasse, que quoi que son pere fasse, elle ne l'aimera jamais, qu'elle est trop attachée à Mathurin, pour lui être infidel.

Après cette scène elle se retire pour aller se jetter aux genoux d'Oronte & faire tous ses efforts pour le toucher. Eraste reste & regrette fort son valet Arlequin, qu'il a laissé à Paris, en disant que son secours lui serait à présent d'une grande utilité ; il l'appercoi en bottes, arrivant de Paris. Eraste est surpris de le voir ; Arlequin prie son Maître de le débotter. Eraste lui fait tirer ses bottes par un Paysan ; & après quelques lazis de la part d'Ar-

lequin, il remet à ſon Maître une lettre de ſon pere.

Cette lettre inſtruit Eraſte de l'arrivée de ſon pere, comblé des préſens de la fortune ; il lui mande qu'il eſt charmé de l'alliance qu'il va former avec la fille d'Oronte, ſon ancien ami, & le charge de s'informer d'un enfant qu'il a laiſſé au Tabellion, lequel eſt le fruit d'un mariage qu'il avait contracté avant que d'épouſer ſa mere; cette nouvelle jette Eraſte dans un grand embarras.

ERASTE.

Plus Oronte me ſaura de bien, plus il me preſſera d'épouſer ſa fille.

ARLEQUIN.

Vous ne voulez-donc plus l'épouſer ? laiſſez-moi faire, je romprai ce mariage.

Eraſte recommande à Arlequin de ne point parler à Oronte de cette lettre. Arlequin lui promet ; mais comme il comprend que la nouvelle de la fortune de ſon Maître, eſt ce qui l'engage à renoncer à la fille d'Oronte, il ne manque pas, dès qu'il l'apperçoit, de lui dire que le pere d'Eraſte a fait

fortune aux Indes ; & qu'il ne doit pas s'attendre à voir accomplir ce mariage.

Mathurin, Colette, Lucinde, Eraste, Arlequin & le Tabellion prient encore Oronte, qui est toujours inflexible. Eraste remet au Tabellion la lettre qu'il a reçue de son pere. Oronte veut forcer Colette à signer le contrat. Le Tabellion présente Mathurin à Eraste, en lui disant qu'il est l'enfant que son pere lui a confié ; Mathurin est fort surpris de cette aventure. Eraste embrasse son frere. Enfin Oronte se rend aux prieres d'Eraste, & accorde Colette à Mathurin. Lucinde témoigne son inquiétude ; Eraste la rassure en lui disant que son bonheur dépend de sa possession. Il l'épouse, & la Piece finit par un divertissement.

VAUDEVILLE.

Veut-on dans l'art de duper,
 Devenir habile ?
Veut-on apprendre à tromper ?
 Qu'on aille à la ville.
Cherche-t-on la sincérité
 Dont on doit faire usage,
La naïve simplicité ?
 Qu'on aille au village.

LUCINDE.

Veut-on trouver des Iris
 D'un accès facile,
Et de volages maris ?
 Qu'on aille à la ville.
Cherche-t-on dans une beauté,
 Un air modeste & sage,
Dans l'hymen, la fidélité ?
 Qu'on aille au village.

COLETTE.

Jusqu'ici, cher Mathurin,
 Notre ame tranquille,
Goûtait un heureux destin ;
 Mais gare la ville.
Là, le sexe est trop dégourdi,
 Tu deviendrais volage,
J'y trouverais quelqu'étourdi,
 Restons au village.

Cette Piece, qui est de Dominique & de Romagnesi, eut vingt-quatre représentations avec tout le succès qu'elle mérite & qu'elle obtient encore lorsqu'on la joue ; ce qui arrive très-souvent.

LES DÉBUTS.

Piece en un acte en Proſe, mêlée de Vers, 13 Juillet 1729. (1)

TRIVELIN dit à ſes camarades que c'eſt en ce jour qu'ils doivent faire l'eſſai de leurs Acteurs & de leurs Actrices nouvelles ; que pluſieurs perſonnes de bon goût qui ont été invitées à cette épreuve, en diront leurs ſentimens ; que ſi cette méthode était en uſage, tant pour les Pieces nouvelles, que pour les Débuts, on épargnerait ſouvent au Public des momens bien fâcheux. Après cette expoſition, on vient annonçer un jeune homme qui ſe préſente pour débuter.

Ce nouvel Acteur ſalue la Compagnie, en diſant que puiſque le champ eſt ouvert pour les Débutans, il eſpere qu'il lui ſera permis d'entrer en lice ; on lui demande s'il ſait bien des rôles dans les pieces du Théâtre Italien, à quoi il répond qu'il n'a ja-

(1) La ſcène eſt ſur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

mais étudié que des rôles tragiques, que les Comédies de leur théâtre ne valent pas la peine qu'un Acteur s'y attache ; on le prie de réciter quelques vers, afin qu'on puiſſe juger de ſes talens. Il récite le pot-pourri ſuivant :

La Grece en ma faveur eſt trop inquiétée,
De ſoins plus importans je l'ai crue agitée . . .
Seigneur, montez au Trône, & commandez ici.
Connaiſſez-vous Céſar, pour lui parler ainſi ? . . .
Le deſſein en eſt pris, je pars cher Theramene,
Et quitte le ſéjour de l'aimable Trézene. . .
Je le veux, je l'ordonne, & que la fin du jour
Ne le retrouve pas dans Rome & dans ma Cour. . . .
Obéiſſez, c'eſt trop vous le faire redire ;
Je voudrais, diſiez-vous, ne ſavoir pas écrire. . . .
Mais malgré tout l'amour dont mon cœur eſt épris,
Je ſens trop qu'il n'eſt point. . . allons, ſaute Marquis.

Arlequin qui ne comprend rien à cette déclamation, prie le jeune homme de lui expliquer ce que tout cela

signifie. Je viens, répond l'Acteur ; de vous développer en vingt vers tous les talens d'un grand Acteur Français. Ensuite il demande conseil sur la Piece qu'il doit choisir pour son début ; on lui dit d'étudier le rôle de l'Amoureux dans la Surprise de l'Amour.

Un Suisse arrive, & dit qu'il débutera par cette Piece ; tous les Comédiens sont surpris qu'un Suisse veuille jouer la Comédie ; il s'adresse à Arlequin & le traite d'insolent, de ne s'être pas trouvé chez lui lorsqu'il s'y est rendu pour lui faire une visite, & il lui donne une lettre pour l'avertir de s'y trouver quand il reviendra le voir ; on lui demande s'il veut une répétition, à quoi il répond qu'il n'en a pas besoin, & après beaucoup de menaces, il se retire.

Un Mezetin se présente pour débuter. On lui dit que le goût est entiérement changé, & que l'on ne joue plus présentement la Comédie comme on faisait de son tems ; tant pis, répond Mezetin, je vous soutiens que le goût ancien était excellent, puisqu'on me trouvait bon ; que ne faites vous, ajoute-t-il comme nous faisions autrefois ; jouez

jouez des Pieces ſans ſuite, afin que le Public n'ait pas la peine de ſuivre l'intrigue ; donnez des Scènes muettes, on ne vous reprochera point de platitude ; enfin critiquez tout le genre humain ; ſi cela ne le corrige pas, du moins cela le divertit. On lui demande par où il veut débuter. Par la chanſon du roſſignol, répond-il, elle vaut ſeule une Comédie entiere. Il chante la chanſon du roſſignol, où il contrefait le ramage de cet oiſeau. Cela eſt beau, ajoute Arlequin, mais cela ne vaut pas mille écus. Ce ſera le Public qui les payera, répond Mezetin. Le premier jour tout ſera plein, & le lendemain, répond Arlequin, vous aurez le ſort d'une Piece nouvelle (1).

Une jeune Actrice ſe préſente & fait une énumération de tous ſes talens ; elle joue une ſcène italienne à l'impromptu avec Arlequin, & danſe un tambourin. Cette ſcène très-vive, faiſait beaucoup d'effet.

(1) Ce perſonnage était joué par Madame Belmont, dont nous venons d'annoncer le début, & la ſcène portait ſur celui de l'ancien Mézetin, qui n'avait pas eu de ſuccès.

VAUDEVILLE.

Pour triompher d'une cruelle,
Riches Amants, faites porter
De l'or & des présens chez elle,
C'est fort bien débuter;
Mais pour goûter de doux plaisirs,
Près d'un objet qu'on veut surprendre,
Si vous n'offrez que des soupirs,
C'est mal s'y prendre.

✕

Je puis fort bien entrer en lice,
Les Galans viennent m'en conter,
Déjà pour une jeune Actrice,
C'est fort bien débuter.
J'en voudrais un riche & bien fait,
Libéral, amusant & tendre;
Mais ils n'ont tous que du caquet,
C'est mal s'y prendre.

Ces deux Pieces qui sont, ainsi que le Prologue, de Dominique & de Romagnesi, furent très-bien reçues du Public. La premiere, surtout, eut le succès qu'elle méritait; elle fut jouée vingt-trois fois de suite, & c'est une de celles que l'on revoit toujours avec

plaisir. Les mêmes Auteurs y joignirent aussi une Parodie de Baïoco & Serpilla, intermede que les Bouffons jouaient alors sur le théâtre de l'Opéra. Cette Parodie qui était en dialogue, moitié Français & moitié Italien, fit très-grand plaisir au Public par la maniere dont Mademoiselle Silvia & Theveneau le chantaient & l'exécutaient; mais comme le succès en était dû à leurs talens, je n'ai pas cru que l'extrait en pût faire le même plaisir à la lecture.

Naissance de Monseigneur le Dauphin.

L'heureuse naissance de Monseigneur le Dauphin, arrivée le 4 Septembre, ayant occasionné des réjouissances dans tout le Royaume, les Comédiens Italiens firent aussi éclater leur zèle & leur allegresse, pendant les jours destinés aux réjouissances publiques; on alluma des feux & on fit des illuminations dans les deux rues, où sont les portes de l'Hôtel de Bourgogne.

Le 9 ils donnerent *gratis*, *la Précaution inutile*, *ou la Fille mal gardée*, avec des divertissemens qui satisfirent les Spectateurs. Le soir du même jour

ils firent tirer un très-beau feu d'artifice, dont voici la description.

La charpente du feu d'artifice & de l'illumination qui occupait toute la largeur de cette rue, avait 46 pieds de hauteur, & représentait un arc de triomphe élevé à la gloire du nouveau Dauphin. Cet arc de triomphe consistait en un obélisque élevé sur un ordre d'Architecture rustique. Au-dessus des pilastres étaient placés quatres génies, savoir; deux à chaque face, tenant d'une main un brandon, & de l'autre un médaillon. L'obélisque était enveloppé dans une nue qui semblait descendre de son sommet en forme de tourbillon jusqu'au pied.

A la face du côté de la rue Comtesse d'Artois, était le symbole de la France, offrant ses voeux à Junon-Lucine; cette déesse qui préside aux accouchemens, propice aux voeux de la France, lui montre Mercure qui descend du Ciel, & montre le Dauphin à l'Aurore, qui est placée au haut de la nue, tenant d'une main son flambeau, & de l'autre répandant des fleurs. On lit pour devise au dessous de la représentation du Dauphin, *Spes unica plebis.*

Dans le médaillon du Génie de la

droite on lit : *Sol nascitur*, & dans celui de la gauche, *Lilia crescunt.*

Dans le cartouche du milieu, au-dessous de la France, *Deus nobis hæc otia fecit.*

A la face du côté de la rue Françaife, on voyait la figure de la félicité publique au bas de la nue, tenant de la main droite un caducée, & de l'autre une corne d'abondance. Elle ordonnait aux Génies d'exciter les plaisirs & les jeux.

Dans le haut de la nue paraissaient l'Amour & l'Hymen avec le nouveau Dauphin, & au-dessus était la Renommée, tenant d'une main une couronne au-dessus de la tête du Prince, & de l'autre une trompette, publiant le bonheur de la France. Ces paroles étaient au-dessus, *Spes unica plebis.*

Dans le médaillon à droite, *vota dedit.* Dans celui de la gauche ; *ad Nestoris annos*, & dans le cartouche du milieu, *fœlicitati publicæ.*

Le 10 & le 11 il y eut une pareille illumination & un concert d'instrumens exécuté par environ quarante Symphonistes.

LE FEU D'ARTIFICE, OU LA PIECE SANS DÉNOUEMENT.

Comédie en un acte en prose, suivie d'un Divertissement, 27 Septembre 1729. (1)

Une Baillive & une Elue, témoignent la joie qu'elles ont d'avoir quitté Falaise pour venir à Paris passer le tems des réjouissances publiques, ce qu'elles n'ont obtenu qu'avec peine de leurs époux.

La BAILLIVE.

Ma chere amie nous verrons l'Opéra; & ce qu'il y a de plus charmant, on y voit des Déesses, des Dieux, des Diables, des Héros, des Danseuses, des Décorations, des Soleils, des Machines, des Instrumens. Nous verrons aussi la Comédie Françaisе; on dit que cette Troupe-ci est meilleure que celle que nous avions cet Eté à Falaise; il y avait pourtant de bons Acteurs.

(1) La scène est à Paris dans un Hôtel garni.

L'ELUE.

Et la Comédie Italienne, vous l'oubliez ?

La BAILLIVE.

Ah fi ! ne me parlez point de la Comédie Italienne, cela ne peut être que très-mauvais, vive la tragédie : des éclats de voix qui vous frappent; des gestes surnaturels qui vous étonnent; des vers que vous êtes forcé d'applaudir avant que d'en comprendre la beauté : quand on a pris plaisir à pleurer, je ne sais comment on peut s'amuser à rire ? Elles attendent un Portier afin d'être tout-à-fait du bon air. Arlequin à moitié yvre, se présente à elles, elles le trouvent d'abord trop petit ; mais il leur promet de grandir à leur service : Elles lui ordonnent de se tenir à son poste, d'introduire poliment tous ceux qui se présenteront, & de sonner le dîner & le souper, à quoi il leur promet de ne pas manquer. En effet, un instant après on entend sonner un grosse cloche à double carrillon. Les Dames étonnées demandent ce que cela signifie, & Arlequin leur répond que c'est le dîner & le souper,

La premiere visite qu'Arlequin a introduite auprès de ses Maîtresses, ce sont leurs maris qui ont appris leurs extravagances, & qui prennent la résolution de repartir le lendemain pour Falaise; ils sortent pour aller retenir leurs places au carrosse.

Un Marquis paraît & présente un Chevalier, jeune-homme qui commence à briller dans le monde. Il vante les talens de M. Sotides, Poëte lyrique, épique, tragique, comique, satyrique, marotique, caustique & catholique; il ajoute que c'est un Auteur qui ne vexe point le Public, & que sa meilleure Tragédie ne lui a pas rapporté plus de deux pistoles. Mad. l'Elue prie le Marquis de parler d'autre chose que de science, parce qu'elles sont venues exprès à Paris pour voir les réjouissances publiques. Le Marquis s'offre de les conduire partout avec le Chevalier: premierement, dit-il, je vous régale ce soir d'un feu d'artifice, qui heureusement se tire vis-à-vis vos fenêtres; (au Chevalier) & demain que leur ferons-nous voir? Le Chevalier lui dit qu'on doit donner l'Opéra *gratis*: aussi-tôt le Marquis appelle un Laquais, & lui ordonne d'aller sur le champ à

l'Opéra lui retenir une loge pour demain. On vient annoncer une jeune Demoiselle qui demande à voir la Baillive, c'est sa niece qui vient d'arriver à Paris. La Baillive la reçoit avec humeur, & lui demande avec aigreur ce qu'elle vient faire.

CLARICE.

Ce que vous y faites, ma chere tante.

La BAILLIVE.

Comment, vous vous exposez seule dans une voiture publique? à l'insçu d'un oncle & d'une tante.

CLARICE.

Je suis venue en compagnie de mon grand benêt de cousin, avec un vieil Assesseur & son épouse, un Procureur & sa femme, un gros Chanoine & sa niece, & je viens exprès pour me faire émanciper; car je suis lasse de dépendre d'une tante qui m'interdit tous les plaisirs dont elle jouit elle-même.

Dandinet entre sur la scène, tout dérangé, & fait un récit en normand des avantures qui lui sont arrivées depuis qu'il est à Paris. Il dit qu'en passant sur le Pont-Neuf, il a fait rencontre

d'une figure originale, qui lui a arraché deux dents malgré lui, sous prétexte qu'il les arrachait *gratis* ; & qu'enfin une bande d'enfans lui a brûlé les oreilles & la perruque à coups de pétards & de fusées.

L'Elu & le Bailli qui arrivent, voyant leurs épouses en bonne compagnie, les en félicitent d'un ton railleur ; le Bailli est surpris de voir son neveu & sa niece qu'il avait laissée à Falaise ; les maris annoncent brusquement à leurs femmes que les places sont retenues au coche pour partir le lendemain.

Arlequin vient dire aux Dames qu'il y a plus de dix mille ames dans la place, & leur demande si elles souhaitent qu'il les fasse monter ; un Laquais avertit qu'on va tirer le feu d'artifice ; le Marquis & le Chevalier prennent la niece par la main, & laissent la Baillive & l'Elue qui sont outrées de la préférence qu'on donne à Clarice. Les maris en se moquant d'elles, les prennent pardessous le bras pour les conduire au fond du théâtre, qui s'ouvre en même tems. On y découvre une illumination qui éclaire un édifice dressé pour un feu d'artifice qu'on tire à la fin du divertissement, au son des timbales

& des trompettes ; & la Piece finit par des danses d'artificiers & de Bateliers, après lesquelles on chante le vaudeville suivant.

VAUDEVILLE.

L'Amour est un Artificier,
Qui mieux que moi fait son métier ;
Qu'il fasse des yeux d'une belle,
Partir une seule étincelle ;
Pan, pan, pan,
La poudre prend,
Tout est en feu dans un instant.

✕

A ma mere en vain je promets
De fuir l'amour & ses attraits,
Tous nos sermens n'ont plus de force,
Lorsqu'un jeune Amant nous amorce ;
Pan, pan, &c.

Cette Piece est de Dominique & Romagnesi, & eut un succès convenable à la circonstance dans laquelle elle fut donnée.



HESIONE.

Parodie en un acte en prose, mêlée de Vaudevilles, 21 Octobre 1729. (1)

TÉLAMON suivi de Cléon, son confident, lui ordonne de se disposer à partir avec lui pour n'être pas le témoin de l'hymen de la Princesse avec Anchise son Rival. Cléon s'étonne fort qu'après les services que Télamon a rendus au Roi de Troyes, il en agisse si mal avec lui, il lui conseille de reprendre le chemin de la gloire.

La symphonie joue l'air de Magdelon Friquet, & Télamon chante:

AIR: *Nous servons pour vous satisfaire.*

A quoi bon cette Ritournelle ?

CLÉON.

Il ne faut pas la mépriser,
Elle annonce quelque immortelle,
Qui vient ici s'humaniser.

Vénus vient en effet offrir son secours à Télamon, pour vaincre l'inhumaine qui le méprise, & elle lui promet de l'en faire aimer.

(1) Le Théâtre représente un Temple.

VÉNUS.

AIR : *Quand le péril.*

Les Dieux me seront nécessaires,
Zéphire, allez les appeller.

TÉLAMON.

Les Dieux voudraient-ils se mêler
De semblables affaires ?

Vénus sort, & Télamon reste avec Cléon, qui soupçonne que Vénus pourraît bien être amoureuse d'Anchise, & que le service qu'elle rend à Télamon, n'est pas si désintéressé.

Anchise arrive avec Hésione, & Télamon sort avec son confident, qui lui dit :

AIR : *Tu croyais en aimant Colette.*

Quoi, de peur de troubler la fête,
Vous cédez la place au favori ?
On ne peut rien de plus honnête,
Vous faites déjà le mari.

Anchise témoigne à la Princesse sa joie sur l'Hymen qui va les unir.

HÉSIONE.

Le Peuple s'avance en ces lieux.

ANCHISE.

C'est répondre on ne peut pas mieux.

Le Peuple & les Sacrificateurs entrent au son de la symphonie, le théâtre s'obscurcit, le tonnerre gronde, & Laomedon dit qu'apparemment les Dieux n'aiment pas la musique.

L'Oracle parle & dit, qu'Anchise doit aller au Mont-Ida, pour apprendre l'arrêt du Ciel.

ANCHISE.

A quoi bon faire ce voyage? l'Oracle n'a qu'à s'expliquer ici.

Le ROI.

Pour agir de la sorte,
L'Oracle a sa raison. . . .

ANCHISE.

Quelle est donc son intention?

Le ROI.

De changer en cette occasion,
De décoration.

Ils se retirent tous. Le théâtre change & représente un désert affreux; Anchise reparaît & dit qu'un seul coup

de ſifflet, l'a fait arriver dans ce déſert. On n'y voit que des torrents & des précipices, ce qui ne le prévient pas favorablement; mais le théâtre change tout-à-coup, & repréſente un ſéjour délicieux où Vénus paraît avec ſa ſuite.

VÉNUS.

AIR : *Je ſuis la ſimple Violette.*

D'une paſſacaille ennuyante,
Je veux bien t'épargner les ſons,
Car je ſuis trop impatiente
Pour m'amuſer à des chanſons.
Vénus n'aſpire dans ce jour,
Qu'au bonheur de te plaire,
Je ſuis la mere de l'amour,
Je dois ſavoir le faire.

Anchiſe ſe retranche ſur ſon reſpect; ce qui ennuye fort la Déeſſe qui le congédie, & qui envoye l'Amour demander au Deſtin, quel eſpoir lui eſt permis.

VÉNUS.

AIR : *On n'entend plus le bruit des armes.*

J'ai ſu ſoumettre à ma puiſſance,
Le ciel, la terre, & cætera.
Les Dieux ont été ſans défenſe,

Et ce mortel m'échappera.
Mais il me traite, quand j'y pense,
En Déesse de l'Opéra.

Non, que ce soit sur ma Rivale que tombe toute ma fureur; rendons son cœur Jaloux, & faisons-lui croire qu'Anchise est amoureux de moi.

Hésione qui a déjà ressenti le poison de la jalousie, témoigne le désespoir que lui cause l'infidélité d'Anchise. Télamon survient, & lui fait quelques reproches.

TÉLAMON.

AIR : *Le joli jeu d'amour.*

Malgré tous vos mépris,
Venez dans mon pays,
Daignez y recevoir un asyle,
Je connais vos feux,
Pour un Rival trop heureux;
Mais je ne suis pas difficile.

Hésione n'écoute seulement pas ce que lui dit Télamon, elle le quitte brusquement, & Télamon resté seul, dit que malgré le secours des Zéphirs & des Dieux, il n'en est pas plus avancé; mais Vénus qui survient, l'assure qu'elle va le rendre aimable par le se-

tours de Proserpine. Elle fait une conjuration. Des Ombres heureuses paraissent, forment une Danse, & une toilette sort de dessous le théâtre; Vénus & sa suite au son de la symphonie, mettent de la poudre, du rouge & des mouches à Télamon pour l'embellir, & après l'avoir ridiculement ajusté, Vénus lui dit qu'il peut paraître devant sa Maîtresse; mais qu'il doit éviter la présence de son Rival.

Le théâtre change & représente un Port de mer, Anchise arrive, & dit qu'il vient de voir Télamon aux genoux d'Hésione. Elle paraît, ils se font tous deux des reproches; mais ils se justifient & se raccommodent facilement. Vénus les surprend, fait éclater son ressentiment, & les deux Amans prennent la fuite.

VÉNUS.

Allons, allons, appellons vîte Neptune, c'est moi qui suis la cause qu'il s'est appaisé en faveur des Troyens; qu'il reprenne sa fureur, il n'aura pas de peine, car il est toujours prêt à mal faire.

On entend un bruit de tempêtes, Neptune paraît & fait danser une en-

trée de Vents. Il fait aussi sortir un Monstre de la mer, & dit à Vénus que Télamon en sera le vainqueur, & que pour fruit de sa victoire, il épousera Hésione. Neptune rentre dans la mer, Vénus se retire, & Anchise arrive quelque tems après avec un tronçon d'épée dans la main. Il dit que le Monstre a la peau diablement coriace, qu'il lui a cassé la meilleure lame du monde sur le corps, & qu'il n'a pas seulement daigné lui donner un coup de griffe. Vénus revient, & lui dit que c'est elle qui l'a préservé. Laomedon arrive aussi, & apprend à Anchise, que Télamon vient enfin d'épouser Hésione. Anchise entre en fureur, & prédit d'une maniere comique, tous les malheurs qui doivent arriver à la ville de Troyes. Il se jette sur un lit de gason, Laomedon effrayé se retire, & Mercure vient annoncer à Vénus, que l'amour a fléchi le destin, & qu'Anchise va l'aimer. Vénus réveille Anchise, & lui chante ce couplet :

AIR : *Margot sur la brune.*

Enfin bel Anchise,
Votre foi m'est promise,
Le sort autorise

Ce beau commerce-là.

ANCHISE.

Le ſort, Madame,
Veut que mon ame
Pour vous s'enflâme,
D'où vient cela ?

VÉNUS.

C'eſt un dénouement d'Opéra.

Cette Parodie eut le ſort commun à preſque toutes celles qui ſont ſorties de la plume de Dominique & de Romagneſi, c'eſt-à dire, qu'elle fut très-bien reçue du Public. Elle eut quatorze repréſentations, & fut faite pour la troiſieme repriſe de la Tragédie Lyrique d'Héſione, dont Danchet a fait les paroles, & Campra la muſique.



LES JEUX DE L'AMOUR ET DU HAZARD.

Comédie en trois actes en prose, 23 Janvier 1730. (1)

SILVIA reproche à Lisette d'avoir dit à Orgon, son pere, qu'elle serait bien aise d'être mariée ; ce qui est d'autant moins vrai, qu'elle craint que le mari qu'il lui a destiné ne soit au-dessous du portrait avantageux qu'on lui en a fait. Orgon vient annoncer à sa fille que ce prétendu doit arriver le jour même. Silvia ne reçoit pas cette nouvelle sans marquer quelqu'inquiétude dont son pere lui demande la raison ; elle lui avoue ses craintes & lui fait entendre qu'elle voudrait bien, avant que de s'engager, connaître si le caractere de cet époux lui convient ; elle prie Orgon de consentir qu'elle l'éprouve sous le nom & les habits de Lisette, tandis que Lisette passera pour Silvia. Cette idée fait rire Orgon pour des raisons q 'on apprend dans la scène suivante. Il consent au double travef-

(1) La scène se passe dans la Maison d'Orgon.

tissement. Silvia & Lisette sortent pour l'aller exécuter.

Mario, fille d'Orgon, vient féliciter sa sœur sur son hymen prochain, mais elle le quitte en disant qu'elle a des affaires plus sérieuses & plus pressées. Orgon explique cette énigme à son fils, en lui lisant une lettre qu'il a reçue du pere de son gendre futur, qui par un mouvement de délicatesse semblable à celui de Silvia, a résolu de ne se pas faire connaître d'abord de sa maîtresse, & de paraître sous la forme de son Valet, qui doit prendre sa place. Orgon & Mario projettent de se bien divertir de cette comédie, sans cependant avertir aucuns des personnages qui la vont jouer.

Silvia n'ayant pas besoin d'employer tant de tems que Lisette à se métamorphoser, revient la premiere de sa toilette, & se prépare à bien jouer son nouveau rôle.

Dorante arrive sous les habits d'Arlequin son Valet. Son début est aussi galant que sa personne parait aimable. Orgon & Mario le laissent tête à tête avec la fausse Lisette; leur conversation est fort plaisante, & leurs cœurs commencent à sentir de la disposition à s'u-

nir ; il ont beau protester l'un & l'autre, que leur horoscope porte qu'ils n'aimeront que des personnes de condition, leur penchant les entraîne malgré eux ; ce qui semble les autoriser en secret, c'est que Dorante de son côté dit à Silvia qu'il n'est pas né pour être Valet, & que Silvia fait entendre quelque chose d'approchant.

Arlequin arrive enfin; mais toutes ses paroles & ses actions sont si peu dignes du personnage qu'il vient représenter, que Silvia le quitte brusquement.

Dorante reproche à celui-ci ses manieres grossieres. Arlequin lui promet de s'en corriger ; mais un instant après il retombe dans la même faute. Orgon arrive & lui demande mille pardons de l'avoir fait attendre.

ARLEQUIN.

Monsieur, mille pardons c'est beaucoup trop ; il n'en faut qu'un quand on n'a fait qu'une faute ; au surplus tous mes pardons sont à votre service.

Lisette fait entendre à Orgon qu'il est tems de finir un jeu qui pourrait aller trop loin, parce que ses charmes commencent à faire bien du ra-

vage ſur le cœur de Dorante, & que de la maniere dont il prend feu, elle ſe garantit bientôt adorée. Orgon la félicite de ſa conquête, & lui dit qu'il conſent qu'elle pouſſe ſa bonne fortune juſqu'à l'Hymen. Il la charge de faire entendre à ſa Maîtreſſe qu'elle ſoupçonne Bourguignon, le prétendu Valet de Dorante, de la prévenir contre ſon Maître, Liſette lui promet tout, & ſe promet tout à elle-même. Orgon ſe retire voyant venir le faux Dorante, qui devient très-preſſant.

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tant d'attendre, Monſieur: c'eſt par galanterie que vous faites l'impatient: à peine êtes-vous arrivé! votre amour ne ſaurait être bien fort, ce n'eſt tout au plus qu'un amour naiſſant.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, prodige de nos jours: un amour de votre façon ne reſte pas long-tems au berceau; votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le ſecond lui a donné des forces, & le troiſieme l'a rendu grand

garçon ; tâchons de l'établir au plus vîte ; ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mere.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite ? est-il si abandonné ?

ARLEQUIN

En attendant qu'il soit pourvu, donnez-lui seulement votre belle main blanche, pour l'amuser un peu.

Dorante vient interrompre Arlequin dans le cours de ses galanteries, il lui recommande encore de se moins livrer à ses impertinences, & de paraître réveur & mécontent. Dès qu'il est sorti, Arlequin & Lisette reprennent leur entretien, mais chacun de son côté se croyant indigne de son bonheur, s'humilie.

LISETTE.

Peut-être m'aimerez-vous moins quand nous nous connaîtrons mieux.

ARLEQUIN.

Ah ! Madame, quand nous en ferons-là j'y perdrai beaucoup.

LISETTE.

LISETTE.

Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

ARLEQUIN.

Et vous, Madame, vous ne ſavez pas les miennes, & je ne devrais vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'eſt pas les maîtres de ſon ſort.

ARLEQUIN.

Les pere & mere font tout à leur tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous aurait choiſi dans quelqu'état que vous euſſiez été.

ARLEQUIN.

Il a beau jeu de me choiſir encore.

Liſette l'aſſure des mêmes ſentimens, & ils ſe font un ſerment réciproque de s'aimer toujours, quelque choſe qui puiſſe arriver.

La fauſſe Liſette vient les interrompre, comme a fait le faux Bourgui-

gnon. Arlequin est obligé de lui céder la place, & Silvia, dont le cœur est fort agité, gronde beaucoup Lisette, l'accuse de lui montrer peu de zèle & la congédie avec humeur.

Dorante arrive & n'est pas plus tranquille; ils entament une conversation dans laquelle ils sont tous deux fort contraints.

DORANTE.

Je crois que j'ai à me plaindre de toi, Lisette.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non plus. Tu me dis, je t'en prie.

SILVIA.

C'est que cela m'est échappé. Venons à ce que tu voulais me dire, tu te

plaignais de moi. De quoi était-il question ?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle. J'avais envie de te voir, & je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA, *à part.*

Quand je m'en fâcherais, il n'en ferait ni plus ni moins. Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire ensemble.

DORANTE.

Je ne sais ce que je dis, ni ce que je te demande; adieu.

SILVIA.

Tu prends le bon parti; mais à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à savoir. Vous partez, m'as-tu dit, cela est-il sérieux?

DORANTE.

Pour moi il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtais pas pour cette réponse là, par exemple.

DORANTE.

Si tu ſavais, Liſette, l'état où je me trouve....

SILVIA.

Il n'eſt pas ſi curieux à ſavoir que le mien, je t'en aſſure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher ? Je ne me propoſe pas de te rendre ſenſible.

SILVIA, *à part.*

Il ne faudrait pas s'y fier.

Dorante ſe jette à ſes genoux, & M. Orgon & Mario arrivent; ils font la guerre à Liſette, de la ſituation où ils la trouvent, ce qui fait éclater ſon dépit. Son pere l'engage cependant à continuer la feinte encore quelques inſtans, & il lui promet qu'elle le remerciera bientôt du délai qu'il lui demande.

MARIO.

Et tu épouſeras Dorante, même avec inclination, je te le prédis; ... mais, mon pere, je vous demande grace pour le Valet.

SILVIA.

Et moi je veux qu'il ſorte.

ORGON.

Son Maître en décidera.

Dorante qui était ſorti à l'arrivée d'Orgon & de Mario, revient après leur départ.

DORANTE.

Ah! je te cherchais, Liſette.

SILVIA.

Ce n'était pas la peine de me trouver, car je te fuis, moi.

DORANTE.

Arrête donc, Liſette; j'ai à te parler pour la derniere fois; il s'agit d'une choſe de conſéquence qui regarde tes Maîtres.

SILVIA.

Va le dire à eux-mêmes, je ne te vois jamais que tu ne me chagrines; laiſſe-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant; mais écoute-moi te dis-je: tu vas voir les choſes

bien changer de face, par ce que je te vais dire.

SILVIA.

Eh bien, parle donc; je t'écoute, puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le secret?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire, qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois; mais tâche de m'estimer sans me le dire, car cela sent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes Lisette, tu m'as promis le secret. Achevons; tu m'as vu dans de grands mouvemens, je n'ai pu me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà; je me défendrai bien de t'entendre, moi: adieu.

DORANTE.

Reste, ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh! qui es-tu donc?

DORANTE.

Ah Lisette! c'est ici où tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'est pas à ton cœur à qui je parle, c'est à toi.

DORANTE.

L'état où sont les choses, me force à te le dire; je suis trop honnête-homme pour n'en pas arrêter le cours. Sache que celui qui est avec ta Maîtresse, n'est pas ce qu'on pense.

SILVIA, *vivement.*

Qui est-il donc?

DORANTE.

Un Valet. C'est moi qui suis Dorante.

SILVIA, *à part.*

Ah! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulais ſous cet habit, pénétrer un peu ce que c'était que ta Maîtreſſe, avant que de l'épouſer. Mon pere en partant, me permit ce que j'ai fait, & l'événement m'en paraît un ſonge. Je hais la Maîtreſſe dont je devais être l'époux, & j'aime la Suivante qui ne devait trouver en moi qu'un nouveau Maître. Que faut-il que je faſſe à préſent? Je rougis pour elle de le dire; mais ta Maîtreſſe a ſi peu de goût, qu'elle eſt épriſe de mon Valet, au point qu'elle l'épouſera ſi on la laiſſe faire. Quel parti prendre?

SILVIA.

Cachons-lui qui je ſuis..... votre ſituation eſt neuve aſſurément! mais, Monſieur, je vous fais d'abord mes excuſes de tout ce que mes diſcours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

DORANTE, *vivement.*

Tais-toi, Liſette, tes excuſes me chagrinent; elles me rappellent la diſ-

tance qui nous sépare, & ne me la rendent que plus douloureuse.

SILVIA.

Votre penchant pour moi est-il sérieux? M'aimez-vous jusques-là ?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien; & dans cet état, la seule douceur que je pouvais goûter, c'était de croire que tu ne me haïssais pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choisi dans la condition où je suis, est assurément bien digne qu'on l'accepte; & je le payerais volontiers du mien, si je ne craignais pas de le jetter dans un engagement qui lui ferait tort.

DORANTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette? Y ajoutes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles ?

SILVIA.

J'entens quelqu'un. Patientez encore

ſur l'article de votre Valet ; les choſes n'iront pas ſi vîte ; nous nous reverrons & nous chercherons les moyens de nous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je ſuivrai tes conſeils.

(*Il ſort.*)

SILVIA.

Allons, j'avois grand beſoin que ce fut-là Dorante.

Le même ſentiment de probité qui a engagé Dorante à ſe découvrir à Silvia, ne lui permet pas que ſon Valet abuſe de l'apparence pour tromper Liſette, & il le force à ſe découvrir, ce qui produit une ſcène auſſi comique que la précédente eſt touchante.

Arlequin a beaucoup de peine à en venir à l'explication. Enfin il prend la main de Liſette & l'apoſtrophe ainſi : cheres petites menottes, je vous prends ſans marchander, je ne ſuis pas en peine de l'honneur que vous me ferez. Il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiete.

LISETTE.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en

faut. Vous ne sauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.

ARLEQUIN.

Ne faites point de dépense, d'embarras, je serais bien effronté si je n'étais pas modeste.

LISETTE.

Encore une fois, Monsieur, je me connais.

ARLEQUIN.

Eh! je me connais bien aussi, & je n'ai pas là une fameuse connaissance, ni vous non plus quand vous l'aurez faite; mais c'est-là le Diable que de me connaître.

LISETTE.

Ah! tirez-moi d'inquiétude; en un mot, qui êtes-vous?

ARLEQUIN.

Je suis.... N'avez-vous jamais vu de la fausse monnoye? Eh bien! je ressemble assez à cela.

Enfin après avoir bien marchandé, il apprend à Lisette qu'il est *un Soldat d'antichambre*, & qu'il s'appelle Arlequin.

LISETTE, *en colere.*

Faquin !

ARLEQUIN, *à part.*

Je n'ai pu éviter la rime.

LISETTE.

Mais voyez ce magot, il y a une heure que je lui demande grace, & que je m'épuise en humilité pour cet animal-là.

ARLEQUIN.

Hélas, Madame, si vous préfériez l'amour à la gloire, je vous ferais bien autant de profit qu'un Monsieur.

LISETTE, *riant.*

Va, va, ma gloire te pardonne, elle est de bonne composition.

ARLEQUIN.

Tout de bon, charitable Dame. Ah ! que mon amour vous promet de reconnaissance !

LISETTE.

Touche-là, Arlequin, le Soldat d'antichambre de Monsieur, vaut bien la Coëffeuse de Madame.

ARLEQUIN.

La Coëffeuse de Madame ?

LISETTE.

C'est mon Capitaine, ou l'équivalent.

ARLEQUIN.

Mais voyez cette Magote, avec qui depuis une heure j'entre en confusion de ma misere.

Ils se pardonnent réciproquement, & se promettent de s'aimer avec autant de réalité, que si l'illusion durait encore.

Nous terminerons à cette scène, l'extrait de cette Piece qui aurait dû sans doute y finir, & peut-être même à la précédente; puisque la petite raison de vanité qui empêche Silvia de se faire connaître à Dorante, qui a la bonne foi de se découvrir à elle, ne produit aucune situation intéressante, & que ces deux Amans étant les personnages principaux de la Piece, elle doit finir à leur reconnaissance puisqu'elle ne roule que sur leur déguisement; malgré ce défaut & ceux de vraisemblance qu'on a justement reprochés à M. de Marivaux, on ne peut disconvenir que

ſa Comédie ne mérite le ſuccès qu'elle a eu. Elle fut d'abord jouée quatorze fois de ſuite, & elle eſt une de celles que l'on reprend le plus ſouvent & que l'on revoit toujours avec plaiſir.

SAMSON.

Tragi-Comédie en cinq actes, en vers, 28 Février 1730. (1)

DALILA ouvre la ſcène avec ſa Suivante Armilla; elle fait connaître qu'elle s'eſt dérobée de la Cour de Gaza, pour venir implorer le ſécours de Dagon, Idole des Philiſtins. Elle apprend à Armilla, qu'elle brûle d'un coupable amour pour un Hébreu qu'elle ne trouva que trop aimable la premiere fois qu'il parut à ſes yeux parmi les Captifs qu'Achab avait faits dans ſa derniere victoire. Samſon eſt cet Hébreu dont elle parle; elle ne laiſſe pas de ſe promettre de triompher d'un amour condamné par une loi expreſſe du Roi des Philiſtins.

---

(1) Le théâtre repréſente un bois dans l'enfoncement duquel on découvre le Temple de Dagon.

Azael reproche à Samson l'indigne repos dans lequel il languit, au lieu de tourner contre les ennemis de Dieu, ces traits qu'il n'emploie que contre des animaux dans les vains plaisirs de la chasse. Samson lui répond qu'il souscrit aux décrets éternels qui ont condamné les Hébreux à un pénible esclavage, en punition de leurs crimes. Voici comment il s'exprime :

Du Dieu qui nous punit, respectons la puissance ;
J'éprouve en l'adorant, les traits de sa vengeance
Et je ne porterais que des coups criminels,
Si je les opposais aux décrets éternels.

Il s'endort sous un olivier. Pendant son sommeil il entend une voix qui chante les vers suivans :

La gloire en d'autres lieux t'appelle,
Samson, prise ton arc, abandonne ces bois,
Que sans tarder, le Philistin rebelle,
De ton bras triomphant éprouve tout le poids.
Que ton cœur à ce bruit de guerre,
A ces éclairs, à ce tonnerre,
Du Ciel reconnaisse la voix ;
Et que cet olivier paisible,

Disparaisse à l'aspect terrible
De ce laurier garant de tes exploits.

Tout ce qui est exprimé dans ces vers, arrive à mesure qu'on les chante; les éclairs brillent, le tonnerre gronde, & l'olivier est changé en laurier. Samson rempli de l'esprit de Dieu, jette son carquois comme un indigne ornement, il se prépare à venger les Hébreux & à les tirer d'esclavage. Il combat & étouffe un Lion prêt à dévorer Dalila; mais aussi modeste après sa victoire que vaillant dans le combat, il en rapporte humblement la gloire au Ciel.

SAMSON, *à Dalila.*

Le Ciel dont la faveur secondait mon courage,
A voulu conserver son plus parfait ouvrage.

DALILA.

Ceux que le Ciel choisit pour de pareils exploits,
Doivent s'énorgueillir de l'honneur de son choix;
Et j'avouerai, Seigneur, que ma reconnaissance,
Se partage entre vous & la Toute-Puissance.

Quand on a vu combattre avec tant de valeur,
Pourrait-on refuser son hommage au Vainqueur ?
Que ne puis-je égaler en un jour si propice,
La louange au Héros, & le prix au service !

Elle a reconnu l'objet de son amour dans celui qui vient de lui sauver la vie. Samson ne peut à son tour être insensible à sa beauté ; mais Dalila lui oppose son devoir & sa religion, elle lui apprend qu'elle doit épouser Achab, Général des Philistins ; Samson n'est pas effrayé de ces obstacles, qu'il espere de surmonter, & Dalila le quite après lui avoir fait connaître qu'elle n'est que trop sensible à son amour. (1)

Au second acte le théâtre représente le Palais du Roi des Philistins. Dalila avoue ingénuement à Achab, qu'elle aime Samson ; elle s'en excuse ainsi :

---

(1) Nous supprimerons toutes les scènes comiques qui font diversion à l'intérêt, parce que la Piece n'a pas besoin d'une épisode si monstrueuse.

Achab, de notre cœur les mouvemens rapides,
Naissent des passions qui leur servent de guides,
Sur nos faibles esprits leur empire absolu,
Malgré tous nos efforts a toujours prévalu;
Pour l'un, indifférens; pour l'autre, pleins de flâmes;
Nous ne disposons point du penchant de nos âmes,
Sous les traits de l'amour, lorsque nous fléchissons,
Ce Dieu nomme l'objet & nous obéissons.

A l'approche de Samson, Achab redouble sa colere contre un Rival aimé; mais Dalila l'engage à se retirer en lui disant:

Suis mes pas, viens savoir ce que le sort t'apprête.

Emmanuel, pere de Samson, lui reproche son amour pour une Philistine; mais Samson le rassure par ce serment:

Oui, je jure, Seigneur, par vos jours précieux,
De venger, de briser nos fers injurieux,
Et si je ne remplis toute votre espérance,

Puisse pour m'en punir la céleste vengeance,
Me livrer en opprobre aux Philistins cruels,
Que traîné par leurs mains au pied de leurs
Autels,
Je serve de jouet à tout ce Peuple impie,
Et que j'y meure enfin couvert d'ignominie. (1)

Achab se plaint à Phanor, Roi des Philistins, qu'un Hébreu ose lui disputer le cœur de Dalila, & il l'avertit que les Israëlites espérant tout de la valeur de Samson, sont prêts à se révolter.

PHANOR.

D'un Rival généreux respectez le courage,
La vertu doit toujours s'attirer notre hommage,
Ma gloire ni l'Etat n'ont rien à redouter,
Quel que soit cet Hébreu, je saurai l'arrêter,
Et toute sa valeur ne pourra me contraindre
Qu'à l'admirer, Achab, & non pas à le craindre.

Achab reproche encore à Dalila sa faiblaisse pour Samson, dont il parle

(1) Ce serment n'est pas tout-à-fait vérifié à la fin de la Piece. Samson meurt comblé de gloire, & non pas couvert d'ignominie.

avec beaucoup de mépris, mais Samson qui était au fond du théâtre, indigné des menaces d'Achab, se présente à lui & se défie au combat. Phanor affectant une justice qu'il dément dans la suite, presse Dalila de se déclarer pour l'un des deux; mais celle-ci n'écoutant que le zèle de sa religion, ôte toute espérance à Samson.

DALILA.

Je n'épouserai point Samson, ... cruel devoir!
Sur un cœur vertueux connais tout ton pouvoir.

Samson croyant que Dalila n'a fait jusqu'ici que le jouer, s'abandonne à toute sa fureur, & court se venger sur les Philistins.

Le théâtre représente au troisieme acte le camp des Philistins. Achab pour consoler le Roi du carnage que Samson seul vient de faire de ses meilleures troupes, lui apprend que le Grand-Prêtre des Hébreux intimidé par ses menaces, lui a promis de le livrer. On amene Emanuel, pere de Samson, prisonnier. Ce généreux vieillard brave le Roi, & lui dit que si l'amour de son

fils pour Dalila a trop long-tems suspendu sa vengeance, la prison de son pere va le déterminer à la faire éclater. Phanor ordonne qu'on l'enferme dans une tour qui paraît au fond du théâtre. On amene, peu de tems après, Samson chargé de chaînes, & Phanor remet son sort entre les mains d'Achab son rival.

SAMSON, *à part.*

Pour punir mes Tyrans, ma haine a profité
D'un stratagême heureux, qu'eux-même ont inventé.
Traitres, qui n'avez pu me vaincre à force ouverte,
Votre propre artifice avance votre perte,
Puisqu'il m'approche enfin de ces lâches Soldats,
Que la peur de mourir dérobait à mon bras.

Achab commande à ses soldats de lui donner la mort; mais Samson leur dit que c'est à eux-mêmes à trembler. Achab le menace d'épouser Dalila en sa présence même. Ce dernier outrage pousse à bout la patience de Samson, il brise ses chaînes, & trouvant par hasard une mâchoire à ses pieds, il

met en fuite les Philistins avec ce vil instrument.

Les efforts que Samson vient de faire lui causent une soif si ardente, qu'elle lui annonce une mort prochaine. Il reconnaît alors que le bras du Seigneur s'appésantit sur lui, & punit son amour pour Dalila, il exprime ainsi ses remords.

Mais quel aveuglement suit la présomption!
Tu n'as pu surmonter ta folle passion,
Et tu veux ignorer, lâche, quels sont les crimes
Qui rendent aujourd'hui tes tourmens légitimes!
Souviens-toi que tu viens de combattre en ce lieu,
Pour venger ton amour, & non pas pour ton Dieu.
Malheureux! tu croyais ne devoir qu'a toi-même
Le succès que tu tiens de sa bonté suprême;
Appuyé de son bras tu faisais tout trembler;
Mais sans lui, le plus faible aurait pu t'accabler.

La soif le presse de plus en plus.

Mon mal redouble, hélas! mes sens s'évanouissent,

Mes yeux sont obscurcis, & mes genoux flé-
chissent;
Je vois l'horrible mort errer autour de moi;
C'en est fait... Dieu puissant, j'espere en-
cor en toi.
Sur les maux de Samson, jette un regard pro-
pice,
Ta clémence toujours balança ta justice.
Indigne des honneurs que tu m'as présentés,
Que je partage ici tes immenses bontés;
Ah! si le repentir fait descendre ta grace,
Je ne saurais périr, & mon crime s'efface;
Ce foudre destructeur de tant de Philistins,
Produira, si tu veux, une source en mes
mains;
C'est toi qui me l'offris contre ce Peuple im-
pie,
Il lui donna la mort; qu'il me rende la vie,
Semblable à ce rocher dont Moïse autrefois,
Vit jaillir un torrent sur ton Peuple aux abois.

Il sort une source d'eau de la mâchoire, & Samson après avoir étanché sa soif, force la prison de son pere. Chargé d'un fardeau si cher, il emporte encore sur ses épaules les portes de la prison qui sont énormes.

Le Roi instruit de la défaite de ses troupes, n'a dans ce moment d'autre

confident que la suivante de Dalila ; qui lui conseille d'employer l'artifice, puisque la force ne sert de rien contre Samson ; elle lui dit qu'il faut que sa maitresse flatte l'espoir de ce terrible fléau de ses sujets, pour l'engager à lui déclarer d'où naît sa prodigieuse valeur ; Samson, continue-t-elle, a autrefois brûlé pour Tamnatée, il faut faire croire à Dalila qu'il l'aime encore, afin que son amant ne puisse calmer sa défiance qu'en lui revêlant ce fatal secret. Le Roi dont le caractere est moitié vicieux, moitié vertueux, ne se détermine qu'avec peine à cette tromperie qu'il justifie ainsi :

Qu'elle perde Samson ; mais dans cette entreprise,
Que l'amour du devoir, s'il se peut, la conduise.

Dalila vient ; le Roi la presse d'employer pour le salut de sa patrie, ces mêmes charmes qui ont triomphé de Samson.

La force dont Samson nous accable aujourd'hui,
Consiste en un secret qui n'est su que de lui.
Flattez-le d'un Hymen, pour percer ce mystere.

Dalila

Dalila se refuse à la perfidie que le Roi exige d'elle. Achab effrayé vient lui annoncer que tout est perdu, & l'engage à fuir s'il veut conserver sa tête. Phanor ordonne à Dalila d'exécuter ce qu'il vient de lui proposer pour le bien de ses sujets. Armilla l'y dispose adroitement, en jettant dans son cœur des soupçons au sujet de Tamnatée, & lui persuade qu'elle ne peut s'assurer de la fidélité de Samson, que par cette marque de confiance. Il arrive sans appercevoir Dalila dont il se croit trahi en faveur d'Achab; il jure de perdre ce rival, & le Roi même. Delila paraît tout-à-coup devant lui & lui offre son cœur à percer. Elle se justifie facilement de l'infidélité dont il l'accuse, & l'ayant amenée au point qu'elle s'est proposée; elle le presse de lui déclarer le secret fatal.

SAMSON.

Princesse, épargnez-vous un inutile effort,
Si ce fatal secret n'entraînait que ma mort, . .
Mais, Madame, à lui seul ma gloire est attachée.

Il la refuse, Dalila se retire indignée, & Samson la suit sans savoir ce qu'il doit faire.

Armilla apprend au Roi tout ce qui s'est passé dans l'appartement de Dalila, & lui dit que s'étant cachée de maniere à pouvoir tout voir & tout entendre ; elle a vu Samson se jetter aux pieds de Dalila, qu'il a long-tems trompée par de fausses confidences ; qu'enfin il lui a confié que sa force consiste dans ses cheveux ; qu'après avoir fait cet aveu il s'endormi, & qu'elle a conseillé à Dalila de profiter de cet instant, pour faire l'épreuve de sa sincérité. Le Roi promet à cette perfide les récompenses dignes du service qu'elle vient de rendre à sa patrie.

Le théâtre change & représente l'appartement de Dalila. Elle est allarmée du long sommeil de Samson, & commence à craindre qu'il n'ait été que trop sincere. Ses allarmes redoublent voyant arriver le Roi, suivi d'une troupe de soldats qui viennent saisir son Amant ; elle l'éveille, Samson veut se défendre, mais il tombe de faiblesse en reprochant à Dalila sa perfidie qu'il avoue n'avoir que trop méritée.

Phanor ordonne qu'on lui crêve les yeux sur le champ, & Dalila désespérée, se plonge un poignard dans le sein.

Le théâtre change encore & représente le temple de Dagon. Le roi & sa cour y sont assemblés, lorsqu'on y amene Samson, privé de la lumiere. Il reconnait son crime : il sent un repentir sincere, & prie le Seigneur de lui rendre sa premiere force, afin qu'il puisse employer ses derniers momens à délivrer les Hebreux de l'esclavage.

SAMSON.

Rends leur premiere force à mes bras désarmés ;
Que ma mort soit utile aux Hébreux opprimés :
Anime de mes mains les secousses rapides,
Que je puisse ébranler ces colonnes solides,
Et que tes ennemis trouvent leurs monumens,
Sous ces murs écroulés jusques aux fondemens.

Samson est exaucé ; il secoue les colonnes : le temple s'écroule, il est lui-même écrasé sous les ruines avec tous les Philistins, & la Tragédie finit par ce spectacle aussi terrible qu'admirable.

Cette Tragédie eut le sort de toutes les bonnes Pieces, elle fut autant critiquée

qu'applaudie ; on fit à Romagnesi, qui en est l'auteur, beaucoup de reproches, les uns bien fondés, les autres ridicules. Ceux de la premiere classe, sont les négligences de style en quelques endroits ; le caractère de Phanor qui se pare d'un extérieur de générosité, & finit par une action atroce; mais ce qui a généralement révolté les personnes sensées c'est l'aliage du bas comique avec le beau tragique qui se trouve dans la plûpart des scènes ; le plus spécieux parmi ceux de la seconde classe, est la séduction de Dalila, qui toute vertueuse & toute fidelle qu'elle est, exige un secret qui coûte l'honneur & la vie à son amant ; mais il ne faut pour la justifier que faire observer que son cœur allarmé n'envisage point en ce moment les conséquences fatales de ce secret, dont les suites funestes n'arrivent que par la trahison d'Armilla. Ses craintes sont naturelles, & ceux qui les condamnent n'ont jamais éprouvé les persécutions d'une femme jalouse, ni même les inquiétudes d'une amante délicate.

On ne peut sans injustice disconvenir que ce drame n'ait mérité son succès, soit qu'il le doive à l'original

Italien, où qu'il ne le tienne que des talens de l'Auteur qui a sçu se l'approprier par une nouvelle forme, & dans une autre langue. Elle eut douze représentations avant Pâques, fut jouée très-souvent dans le cours de la même année, & a toujours attiré un grand nombre de Spectateurs chaque fois qu'elle a été reprise.

Les Comédiens Italiens firent la clôture de leur théâtre le 26 Mars, & l'ouverture le 17 Avril, par la Piece dont nous venons de donner l'extrait. Elle fut précédée du compliment qui fut prononcé par la Demoiselle Catine Thomassin, nouvellement reçue, & dont voici l'endroit le plus piquant.

Le Public applaudit une Piece nouvelle,
Quoiqu'il ait reconnu de grands défauts en
elle ;
Mais il voit ses beautés, fait les apprécier,
Et quand il rit chez nous aux traits de la satyre,
C'est qu'il a senti le premier,
Tout ce que là-dessus les Censeurs pouvaient
dire.
Cet usage d'ailleurs de tout tems établi,

Devrait-il offenſer perſonne ?
De ces combats d'eſprit que le bon goût ordonne,
On a vû tous les ans le Parnaſſe rempli,
Et l'Auteur critiqué n'en eſt point avili.

. . . .

Les grands ſuccès enflent de trop de gloire,
Il faut les mitiger par la reſtriction ;
Car un Auteur n'a pas de peine à croire,
Qu'il a ſaiſi le point de la perfection,
Et la critique eſt néceſſaire,
Pour qu'il faſſe au Public la reſtitution
Des complimens outrés qu'on aurait pu lui faire,
Juſqu'au tems où l'impreſſion,
Fait voir combien l'ouvrage a mérité de plaire.

L'Auteur de ce compliment eſt M. Riccoboni fils : puiſqu'il ſe montre ſi favorable à la critique, il ne doit pas trouver mauvais qu'en approuvant ce qu'il dit à ce ſujet, on critique un peu ſa verſification, & qu'on lui reproche, le Parnaſſe *rempli de combats d'eſprit*, *des ſuccès mitigés par la reſtriction*, une reſtitution de complimens outrés, faite au Public par un Auteur : ces expreſſions & quelques autres join-

tes au tout un peu prosaïque de tout l'ouvrage, pour se servir de ses termes, permettent *d'en mitiger le succès par une restriction équitable*, dont nous espérons qu'il ne s'offencera point.

On créa pendant cette quinzaine deux parts, l'une pour Madame Belmont, & l'autre pour Madame Deshayes, fille de Thomassin, & connue alors sous le nom de Catine.

DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU.

Comédie en trois actes en vers libres, 24 Avril 1730. (1).

DAMASIPPE & Criton, deux Paysans du village, s'entretiennent des prétendues folies de Démocrite, & le premier apprend à l'autre que Damastus, frere du Philosophe, travaille au sénat pour le faire exiler, & qu'il l'a mis auprès de lui pour épier ses actions.

---

(1) La scène est dans un village proche d'Abdere, & elle se passe dans un Peristille qui donne sur les Jardins de la Maison de Campagne de Démocrite.

DAMASIPPE.

C'est la leune, dit-on, qui le rend leunatique;
Car à l'envisager trop souvent, il s'applique:
Et puis il rit toujours, se gausse d'un chacun,
Et lâche à tout moment queuque trait satyrique,
Même contre les gens les plus hors du commun.

CRITON.

Encor ça vaut-il mieux qu'un fou mérancolique.

DAMASIPPE.

Il rit même étant seul, marque de sa folie,
Ou bian se promenant au milieu des tombeaux,
Il va se goberger des morts mal à propos,
Comme s'ils avient tort de n'être plus en vie.

CRITON.

Oh! pour le coup, c'est li-même qu'a tort,
C'est malgré soi qu'on deviant mort,
Aucun d'eux n'en avait envie.

Les figures géométriques qu'ils lui voyent tracer, leur font aussi croire qu'il est un peu sorcier ; mais ce qui confirme le plus la folie de Démocrite, c'est le mépris des richesses.

Misis, la plus jeune des deux affranchies de Démocrite, soutient à Philolaüs, son amant, que le Philosophe est amoureux de Sophie, sa sœur aînée.

MYSIS.

Dès qu'il quitte l'étude,
Il demande Sophie, & ne peut s'en passer ;
De son front elle seule a le droit de chasser
Ce qu'un trop long travail y peut laisser de rude.
Vient-elle à paraître ? Soudain
De son air enjoué, le retour est certain,
Plus de marque de lassitude...

. . . .

Un des goûts de ma sœur est de parler morale,
Et volontiers il l'en régale ;
Mais d'un ton doux, d'un air humain,
Point de grimace magistrale.
Tout au contraire, il aime à lui prendre la main ;
Le moindre petit soin près d'elle l'intéresse ;

Il rajuste un frison, il détourne une tresse
Qui lui couvre un peu trop le sein,
Sur lequel sein quand elle se redresse,
(Ce que souvent elle fait à dessein)
Vous voyez de mon Sage une œillade traîtresse,
Se rabattre & tomber soudain,
Tout en lui prêchant la sagesse,
Et la leçon marche toujours son train,
Et puis sous le menton doucement la caresse,
Quand elle a bien compris quelque trait un peu fin.

Mysis ordonne à Philolaüs d'aller voir Démocrite, & de ne rien oublier pour pénétrer son amour, par l'intérêt qu'ils y ont tous deux, la cadette ne pouvant raisonnablemenr être mariée qu'après l'aînée.

Damastus parlant à Philolaüs, parcourt la vie de son frere. Il expose que Démocrite acheta à son retour d'Egypte trois Esclaves ; savoir *Egine*, qui est la mere de *Sophie* & *Misis* ses deux filles.

Dans un entretien que les deux freres ont ensemble, Damastus a du dessous ; Démocrite exerce à ses dépens son talent de rire ; le raille vivement,

& compare leur maniere de vivre d'une façon qui n'est pas avantageuse à Damastus.

DÉMOCRITE.

Vous vous levez avant l'aurore,
Pour compter, supputer avec un Intendant;
Votre femme est au bal encore,
Et vous l'attendez en grondant:
Vous fremissez en lisant sa dépense,
Car c'est un article abondant.

DAMASTUS.

Elle doit soutenir son rang & sa naissance.

DÉMOCRITE.

Cet article fini, nouveau chagrin commence;
On compte la recette, on s'y trouve en défaut,
La dépense a monté plus haut,
Vos biens ont essuyé mille accidens étranges,
On ne reçoit rien des Fermiers,
Le blé moisit dans leurs greniers,
Ou le feu s'est mis dans leurs granges, &c.

. . . .

Mais venons à présent au bonheur de ma vie.
D'abord pour Intendant, j'ai l'aimable Sophie,

Qui paraissant le mémoire à la main,
Me trouve tous les jours l'œil gai, le front
serein ;
Comme en elle je me confie,
Nos comptes sont aisés, d'autant plus qu'ils
sont courts.
Après, selon mon habitude,
Le reste du matin je le donne à l'étude ;
Délice de l'esprit, où pendant les beaux
jours,
Dans mes Jardins je fais deux ou trois tours ;
J'y vois ma richesse renaître,
Tout y croît, y fleurit, tout y sent l'œil du
Maître.
Et lorsque le soleil est au haut de son cours,
Un repas de mets domestiques,
Apprêté par de belles mains,
Vins de mon cru, fruits nés dans mes Jar-
dins,
Y flattent mieux mon goût, que les plus ma-
gnifiques.

DAMASTUS.

Je maigris au récit de vos repas rustiques.

. . . .

(Démocrite rit).

N'est-il point de remede à ce rire indo-
cile ?

DÉMOCRITE.

Que voulez-vous ? C'est mon temperament.

DAMASTUS.

Ah ! c'est folie assurément,
Et de ce pas je retourne à la ville,
Chercher un Médecin habile,
Qui vous compose un fort médicament.

DÉMOCRITE, *riant.*

Songez à purger seulement,
Et votre orgueil & votre bile.

Damastus se retire, Sophie paraît & Démocrite pour l'éprouver lui propose un époux jeune & aimable, Sophie répond qu'elle aimerait mieux qu'il fût plus âgé, & voici la raison qu'elle en donne.

C'est que je veux qu'il m'aime.
Or afin qu'il m'aimât long-tems,
Je le voudrais au moins de quarante ans.

. . . .

J'ai remarqué que la jeunesse
Passe chez une femme avec plus de vîtesse,
Qu'elle ne fait chez un mari;
Que dans le cours des ans, un époux à quarante,

Paraît encor jeune & fleuri,
Et que notre éclat passe à trente.
Quand un trop jeune époux en paraît dégoûté,
Je lui pardonne ce me semble;
Pour conserver l'amour, il faut que la beauté
Marche d'un pas égal d'un & d'autre côté,
Et qu'on ne les perde qu'ensemble.

Démocrite prie Sophie de lui préparer un repas pour des amis qu'il attend. Philolaüs vient, l'instruit de ce qui se trame contre lui dans Abdere, & lui annonce un essain de Savans qui doivent venir exprès pour l'examiner.

Démocrite fait connaître au commencement du second acte qu'il est instruit du sort de ses affranchies, & que c'est là ce qui l'empêche de s'opposer à l'hymen que Philolaüs souhaite de contracter avec Mysis. Criton vient lui rendre une lettre qu'il a oublié de lui remettre, & qui apprend à Démocrite tout ce qui se trame contre lui dans le sénat d'Abdere; mais il n'en est pas plus inquiet.

Dans la scène suivante Philolaüs apprend à Mysis que Démocrite est im-

pénétrable sur l'amour qu'elle lui suppose pour Sophie, ce qui engage Mysis à questionner sa sœur qui lui avoue ingénuement le chagrin qu'elle a lorsqu'elle est éloignée de Démocrite, & tout le plaisir qu'elle ressent à son retour.

Démocrite veut à son tour éprouver Sophie, & savoir si elle ne lui est attachée que par de simples sentimens de reconnaissance, il a lieu d'être satisfait de ses réponses ; il lui promet un sort heureux & lui recommande le secret sur la conversation qu'ils viennent d'avoir.

Sophie commente agréablement ce que Démocrite ne lui a dit que d'une maniere obscure ; mais Mysis vient troubler sa joie, en lui apprenant que le Sénat va bannir Démocrite pour le punir de l'amour qu'il a pris pour elle. Sophie accablée de cette affligeante nouvelle, ne peut plus garder son secret.

Les Philosophes qui ont été annoncés dès le premier acte arrivent.

Démocrite après leur avoir prouvé qu'il est plus sage qu'eux, les prie de résoudre une question sur laquelle une Bachelette de quinze ans est plus ins-

truite qu'eux. Si l'on doit aimer, ou n'aimer point.

DIOGENE.

La chose à décider me paraît difficile.
Quand Laïs avec moi le prend du mauvais ton,
L'amour m'échauffe trop la bile ;
Mais quand elle change de style
Et prend l'air un peu plus mouton,
L'amour est bon, mais je vous dis fort bon.

DÉMOCRITE.

Et qu'en dit le grave Straton ?

STRATON.

En aimant la raison s'oublie ;
Sans la raison l'homme est un sot,
L'amour est donc une folie,
Par force il faut lâcher le mot ;
Mais du moins c'est la plus jolie.

DÉMOCRITE.

Vous Aristipe, à votre tour,
Pensez-vous si mal de l'amour ?

ARISTIPE.

Moi ? J'accorde fort bien l'amour & la sagesse,

J'en prends un peu selon l'occasion,
Et ma raison n'y voit rien qui la blesse;
Il est chez moi plaisir & jamais passion,
La passion seule est faiblesse,
Et voilà ma conclusion.

DÉMOCRITE.

Il est peine & plaisir au sens de Diogêne;
Il est folie à celui de Straton;
Chez Aristippe il est plaisir sans peine,
Lequel des trois en croira-t-on?
Ou soyez sur l'amour d'accord tous trois ensemble,
Ou laissez-moi, Messieurs, aimer si bon me semble.

Après cette thèse galante, la conversation roule sur les sciences, & Démocrite ne manque pes d'exercer avec succès son talent de rire. On annonce Hypocrate, qui ne paraît qu'au troisieme acte; alors il reproche à Démocrite son amour pour une Esclave; mais le Philosophe pour justifier les sentimens de son cœur, ordonne qu'on fasse venir Sophie; à peine Hypocrate l'apperçoit*, qu'il en devient amoureux; Sophie se retire. Démocrite demande à Hypocrate ce qu'il

pense de son amour depuis qu'il en a vu l'objet. Hypocrate convient que Sophie est adorable, mais il lui dit comme rival, qu'elle ne convient pas à son âge. Démocrite lui répond qu'elle conviendrait encore moins au sien, attendu qu'il est beaucoup plus avancé dans la carriere; Hypocrate se retranche sur l'excellence de son art, ce qui oblige Démocrite à lui lâcher ce trait.

> Votre art souvent par trop de soin,
> De la santé hâte bien la ruine;
> Et quand l'amour prend Médecine,
> C'est signe qu'il n'ira pas loin.

Démocrite demande à Hypocrate ce qu'il a fait d'Egine, sa premiere femme. Hypocrate lui répond que son pere ayant appris son hymen clandestin, le força de quitter sa triste famille, qui consistait en la mere & deux filles; il ajoute qu'il apprit au retour de ses longs voyages que tout était mort, il conclud de-là que son veuvage le met en liberté d'épouser Sophie; Démocrite feint d'y consentir.

Mysis, qui du fond du théâtre a écouté leur conversation, ne manque pas d'apprendre à Sophie qu'elle va être Madame Hypocrate, & lorsque

Démocrite arrive, il la trouve toute en pleurs. Le Philoſophe eſt touché de ſes larmes, & la preſſe de lui expliquer le ſujet de ſon chagrin.

SOPHIE.

Une éternelle honte, un mortel repentir
Suivraient l'aveu de ma faibleſſe,
Je connais trop, Seigneur, votre auſtere ſageſſe,
Pour pardonner l'amour, il faut le reſſentir.

Démocrite l'encourage, elle continue.

On ne pardonne point un amour téméraire,
Mais, hélas! eſt-il volontaire,
Lorſque d'un mérite parfait,
Il eſt un effet néceſſaire?

DÉMOCRITE.

Si là-deſſus votre aveu ne m'éclaire,
Je ne puis décider de ſa témérité;
Mais je ne prétends point pénétrer un myſtere,
Que vous voulez couvrir de tant d'obſcurité.

SOPHIE.

Vous qui liſez ſi bien dans le fond de mon ame,
Ignorez vous l'objet d'une ſi juſte flâme?

DÉMOCRITE.

Quand je pourrais ne le pas ignorer,
Oserais-je le déclarer ?
Non, je crains trop de m'y méprendre ;
Soyez libre dans votre choix :
Non, si jamais je veux l'apprendre,
Ce doit être par votre voix.

Sophie voyant que Démocrite lui reproche son silence, lui répond ainsi :

Je reçois l'exemple de vous,
Qui du Sénat me cachez la colere,
Quand je suis le sujet de ce juste courroux.

DÉMOCRITE.

Devais-je vous parler d'une vaine chimere ?

SOPHIE.

Vos secrets sont connus, Seigneur, je les sais tous ;
Je n'ai que trop appris votre péril extrême ;
Mais je puis, grace au Ciel, vous en tirer moi-même,
C'est pour me consoler un plaisir assez doux.
Par vos leçons mon cœur est devenu capable
De faire un généreux effort,
J'appris à respecter les volontés du sort,

Pour vous le rendre favorable,
Daignez dans ce dessein me prêter du secours ;
Chaque instant près de vous me rendrait plus coupable,
Il faut, Seigneur, il faut vous quitter pour toujours.

Démocrite au comble de la joie, se jette aux genoux de Sophie, & il y est surpris par Hypocrate qui lui reproche sa trahison. Philoxene, Sénateur & ami de Démocrite vient lui apprendre que le Sénat, loin de le bannir, lui envoye cinq cens talens pour prix d'un excellent livre sorti de sa plume. Ce même Sénateur annonce à Hypocrate que son épouse, Egine, vient de lui déclarer son sort. Hypocrate par cette nouvelle apprend que son épouse est vivante & que Sophie & Mysis sont ses filles. Il consent au mariage de Démocrite & de Philolaüs, & la Piece finit par un divertissement exécuté par les Habitans d'Abdere.

VAUDEVILLE.

Dans Abdere, on voit régner
Sotise & malice,
Pourrions-nous les épargner
Sans quelqu'injustice ?

Faisons pleuvoir les bons mots
La plaisanterie,
La médecine des sots,
C'est la raillerie.

✻

Il a, ce brillant Commis,
La Fortune amie,
Aux emplois il est admis,
Sa femme est jolie;
Tombons-lui souvent à dos,
A la Comédie,
La Médecine, &c.

✻

En Crésus tout frais éclos,
Notre ville abonde;
Les grands airs de ces Lourdauts,
Blessent le beau monde;
Attachons tous nos grelots
Sur leur broderie,
La Médecine, &c.

Cette Comédie est une des meilleures qui soient sorties de la plume d'Autreau & une de celles qui ait eu le plus de succès au théâtre. On trouva le caractere de Démocrite bien mieux soutenu que celui de Regnard. Elle eut

vingt-quatre repréſentations. Elle avait cependant été refuſée par les Comédiens Français ; c'eſt la derniere que l'Auteur ait donnée au Thâtre Italien. Il en avait compoſé deux autres depuis ; *Panurge à marier*, & *Panurge marié*, qui n'ont point été repréſentées.

Autreau avait près de ſoixante ans lorſqu'il commença à travailler pour le théâtre. Ses eſſais annoncerent un talent décidé pour la Comédie, & ſes ſuccès ne furent point l'effet de la brigue ; né Philoſophe ou Miſantrope, ce qui revient au même à préſent, il fuyait la ſociété par goût, & vivait dans la retraite par raiſon. S'il faiſait peu de cas de ce que l'on eſtime dans le monde, il n'en faiſait pas beaucoup plus de ſa perſonne, & moins encore de ſes ouvrages, ce qui eſt rare parmi les gens de lettres. Les intrigues de ſes Pieces étaient ſimples, & ſes dénouemens cauſaient plus de ſatisfaction que d'étonnement ; mais ſon dialogue était naturel & rapide : il avait de la juſteſſe ſans affectation & de la facilité ſans négligence ; il était capable de la meilleure plaiſanterie, & pour s'en convaincre, on n'a beſoin que de lire la

Piece dont nous venons de donner l'extrait.

Le premier de ses ouvrages est le Port-à-l'Anglais, donné au Théâtre Italien le 25 Avril 1718. Le succès de cette Comédie eut la gloire de fixer à Paris ces Comédiens, qui méditaient alors leur retour en Italie; il leur donna depuis l'Amante-Romanesque, ou la Capricieuse, Comédie en trois actes en prose, représentée pour la premiere fois le 27 Décembre 1718.

Les Amans Ignorans, Comédie en trois actes en prose, le 14 Avril 1720.

La fille inquiete, ou le Besoin d'aimer, Comédie en trois actes en prose, le 2 Décembre 1723.

Démocrite prétendu fou, Comédie en trois actes en vers le 24 Avril 1730.

Au Théâtre Français, le Chevalier Bayard, Comédie héroïque en cinq actes envers, le 23 Novembre 1731.

La Magie de l'Amour, Comédie Pastorale en un acte en vers; & les Faux Amis Comédie en cinq actes en vers non représentée; mais destinée au Théâtre Français.

Au

Au Théâtre de l'Opéra, Rhodope ou l'Opéra perdu, Poëme lirique en trois actes; non mis en musique.

Platée ou la Naissance de la Comédie, Opéra bouffon mis en musique par Rameau, représenté à Versailles le 31 Mars 1745, & à Paris le 4 Février 1749. Après la mort de l'Auteur cet Opéra fut retouché par M. Balot de Sauvot, & il a été repris le 5 Février 1750.

Les Fêtes de Corinthe, Comédie-Ballet en trois actes à mettre en musique.

Le Galant-Corsaire, Ballet à mettre en musique.

Mercure & Dryope, Pastorale en un acte, à mettre en musique.

On trouve encore dans le quatrième volume de ses Œuvres quelques chansons & pieces fugitives dans lesquelles il y a beaucoup de facilité.

Autreau joignait au talent de la Poësie celui de la Peinture. Parmi plusieurs tableaux, il en reste deux assez estimés, le premier représente dans une sale, Messieurs de Fontenelle, Lamothe & Danchet, se disputant sur un ouvrage dont on a fait la lecture; le second est Diogene cherchant un hom-

me la lanterne à la main, & l'ayant trouvé dans la personne du Cardinal de Fleury, dont il montre le portrait dans un médaillon, au bas duquel est cette inscription: *Quem frustrà quæsivit Cynicus olim ecce inventus adest.* L'estampe de ce tableau que l'on trouve chez Odieuvre, annonce que la figure a été peinte par Rigaud; & l'on reconnaît facilement la maniere de ce Peintre dans l'hermine dont il est drapé. Quoi qu'il en soit, il ne manquait pour faire beaucoup d'honneur à l'invention de celui qui l'a composée, que de mettre le Prince à la place du Ministre.

Autreau est mort en 1745, âgé d'environ 86 ans, moins connu par lui-même que par ses ouvrages, qui ont été recueillis en 4 volumes par feu M. Pesselier, & qui se vendent chez Briasson.

DEBUT DE Mlle. DUPERIER.

Le 25 Avril, la Demoiselle Nardi Duperier, dite Gaetana, débuta par le rôle de Colombine, dans la Comédie des Deux Arlequins, Piece de l'ancien théâtre, & dans la Comédie du Fleuve d'Oubli; mais sans succès & ne fut point reçue.

LA FOIRE DES POETES.

Piece en un acte, précédée d'un Prologue, & suivie de deux autres petites Comédies, intitulées: l'Isle du Divorce, & la Sylphide, *toutes en un acte en prose, 11 Septembre 1730.*

PROLOGUE.

TRIVELIN rencontre un Acteur Français, & lui dit qu'il vient tâcher de raccomoder ses Camarades avec les Auteurs qui les ont abandonnés, & avec lesquels il avoue qu'ils en ont très-mal agi. L'Acteur Français répond à Trivelin, qu'il vient aussi chercher une Tragédie, parce que leur théâtre languit depuis la retraite de leurs Auteurs qu'ils n'ont pas mieux traités que les Comédiens Italiens. Il prie Trivelin de lui prêter de l'argent pour faire son emplete; mais celui-ci s'en excuse sur ce qu'il a besoin de deux Comédies & d'un Prologue. Il ajoute qu'il sera bien heureux s'il a de quoi payer une bonne scène, n'ayant sur lui que quinze francs. Il engage cependant l'Acteur Français

à le suivre, & il lui promet de le conduire à l'Hôtel des Poëtes ; où ils tiennent une espece de Foire.

Le théâtre change & représente un Caffé rempli de Poëtes. Un d'eux chante l'éloge du caffé, & aussi-tôt il s'éleve une dispute ; les uns soutiennent que le caffé cause des insomnies, les autres qu'il fait dormir, Trivelin & l'Acteur Français s'avancent. Les Poëtes cessent leur dissertation & leur présentent leurs Marchandises ; ils se retirent pour faire la lecture des Pieces qu'on leur offre, & une jeune fille vient demander à un Poëte, une chanson pour se mocquer de son Amant qui est trop timide ; le Poëte lui donne les couplets suivans, qu'elle chante sur l'air : *Daphnis m'aimait si tendrement.*

Quand mon Amant me fait la cour,
Il languit, il pleure, il soupire,
Et passe avec moi tout le jour
A me raconter son martire.
Ah ! S'il le passait autrement,
Il me plairait infiniment.

✖

L'autre jour dans un bois charmant,
Ecoutant chanter la fauvette,

Il me demanda tendrement,
M'aimes-tu, ma chere Lisette ?
Je lui dis oui, je t'aime bien :
Il ne me demanda plus rien.

✠

Puisque j'ai fait naître tes feux,
Rien ne flatte plus mon envie,
Je suis, reprit-il, trop heureux ;
O jour le plus beau de ma vie !
Il répétait à chaque instant,
C'en est assez, je suis content.

✠

De cet Amant plein de froideur,
Il faut que je me dédommage ;
J'en veux un qui de mon ardeur,
Sache faire un meilleur usage ;
Qu'il soit heureux à chaque instant ;
Et qu'il ne soit jamais content.

✠

La jeune fille satisfaite des couplets après les avoir payés au Poëte, s'en retourne en les chantant. Trivelin revient avec l'Auteur qui lui a proposé les deux Comédies, il lui dit qu'il les trouve assez jolies ; mais qu'il a besoin d'un Prologue, sur quoi l'Auteur lui répond : comme vous faites usage de

tout, voyez prendre leçon à nos Apprentifs Poëtes, peut-être vous servirez-vous de cette idée pour un Prologue. Trivelin y consent; aussi-tôt le Professeur de Poësie s'avance, & chante ces paroles:

Son Professor di Poësia,
Della divina frenesia.
Mon art inspire les transports,
I miei canti,
Sono incanti,
I dotti glignoranti.
Tout est charmé de mes accords,
Venite miei cari
Scolari,
A prender lezione,
Dal dottor lanscethone.

Les Apprentifs Poëtes forment une danse; le Professeur interroge un de ses Ecoliers; ils dialoguent en chantant.

LE PROFESSEUR.

Pour être Poëte à présent,
Quel est le talent nécessaire?

L'ECOLIER.

Il faut être plaisant,
Quelquefois médisant,
Et toujours plagiaire.

Le PROFESSEUR.

Non e questo,
Dite presto,
Cio che bisogna far,
Per ben versificar.

L'ECOLIER.

Rimar, rimar, rimar.

Le PROFESSEUR.

Bravo; bene, bene, bene.
De qui faites-vous plus d'estime,
De la raison ou de la rime?

L'ECOLIER.

La rime sans comparaison,
Doit l'emporter sur la raison.

Le PROFESSEUR.

Pourquoi cette distinction?

L'ECOLIER.

C'est qu'on entend toujours la rime;
Et qu'on n'entend point la raison.

Le PROFESSEUR.

Bravo; bene, bene, bene.
Pour faire une Piece lyrique,
Autrement dit un Opéra nouveau;

Que faut-il pour le rendre beau ?

L'ÉCOLIER.

De mauvais Vers & de bonne Musique.

Le PROFESSEUR.

Dans une Tragédie, ouvrage d'importance,
Que faut-il pour toucher les cœurs ?

L'ÉCOLIER.

Un songe, une reconnaissance,
Un récit & de bons acteurs.

Aussi-tôt on entend une symphonie brillante. Le Professeur dit que c'est Minerve qui descend ; la Folie paraît dans le moment, & chante en s'adressant aux Poëtes.

Ingrats, me méconnaissez-vous ?
N'est-ce pas moi qui vous inspire ?
Qui dans vos transports les plus fous,
Ai soin de monter votre lyre.
Allons, allons, subissez tous,
Le joug de mon aimable Empire,
Et que chacun à mes genoux,
S'applaudisse de son délire.
Viva, viva la Pazzia ;
La Madre dell'allegria.

Souveraine de tous les cœurs,
Et la Minerve des Auteurs.

La Folie conduit les Auteurs à Paris, qui est, dit-elle, leur vrai séjour; tous la suivent en chantant & dansant avec elle.

L'ISLE DU DIVORCE.

1730. (1)

VALERE & Arlequin, son Valet, arrivent sur le théâtre d'un air triste, & après s'être regardés l'un & l'autre, Valere lui demande s'il s'ennuye autant que lui, à quoi Arlequin répond, que c'est à peu près la même chose; Valere soupire & témoigne les regrets que lui cause la perte de Silvia son épouse, qu'il a quittée malgré sa vertu & sa fidélité, pour se conformer aux Coutumes de l'Isle, qui autorise le divorce. Arlequin à l'imitation de Valere, marque le chagrin qu'il ressent d'avoir abandonné Colombine; ne suis-je pas un grand coquin, ajoute-t-

(1) La scène est dans l'Isle du Divorce.

il, d'avoir épousé une seconde femme, sans avoir du moins enterré la premiere. Après avoir opposé le caractere d'Orphise à celui de Silvia, la douceur de Colombine, à l'humeur acariatre de Lisette, Orphise & Lisette arrivent; & comme Orphise de son côté n'a plus de goût pour Valere, elle s'adresse à Arlequin, & Lisette parle à Valere. Orphise & Lisette leur font des reproches, ils finissent par se quereller & par se trouver très-haïssables; ils promettent bien de se désunir s'ils en peuvent trouver l'occasion. Orphise demande sa parole à Valere, qui la lui donne très-volontiers. Silvia qui croit être seule avec sa Suivante, se plaint de la perfidie de Valere, qui l'a inhumainement abandonnée, en profitant de l'usage établi dans cette Isle. Colombine se repent de l'avoir imitée, & de ne s'être pas vengée du traitre Arlequin. Valere touché des sentimens de son épouse, & charmé de sa constance, l'aborde en la priant de lui pardonner son indiscrétion.

VALERE.

Je sais trop que ma présence ne peut qu'irriter votre juste colere, contre un

ingrat qui ne méritait pas le bonheur dont il a joui.

SILVIA.

Il n'était pas sans doute d'un grand prix, puisque vous y avez si facilement renoncé.

Arlequin dit des douceurs à Colombine, qui affecte un air de fierté dont il n'est pas content. Valere prie avec instance Silvia, s'il se présente quelque favorable occasion de resserrer leurs nœuds, de ne point s'opposer à sa félicité; Silvia se rend enfin à ses prieres, & lui dit que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il connaît son cœur. Valere veut rentrer avec elle; mais Silvia le lui défend.

SILVIA.

Non, Valere, restez; la bienséance condamne jusqu'à l'entretien que nous avons ensemble, & je ne veux pas perdre l'estime d'un homme qui a été mon époux: si par quelque heureux événement vous pouvez briser la chaîne qui vous attache à ma Rivale, j'accepterai votre main, & je n'aurai d'autre reproche à me faire, que celui d'avoir trop aimé un ingrat.

Valere se retire content de l'assurance que lui a donnée Silvia ; Colombine veut suivre sa Maîtresse ; mais Arlequin l'arrête, en la priant d'avoir pitié d'un amour renaissant, qui peut-être n'a pas encore long-tems à vivre. Après une scène assez plaisante, Valere revient avec le Chef de l'Isle, qui lui dit que son espérance est vaine, & que pour donner lieu à un second divorce, il faudrait que des étrangers débarquassent dans l'Isle, & qu'ils consentissent à former d'autres engagemens, que pour lors, non-seulement lui, mais tous les époux du pays pourraient à leur exemple se démarier. Arlequin lui dit que moyennant un si beau privilege, l'Isle doit être extrêmement peuplée, à quoi le Chef répond qu'elle n'est pas encore connue, que le hasard seul y fait aborder, & que quand ils y sont débarqués, il y avait cinquante ans qu'il n'y avait paru de Vaisseaux étrangers.

Orphise arrive & annonce à Valere, qu'il vient d'arriver un Vaisseau étranger ; Arlequin se réjouit de cette agréable nouvelle, en se mocquant du Chef de l'Isle. Un Insulaire donne avis à ce Chef, qu'il n'y a que deux femmes dans

le Vaisseau, que l'une est l'épouse d'un Marchand Drapier de Paris, & que l'autre est une veuve qui a été mariée quatre fois, & qui dit qu'elle n'en veut pas davantage. M. & M^le^. Droguet arrivent en déplorant leur sort, & en disant que les supplices les plus affreux, ne les forceront point à s'abandonner. Ils se témoignent l'amour le plus violent, ce qui fait perdre aux autres l'espérance de se démarier; mais Valere fait tant par ses discours séducteurs, qu'il persuade à la vieille de quitter son mari. Orphise de son côté, engage M. Droguet à briser sa chaîne; M^de^. Droguet dans l'espérance d'épouser Valere, quitte son époux, & M. Droguet comptant s'unir avec Orphise, fait divorce avec sa femme.

Après ce Divorce, Silvia paraît; Valere la reprend, Orphise quitte M. Droguet, en disant qu'elle va offrir à Dorante, une main qu'il attend avec impatience; Arlequin épouse Colombine, & Lisette s'en va pour en faire autant avec Trivelin. M. & M^le^. Droguet restent très-surpris de cette avanture.

M. DROGUET.

Qu'allons-nous devenir?

Le CHEF DE L'ISLE.

Vous pouvez vous reprendre; mais cela vous sera compté pour un divorce.

M. & Mde. DROGUET.

Oh! non, il vaut mieux attendre; nous ne sommes pas venus ici pour abolir les Loix.

Les maris & les femmes de l'Isle arrivent pour faire divorce; ils forment le divertissement, composé de danses & d'un Vaudeville.

VAUDEVILLE.

Femme suivant notre méthode,
Sans Factum, Mémoire & Placets,
Sitôt qu'un époux l'incommode,
Sait s'en défaire à peu de frais,
Et ce n'est point ici la mode,
De lui faire un mauvais Procès.

✠

En est-il qui ne s'accomode
Des Loix de notre bon pays?
Il n'est rien de si commode,

Les femmes changent de maris ;
Ah ! quel plaisir si cette mode
Pouvait s'établir dans Paris !

✠

Une naturelle inconstance
M'avait fait briser mon lien ;
Mais on trahit mon espérance,
Hélas ! je le mérite bien :
Reprenons notre époux de France,
Car il vaut encor mieux que rien.

✠



LA SYLPHIDE.

1730. (1)

UNE Sylphide & une Gnomide y entrent dans le même moment. La premiere poſe ſur une table une corbeille de fleurs, & l'autre un panier de truffes. Elles ſe demandent l'une à l'autre ce qu'elles viennent faire en ce lieu. Elles ſe croyent d'abord rivales; mais la Sylphide découvre ſes tendres ſentimens pour Eraſte, & la Gnomide avoue ſa paſſion pour Arlequin. La Sylphide raconte qu'elle fut aux Tuilleries, où elle ſe promenait avec deux autres de ſes amies, lorſqu'elle fut charmée de la bonne grace d'Eraſte. Mais elle craint que l'une de ſes compagnes n'ait fixé ſon cœur.

La GNOMIDE.

Vous faites injure à vos attraits, pour moi je ne me ſuis point encore offerte aux regards de mon Amant,

(1) Le Théâtre repréſente l'Appartement d'Eraſte.

l'éclat de mes appas ne l'a point ébloui ; c'eſt dans une cave profonde où je le vis pour la premiere fois, & où il s'enivrait avec tant de grace, qu'il aurait charmé la plus inſenſible ; mais Eraſte vient ici avec ſon Valet, écartons-nous pour les entendre.

Eraſte en entrant apperçoit la corbeille ; il demande à Arlequin, qui la lui a envoyée. Arlequin répond qu'il n'en ſait rien ; Eraſte la découvre & voit qu'elle eſt remplie de fleurs.

ARLEQUIN.

Il vaudrait mieux qu'elle fût pleine d'argent, cela ſervirait à merveille à raccommoder vos affaires, qui ſont furieuſement dérangées.

Arlequin apperçoit auſſi l'autre corbeille qui eſt remplie de truffes, avec le nom d'Arlequin au-deſſus ; il eſt fort en peine de ſavoir d'où vient ce préſent ; & après avoir rêvé un inſtant : ces fleurs, ajoute-t-il, ont été ſans doute envoyées par Clarice, votre épouſe future.

ERASTE.

Ne me parle point de Clarice.

ARLEQUIN.

Comment avez-vous oublié que votre fortune dépend de ce mariage ; qu'il peut seul nous mettre à couvert des poursuites de vos créanciers & des miens ; car vous n'êtes riche qu'en espérance. Votre oncle est à la vérité entre les mains d'une demi douzaine de Médecins ; mais comme ces Messieurs ne sont jamais de la même opinion, ils ne sont point d'accord sur les remedes, le malade n'en prend point, & par conséquent il peut encore aller loin.

Eraste lui dit qu'une passion violente s'est emparée de son ame, & que rien ne peut l'en arracher, qu'il a vu aux Tuilleries la plus adorable personne du monde ; Arlequin combat toutes ses raisons, la Sylphide qui est présente & invisible, le menace de coups de bâtons ; Arlequin croit que c'est son Maître qui lui parle, ce qui fait un jeu de théâtre des plus comiques. La Gnomide aussi invisible, donne des petits soufflets à Arlequin, qu'il croit recevoir de son Maître. Deux créanciers arrivent, Eraste les reçoit avec humeur, ils le menacent de le pour-

ſuivre en juſtice, & lorſqu'ils ſe retirent, la Sylphide & la Gnomide, toujours inviſibles, leur donnent à chacun une bourſe qui contient leur payement. Cependant l'un des deux après avoir compté ſon argent trouve quatre louis de plus qu'il rend à Eraſte, en le priant d'excuſer ſa vivacité.

Eraſte eſt fort étonné, & tandis qu'il demande à Arlequin ce que cela ſignifie, un Sergent & un Procureur arrivent. Le Procureur vient de la part d'Oronte ſommer Eraſte de la promeſſe qu'il lui a faite d'épouſer Clarice ſa fille, & le Sergent porte une aſſignation à Arlequin de la part d'un Gabaretier des Porcherons. Eraſte & Arlequin ne leur donnent que de mauvaiſes raiſons, & les Suppôts de la Juſtice les menacent de les pourſuivre. La Gnomide donne un ſoufflet au Sergent qui s'abyme ſous le théâtre, & la Sylphide fait voler le Procureur dans les airs. Ce Spectacle étonne Eraſte; mais Arlequin eſt moins ſurpris, & dit qu'il ne voit rien là que de très-naturel, un Procureur qui vole, & un Sergent qui va au diable.

La Gnomide fait encore quelques niches à Arlequin, qui ſort tout épouvanté; Eraſte reſte très-étonné de tout ce

qu'il vient de voir ; la Sylphide invisible soupire, & a une conversation avec Eraste, qui la prend pour un esprit, la Sylphide l'assure qu'elle l'aime.

ERASTE.

Vous m'aimez. Est-ce que les esprits peuvent aimer ? Ils n'ont point de corps.

La SYLPHIDE.

Cette question me fait bien voir que vous en avez un. Oui, Monsieur, ils aiment, & avec d'autant plus de délicatesse, que leur amour est détaché des sens ; que leur flamme est pure & subsiste d'elle même, sans que les desirs ou les dégoûts l'augmentent ou la diminuent.

ERASTE.

Mais je m'étonne que sachant ce qui se passe dans mon cœur, vous me fassiez l'aveu de votre tendresse ; car enfin vous n'ignorez pas qu'il est rempli de la plus violente passion qu'un amant ait jamais pu ressentir.

La SYLPHIDE.

Je suis une de ces trois Dames que

vous avez vues aux Tuilleries ; vous en aimez une.

ERASTE.

Quoi ! ces Dames si charmantes sont des Sylphides ! eh peut-il y en avoir !

La Sylphide le prie de ne point faire comme le commun des hommes, qui doutent des choses, parce qu'ils ne les comprennent pas. Eraste la conjure de se montrer.

La SYLPHIDE.

Je me rends & vais m'exposer à être la victime de votre obstination, allez aux Tuilleries, vous m'y verrez avec une des mes compagnes, ne m'y parlez point, & venez m'instruire ici de votre sort & du mien.

Eraste obéit & part. La Sylphide reste, & dit qu'Eraste ne trouvera aux Tuilleries que les deux Sylphides, ses amies, & que sans se commettre elle sera instruite de ses sentimens. Arlequin revient dans l'appartement de son Maître ; ne l'y trouvant point, il dit qu'il sera allé tenir compagnie au Sergent. La Gnomide survient & appelle Arlequin qui tremble de peur, ne voyant personne avec lui ; la Gnomide le rassure

& lui fait l'aveu de sa tendresse, en lui disant qu'elle est une habitante de la terre, une Gnomide, qui éprise de ses charmes, a quitté sa patrie pour le rendre le plus heureux de tous les mortels; elle lui dit qu'elle a de grands trésors à sa disposition, & qu'elle veut lui en faire part; après quoi la Gnomide le quitte & l'assure qu'elle va prendre un corps & qu'elle s'offrira bientôt à ses yeux.

ARLEQUIN.

Prenez-le bien joli, & sur-tout n'oubliez pas les trésors; car sans cela je n'ai que faire de vous.

Eraste revient des Tuilleries, il est au désespoir de ce qu'il n'y a point vu l'objet qu'il adore. La Sylphide convaincue de l'amour d'Eraste, se rend visible, & paraît à ses yeux. Eraste transporté de joie, la reconnaît & l'assure de toute sa tendresse. Arlequin trouve les Sylphides fort jolies, mais il croit sa Gnomide bien plus belle, & la prie de paraître avec son teint de lys & de roses: la Gnomide se rend visible.

ARLEQUIN.

Que vois-je? C'est une taupe. Al-

lez ma mie, ce n'eſt point avec une pareille figure que l'on doit aſpirer à ma poſſeſſion. . . .

La GNOMIDE.

Que je ſuis malheureuſe d'être obligée d'étrangler un ſi joli petit homme. C'eſt notre coutume quand nous aimons un ingrat, nous l'étranglons d'abord.

Cette menace oblige Arlequin de ſe rendre, il lui demande les tréſors qu'elle lui a promis. Dans le moment on voit ſortir de la terre un vaſe rempli de richeſſes immenſes. Arlequin ne réſiſte plus, & dit qu'il ne ſera pas la premiere beauté que les richeſſes auront ſéduite.

La SYLPHIDE, *à Eraſte.*

Je ne vous promets point de tréſors, mais les douceurs que je vous promets vaudront bien les préſens de la Gnomide: venez Eraſte, je vais dans l'inſtant vous tranſporter dans le palais dont vous devez être le maître.

La Gnomide s'abîme avec Arlequin. Le théâtre change & repréſente le palais de la Sylphide, il paraît placé dans les airs. Ce palais eſt rempli de Syl-

phes & de Sylphides, qui forment un divertissement qui finit par un Vaudeville.

Les trois Pieces, dont nous venons de donner l'extrait, composaient un Spectacle complet, dont Dominique & Romagnesi sont les Auteurs, & que le Public vit long temps avec plaisir. Elles eurent trente-quatre représentations. La sylphide sur-tout fut aussi applaudie à la derniere qu'à la premiere fois; c'est une des Pieces qui ont fait pendant long-temps les délices du Public & le fond du répertoire du Théâtre Italien.



LE

LE TRIOMPHE DE L'INTÉRÊT.

Comédie en un acte, en vers libres, mêlée de Vaudevilles & suivie d'un Divertissement, 8 Novembre 1730. (1)

MERCURE.

C'EST ici le Palais que l'Intérêt habite,
Cette Idole du siecle à qui tout se soumet,
Qui fonde son pouvoir sur l'équité proscrite,
De tant de passions le mobile secret,
L'ame du monde enfin, & la source maudite
De tout le mal qui s'y commet.

L'Intérêt arrive vêtu en riche Financier, il prie Mercure de le louer; Mercure prend le ton ironique, que l'Intérêt reçoit comme de véritables louanges.

L'INTÉRÊT.

On ne peut mieux louer.

MERCURE.

N'en soyez pas plus vain,
Car mon encens critique,

(1) Le théâtre représente le Palais de l'Intérêt.

Fait moins votre panégyrique,
Que le Procès du genre humain.

L'Intérêt porte son audace jusqu'à choisir Mercure pour son Substitut.

Toi cependant ici tu n'as qu'à recevoir
Les mortels qui viendront révérer mon pouvoir,
Et me demander quelque grace;
Sers moi de Substitut, & remplis bien ma place.

Une jeune personne vient consulter l'Intérêt sur des vues de fortune, dont elle s'est fait un plan; Mercure lui fait connaître son nouvel emploi de premier Commis.

Je le double, & dans cette affaire,
Mercure seul vous conduira,
Comme Introducteur ordinaire
Des Princesses de l'Opéra.

La jeune personne qui veut faire fortune au théâtre en tout bien & tout honneur, se regarde déja comme une Actrice du premier ordre.

Au théâtre quelles délices!
Sans cesse je reçois des applaudissemens;

Dans les foyers des complimens,
Et sans oublier les coulisses
Où l'on me conte cent douceurs.
Vous êtes, me dit l'un, la Reine des Actrices,
Et vous enlevez tous les cœurs.
Ah! vous m'avez percé jusques au fond de l'ame,
Ajoute un autre tout en pleurs.
Fanchon, unique objet de mes vives ardeurs,
Vous m'attendrissez trop, finissez, je me pâme,
S'écrie un Petit-Maître en ces instans flateurs;
Grands Dieux! quand elle songe à ce bonheur extrême,
Peu s'en faut que Fanchon ne se pâme elle-même.

Dans une autre scène Arlequin se présente à Mercure.

ARLEQUIN.

Je suis un homme comme un autre,
Je bois, je mange, je dors bien,
Je vis de peu de chose, & n'ai souci de rien.

Mercure lui demande s'il a beaucoup de joie.

ARLEQUIN.

J'en ai ma fourniture,
Et de la bonne, & de la pure,
Car je la tiens de la premiere main.

MERCURE.

Au sein de l'indigence, eh ! qui vous la procure ?

ARLEQUIN.

Belle demande ? La nature.
Elle m'a bâti de façon
Que tout me fait plaisir, & rien ne m'inquiete,
Je me passe de peu dans ma condition,
Et je jouis d'une santé parfaite,
Je puis me dire le garçon
De la meilleure pâte, en un mot, qu'elle ait faite.

Mercure lui offre le choix de l'intérêt & de l'honneur, après lui avoir fait un portrait fidele de l'un & de l'autre ; mais Arlequin ne s'accomode d'aucun des deux, par cette raison, dit-il, que

L'Intérêt est Normand, & l'Honneur est Gascon.

Cette scène a passé pour un chef-

d'œuvre d'esprit ; cependant quand on considere que cet Arlequin se donne pour un Philosophe qui vit selon la nature, & qui paraît d'ailleurs un fort honnête homme, on est fort étonné de lui entendre dire :

Pour de l'honneur & pour de la vertu,
Tout bien calculé, j'en veux prendre
Juste ce qu'il m'en faut pour n'être point
pendu.

Voilà un sentiment bas, & très-indigne d'un honnête homme.

Oderunt peccare boni virtutis amore ;
Oderunt peccare mali formidine pœnæ.

On ajouta dans la suite une scène de Phedre & d'Hypolite, qu'on aurait pu oublier sans faire tort à l'ouvrage.

Cette Piece dans laquelle il y en a beaucoup d'autres agréablement écrites, est remplie d'une excellente critique, mais il ne serait pas possible de les extraire ; il vaut mieux renvoyer à la lecture de l'ouvrage même, que de le copier mot pour mot ; nous nous contenterons de dire que cette Comédie ingénieuse, qui est de Boissy, eut un très-grand succès, dont elle dut ce

pendant une partie à des anecdotes arrivées depuis peu, & qu'on ne manqua pas d'y appliquer.

Mort d'Alborghetti.

Les Comédiens fermerent leur théâtre le 4 & le 5 Janvier pour la mort d'Alborghetti leur camarade. Il était né à Venise, & avait toujours joué l'emploi de Pantalon avec beaucoup de succès en Italie, il n'en eut pas moins à son arrivée en France. Son jeu était naturel & plein d'action ; il joignait à ses talens pour le théâtre, des mœurs irréprochables & beaucoup de vertu ; mais son caractere un peu severe lui faisait traiter quelquefois avec trop de dureté une épouse estimable. Un de ses amis, dans ses derniers momens, lui rappella les torts qu'il avait eus, il en convint avec lui, & voulut le charger de l'office de légataire universel dans son testament, à condition qu'il en userait bien avec sa femme. Cet ami refusa cet emploi, & le pria d'en charger Thomassin, son camarade, dont la probité était reconnue, & qui, en effet, aprés avoir fait consentir un frere d'Alborghetti à l'en-

tiere exécution du testament, en usa très-bien avec la veuve qui se loua beaucoup de ses bons procédés.

Alborgheti mourut le 4 Janvier, âgé de cinquante-cinq ans, & fut inhumé à Saint Eustache sa Paroisse.

BOLUS.

Parodie de Brutus, en un acte en vers, 24 Janvier 1731. (1)

PLUSIEURS Médecins sont assis, & Bolus leur adresse ainsi la parole.

BOLUS.

Illustres Médecins, dont les divines loix,
Disposent du salut des Peuples & des Rois;
Enfin notre ennemi commence à nous connaître,
Et cet Opérateur qui nous parlait en Maître;
Des fiers Chirurgiens le formidable appui,
Ce sot qui protégeait de plus grands sots que lui,
Qu'on a vu si long-tems sur les bords de la Seine,

(1) La scène est dans l'Ecole de Médecine.

Exercer malgré nous une ſcience vaine;
Exilé par l'Arrêt qu'obtint notre courroux,
Nous envoye un Frater pour traiter avec nous.
La Sonde qu'il députe, en ce moment s'avance,
Comme un Ambaſſadeur il demande audience.
Il eſt dans l'anti-chambre à croquer le marmot,
Voulez-vous lui parler, ou ne lui dire mot?

COCLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puiſſe en attendre,
Puiſqu'il ſe porte bien, il ne faut point l'entendre,
Tel eſt mon ſentiment, & notre auguſte Corps
Ne voit ſes ennemis que malades ou morts.

Il conclut qu'il ne faut point lui parler; mais Bolus n'eſt pas du même avis, & continue ainſi:

La Sonde croit peut-être aux enfans d'Hypocrate
Inſpirer la pitié; mais envain il s'en flate.
Nous avons tous juré de n'en jamais avoir,
Docteurs, c'eſt pour cela qu'il le faut recevoir;

Qu'il vienne contempler nos superbes hermines,
Et qu'il tremble à l'aspect de nos augustes mines.

Coclicola approuve l'avis de Bolus ; & ordonne que l'on introduise l'Envoyé des Chirurgiens.

Lasonde, Gascon, entre avec Sirop, & commence ainsi :

Savante Faculté, qu'il m'est doux d'être admis
Dans ce cercle fameux de sages ennemis.
L'ordre du grand Turquin, qui près de vous m'envoye,
N'a rien que d'agréable & fait toute ma joie ;
Je viens offrir la paix à ces grands Médecins,
Du salut des mortels, arbitres souverains,
Et dans ces lieux fumans de fréquentes saignées,
Qu'ils ont pendant l'hiver pour le rhume ordonnées.

. . . .

Mais pour en revenir à mon Maître Turquin,
Par où mérite-t-il cette fureur extrême ?
Et qui peut de ses droits le dépouiller ?

BOLUS.

S'il ne s'en fut tenu qu'à l'opération,
Il n'aurait pas perdu notre protection.

LASONDE.

Pourquoi le chicanner, le poursuivre aujourd'hui,
Quand ceux qu'il a tués n'ont rien dit contre lui?
Orgueilleux Médecins, quelle est votre manie?
N'ose-t-on s'affranchir de votre tyrannie?
Un malade à nos soins n'ose-t-il recourir?
N'est-il permis qu'à vous de le faire mourir?

Bolus répond à Lasonde que ses pareils sont nés pour leur obéir, & indigné des progrès de Turquin, il s'adresse ainsi à Esculape.

Si jamais parmi nous il se trouvait un traître
Qui regrétât Turquin, qui pût le reconnaître;
Que le perfide meure au milieu des tourmens,
Et que son corps privé de nos médicamens,
Languisse sans secours, & qu'au lieu d'émétique,

De la pierre infernale on lui fasse un topique.

Tous les Médecins se levent, jurent sur un grand livre, & Lasonde de son côté fait cet autre serment.

LASONDE.

Et moi sur ces lancettes,
Instrument bien plus sûr, sandis, que vos recettes,
Je vous jure la guerre au nom du grand Turquin,
Comme vous la jurez à tout le genre humain.

La scène délibérative finit, les Docteurs sortent & laissent Lasonde avec Sirop, auquel il demande le caractere de Massacra.

SIROP.

Incrédule à la fois, & sur la Pharmacie,
Et sur la Médecine, & sur la Chirurgie,
Il les détruit, les sert sans aucun fondement,
C'est un Pyrrhonien anté sur un Normand.

Massacra arrive, Lasonde lui apprend qu'il n'a pu rien gagner sur l'esprit des Médecins; il lui demande de quel œil Tetu voit l'injustice que les Médecins

lui font, en lui refusant le bonnet de Docteur. Massacra lui répond qu'il est tout plein de cette injure, & qu'il adore Tutie, la fille de Turquin.

LASONDE.

Eh ! que ne parliez-vous ?
Nous n'avions pas besoin de ce vain étalage, &c.

Il envoye Sirop chez Turquin ; & ils entrent tous deux chez Tutie pour pénétrer les secrets de son cœur.

Tutie apprend à Claudine sa Suivante qu'elle va bientôt partir, & que son pere l'a fait revenir pour lui donner un époux.

Tetu rentre, Tutie veut le fuir, mais elle ne peut s'y résoudre.

TETU.

Madame, pouvez-vous voir ici sans colere,
L'ennemi déclaré de Monsieur votre pere.

. . . .

Un grand Opérateur deviendra votre époux,
C'est le seul Charlatan dont mon cœur soit jaloux.

Il se reproche de n'avoir pas plutôt déclaré sa passion à Tutie, qui lui répond.

Vous attendiez, Monſieur, pour me parler d'amour,
Que de mon Hymenée on eut marqué le jour.

Elle ſort. Maſſacra arrive & veut engager Tetu à entrer dans le parti de Turquin.

TETU.

Que dis-tu ? Ce conſeil eſt d'un fieffé maraut.

MASSACRA.

Vous ignorez ſans doute
Que déjà votre frere eſt de notre parti ?

TETU.

A cette perfidie il aurait conſenti !
Mais Laſonde paraît, adieu je me retire,
Autre Maraut qui vient encor pour me ſéduire ;
Evitons les diſcours d'un fourbe mal-à-droit,
Paſſons à l'intérêt, ſi tant eſt qu'il en ſoit.

Laſonde préſente une lettre à Tutie de la part de Turquin.

TUTIE.

N'eſt-ce point une attrape ?
(*elle lit.*)

Je ne veux point troubler les jours de votre vie,

Si vous aimez Tétu, j'en ferai votre époux ;
Mais à condition que de la Chirurgie,
Il soutienne les droits & s'unisse avec nous.

Tutie reste avec Claudine & lui dit d'aller chercher promptement Tetu. Claudine sort pour exécuter ses ordres ; Tutie se livre à la joie, & Tetu arrive en lui adressant ces vers d'Oreste à Hermione, qui sont à-peu-près les mêmes dans la Tragédie de Brutus.

Ah ! Madame, est-il vrai qu'une fois
Je puisse en vous cherchant, obéir à vos loix ?
Avez-vous, en effet, souhaité ma personne ?

TUTIE.

Vous me prenez sans doute ici pour Hermione,
Et pour parler ainsi que vous vous exprimez.

TETU.

Hé bien ?

TUTIE.

Je veux savoir, Seigneur, si vous m'aimez.

Tout vous en assure, lui répond tendrement Tetu, mon sort est en vos

mains. Le mien dépend de vous, reprend Tutie.

Par cet heureux billet nos maux sont appaisés,
Seigneur, savez-vous lire?

TETU.

Oui, Madame,

TUTIE.

Lisez.

Tetu prend la lettre & en la lisant change de visage: vous trouvez-vous mal, s'écrie Tutie?

TETU.

Non, je me porte bien;
Et puis vous épouser, mais je n'en ferai rien.

TUTIE.

Que prétendez-vous donc, Monsieur, faire de moi?

Je veux, répond Tetu, que vous deveniez la fille de Bolus. Tutie dit qu'elle se percera plutôt le cœur. Tetu ne pouvant résister à cette menace, consent de trahir Bolus & la Faculté.

Je ne le cache point, ce noir projet me choque,

La vertu le défend ; mais mon amour s'en mocque.

Tutie sort, Tetu reste & ordonne qu'on fasse venir Massacra, qui arrive bientôt, & lui apprend qu'il a fait une cabale dans un cabaret qu'on nomme la Porte-Royale & où Turquin les attend. Bolus arrive & dit à son fils d'aller guérir un malade, qui loge à la Porte-Royale, & de prévenir un Chirurgien qui doit l'aller traiter, Tetu ne peut cacher son trouble ; Coclicola arrive & prie Bolus de faire retirer son fils & Massacra ; ils sortent : Coclicola apprend à Bolus que les rebelles enfans de la Faculté conspirent, & Fleurant, Apothicaire attaché à Bolus, vient lui apprendre qu'il a découvert la conspiration.

Enfin j'ai découvert cette ligue fatale,
Ils etaient rassemblés à la Porte Royale.
J'ai conduit avec moi vos fideles Bedeaux,
Qui portaient des bâtons en guise de faisceaux.
J'apperçois Massacra, mon zele me transporte,
Je le fais entourer soudain par mon escorte ;
Ne pouvant plus cacher sa noire trahison,

Il fouille dans sa poche, il en tire un poison,
Poison, qu'à vous Docteurs, il destinait peut-être ;
Et meurt en Médecin, quoiqu'indigne de l'être.

Bolus promet de punir les séditieux selon le serment qu'il en a fait, puis s'adressant à Fleurant.

O toi dont l'ignorance & l'aveugle destin,
Au lieu d'un Clistorel dût faire un Médecin,
Sois-le, prens ce bonnet, que ta tête le porte.

FLEURANT.

Je ne sais pas un mot de latin.

BOLUS.

Et qu'importe ?

Coclicola vient avec empressement présenter des tablettes à Bolus ; où les noms des conjurés sont écrits. Il lit le nom de Viperinus son fils, ensuite celui de Tetu ; cependant il ne peut croire qu'ils soient coupables.

Pour me convaincre, il faut quelque chose de plus ;

Cela ne prouve rien, & l'on peut par malice,

Avoir écrit son nom.

COCLICOLA.

Ecoutez l'autre indice.

Sans armes on l'a vu seul qui se promenait

Et qui ne parlait point, le fait est clair & net.

BOLUS.

Vous vous mocquez de moi, quelle plaisante preuve!

Cette conviction est, ma foi, toute neuve.

COCLICOLA.

De plus Tutie.....

BOLUS.

Eh bien, vous aura-t-elle dit?

COCLICOLA.

Rien. Faut-il de sa mort vous faire le récit?

Viendra-t-elle ici se tuer elle-même?

Bolus l'en dispense & congédie les Médecins, qui lui envoyent bientôt dire par Coclicola, que c'est à lui à prononcer le jugement de son fils. Il parait & veut se jetter aux pieds de son pere.

TETU.

. . . Permettez qu'un fils . . . .

BOLUS.

Alte là, traître.

De deux fils que j'aimais, j'étais pere peut-être,

L'un ne l'est plus après sa noire trahison,

M'en reste-t-il encor, dis, Tetu ?

TETU.

Ma foi non.

BOLUS.

Répond donc à ton Juge, & non pas à ton pere.

. . . .

Qu'avais-tu résolu ?

TETU.

Je n'ai résolu rien.

BOLUS.

Un tel discours renferme un sens impénétrable,

N'ayant résolu rien, tu n'es donc pas coupable.

Si je n'ai plus de fils, tu n'es pas innocent ?

Ergo. . . . ceci pour moi devient embarrassant.

Eh bien voici le fait, répond Tetu: Massacra & Lasonde par leurs mauvais discours, secondant les transports de Tutie, m'ont débauché pour un seul moment. Honorez-moi, continue-t-il, de vos embrassemens.

BOLUS.

Pour te les refuser, serais-je assez barbare ?...
Qu'on mene de ce pas mon fils à Saint Lazare.

(*seul.*)

Ah! puisqu'on me dictait un Arrêt si cruel,
On devait rendre au moins mon fils plus criminel.

Coclicola s'avance, Bolus lui dit qu'on ne voit que lui, & lui demande s'il vient de la part des Médecins pour le complimenter? Non, reprend-il, c'est pour vous garotter.

La sage Faculté, pour de bonnes raisons,
Vous envoye à l'instant aux Petites-Maisons.

BOLUS.

Aux Petites-Maisons!

COCLICOLA.

Oui, vous dis-je, & pour cause.

BOLUS.

Rendons graces aux Dieux!

COCLICOLA.

C'est bien prendre la chose.

Cette Parodie de Brutus est de Dominique & de Romagnesi. Elle fut très-bien reçue du Public, & eut quinze représentations, même nombre que la Tragédie; ce qui ne prouve cependant pas que l'une & l'autre soient d'un mérite égal; mais ce qui montre au moins que l'on aime bien autant rire que pleurer.



ARLEQUIN PHAETON.

Parodie en un acte en prose, mêlée de Vaudevilles, 23 Février 1731. (1)

LYBIE, fille de Merops, roi d'Egypte, ouvre la scène en regrettant son cœur qu'elle a perdu. Théone, fille de Protée, vient au même lieu, conduite par le même dessein ; elle ne cache point à Lybie qu'elle aime.

THÉONE.

Il faut aimer pour éprouver
Le plaisir de rêver.

Avouez que vous en tenez aussi bien que moi.

Le fils de Jupiter vous aime.

LYBIE.

Je ne serais qu'à lui si j'étais à moi-même.

Mais vous êtes plus heureuse que moi, le fils du Soleil vous plaît, vous jouissez d'un plein repos.

---

(1) Le Théâtre réprésente la Mer dans le fond.

Ensemble.

Ah! Madame Anroux,
Que l'Amour est fou,
Et qu'il fait de folles!
Ah! Madame Anroux,
Combien de paroles
Ici perdons-nous!

Phaëton arrive tout rêveur, Théone lui fait des reproches, il lui répond:

La Reine tourne ici ses pas.

THÉONE.

C'est fort bien répondre.

Climène demande à Phaëton, son fils, quel est le sujet de son chagrin, & il lui apprend que c'est le choix que le Roi va faire d'Epaphus pour son Gendre & son Successeur. Il lui demande s'il n'est pas vrai qu'il soit le fils du Soleil; Climène l'en assure.

PHAETON.

AIR: *Vous avez beau faire la fiere.*

Comment avez-vous pu faire
Pour engager votre foi,
Et de vous, ma chere mere,
Que pense notre bon Roi?

Avez-vous passé pour neuve
Dans l'esprit de ce butor ?

CLIMENE.

Il m'a prise comme veuve.

PHAETON.

Mais le Soleil n'est pas mort.

Climène lui dit de se taire, & qu'il ne faut pas être ainsi un épilogueur.

Prothée paraît avec ses moutons, & Triton, frere de Climène, l'endort par une longue chanson. Lorsqu'il est réveillé, Triton veut se saisir de lui, mais il se change en âne, ensuite en cochon, puis en vendeur de ptisanne, il les arrose tous, & enfin en pluie de feu, afin, dit-il, de les sécher ; lorsqu'il est à bout de tous ses déguisemens, il reprend sa premiere forme, & prédit que le règne de Phaëton ne sera pas de longue durée.

Merops, suivi des Rois tributaires, déclare qu'il a fait choix de Phaëton pour lui succéder, & qu'il lui accorde sa fille.

Théone arrive & reproche à ce dernier son infidélité ; mais Phaëton tâche de la rassurer en lui jurant qu'il n'est point

point amoureux de Lybie, & qu'il n'épouse que ses ducats. Théone se retire en pleurant. Phaëton va rendre hommage à la Déesse Isis., & se persuade qu'elle le recêvra à merveille, puisqu'elle est la mere de son Rival ; mais lorsqu'il veut entrer, une Furie sort du Temple pour l'épouvanter.

Epaphus en sort, & lui demande ce qu'il prétend. Phaëton lui répond qu'il veut y entrer pour son argent.

EPAPHUS.

AIR : *Ami, ne parlons plus de guerre.*

Votre attente sera trompée.

PHAETON.

Ça, commençons
Par ôter chacun notre épée
En bons poltrons.

Ils ôtent leurs épées. Phaëton continue :

Voilà nos mesures bien prises,
Et nous pouvons
Nous dire toutes les sottises
Que nous voudrons.

EPAPHUS.

Songez que Jupiter est mon pere;

PHAETON.

Et qu'est-ce que cela me fait ? le Soleil est le mien.

Epaphus paraît en douter, & le plaisante sur sa naissance.

PHAETON.

Osez-vous attaquer ma gloire ?

EPAPHUS.

Défendez-là, si vous pouvez.

Aulieu de se battre, ils se quittent en se faisant de grandes révérences.

Celimene arrive, & Phaëton se plaint à elle, en pleurant, de l'insulte qu'Epaphus vient de lui faire ; elle le console & l'assure toujours que Phébus est son pere. En effet, des vents descendent & enlevent Phaëton.

Le théâtre change & représente le Palais du Soleil. Il paraît assis sur un trône éclatant & environné des heures du jour, qui dansent & qui chantent les couplets suivans :

Je suis l'heure des rendez-vous ;
Aux doux instans je m'abandonne,
J'aime à tromper les jaloux,
C'est pour les Amans que je sonne,

Et jamais pour les époux.

2ᵉ. HEURE.

Je ſuis l'heure des bons repas,
Toujours la foule m'environne ;
Que pour les Gaſcons j'ai d'appas,
Quand par haſard pour eux je ſonne !

3ᵉ. HEURE.

Je ſuis l'heure des emplettes,
Que l'on entend toujours carillonner.

4ᵉ. HEURE.

Moi, celle de payer les dettes,
On ne m'entend jamais ſonner.

Le Soleil après avoir reconnu Phaëton pour ſon fils, lui dit que pour preuve de ſon affection paternelle, il n'a qu'à lui demander tout ce qu'il voudra, & que tout lui ſera accordé. Il en jure par le Styx.

Effroyable ſerment,
Que ne pourrait pas même enfreindre un Bas-Normand.

Phaëton demande à conduire le char de ſon pere, qui lui fait des obſervations prudentes ; mais Phaëton lui répond que ce n'eſt ſeulement que pour

aller de Paris à Chaillot. Le Soleil voyant qu'il ne peut faire abandonner à son fils son projet, il lui accorde sa demande.

Le SOLEIL.

AIR : *A la santé de la folie.*

Allez répandre la lumiere,
Puissiez-vous dans votre carriere
Ne trouver aucune orniere
Qui vous fasse un mauvais tour,
Allez répandre la lumiere :
Nous vous donnons le bon jour.

Le théâtre représente une campagne & un soleil levant.

CLIMENE.

AIR : *O réguingué.*

Mon fils, éclaire ses jaloux,
C'est lui qui brille aux yeux de tous.

MEROPS.

Par quel courrier le savez-vous ?
Pour moi je ne saurais le croire.

CLIMENE.

On l'a vu de l'Observatoire.

Phaëton paraît dans le char de son

pere, & va haut & bas ſans pouvoir conduire ſes chevaux.

CLIMENE.

AIR: *Je ne ſuis pas ſi Diable.*

Quelle effroyable flâme
Se répand dans les airs!

THÉONE.

La peur ſaiſit mon ame,
Phaëton, tu te perds.
Devais-tu, miſérable,
Jouer un ſi gros jeu?

MEROPS.

Quelle chaleur de Diable!
Au feu, au feu.

Le CHŒUR.

Quelle chaleur de Diable!
Au feu, au feu.

CLIMENE.

AIR: *Réjouiſſez-vous, bon Français.*

Peuples qui chantiez à l'inſtant,
Sa gloire & ſon ſort éclatant,
Songez qu'il eſt très-ridicule
De crier, parce qu'il vous brûle.

PHAETON, *dans son char.*

Arrêtez, Messieurs les Chevaux,
Ces Animaux
N'ont point de bouche,
Vous vous pressez trop,
Hola, ho, dia, huriau.

JUPITER.

AIR: *Laissez-moi m'enivrer en paix.*

Malheureux, quel dégât tu fais!
On ne pourra plus boire au frais.
Culbute, culbute, culbute à jamais.

Il le foudroye, & tous crient: ah! que c'est bien fait.

Cette Parodie qui est de Dominique & Romagnesi, eut le même sort que l'Opéra, c'est-à-dire, qu'elle eut plus de succès qu'elle n'en méritait. Elle eut dix représentations avant Pâques, & fut encore reprise dans le courant de l'année; elle fut faite à la sixieme reprise de Phaëton, dont les paroles sont de Quinault, & la musique de Lulli.



Mort de Rusca.

Les Comédiens fermerent leur théâtre le premier Mars, à cause de la mort de la Signora Rusca, femme de Thomassin, connue au théâtre sous le nom de Violette. Elle était née à Boulogne en 1691, & mourut à Paris le 28 Février 1731 : elle avait toujours joué les Soubrettes dans la Comédie Italienne avec plus de vivacité que de talent. Les Comédiens fermerent encore leur théâtre le 9 du même mois pour la clôture de Pâques, & le rouvrirent le 3 Avril par Timon le Misantrope, & l'Isle des Esclaves.

Le 12 Mai suivant un ordre de la Police empêcha la premiere représentation du Dissipateur, & l'on ne joua point pendant trois jours. Cet événement imprévu empêcha les Comédiens de donner aucune nouveauté avant leur départ pour Fontainebleau, qui fut le 18 Juin, & leur retour le 13 Août.



LE JE NE SAI QUOI.

Comédie en un acte en vers, suivie d'un Divertissement, 10 Septembre 1731. (1)

VENUS, Apollon & Momus cherchent par-tout le Je ne sai quoi, qui est disparu; ils regrettent sa perte, & se promettent de mettre tout en usage pour le retrouver.

MOMUS.

Ce que j'y vois pour vous de plus triste aujourd'hui,
C'est que depuis le jour que ce Dieu s'est enfui,
L'ennui mortel a pris sa place,
Et l'on bâille à Cythere aussi fort qu'au Parnasse;
L'Amour ne fait plus que languir,
De vains amusemens on a beau le remplir,
Le cœur demeure toujours vuide,
Et l'ennui d'un vol rapide,
Vient s'y nicher au milieu du plaisir.

(1) La scène est dans un désert.

Apollon & Vénus se flattent chacun de leur côté, de ramener le Je ne sai quoi, & de le fixer auprès d'eux.

MOMUS.

Des coquettes elle est la Reine,
Il l'est des beaux-esprits,
Je ne suis nullement surpris
Si l'amour propre les entraîne.

Arlequin qui est le Je ne sai quoi, arrive, & trouve Apollon & Vénus bien changés depuis qu'il ne les a vus; il reçoit fort mal leurs éloges & leurs caresses affectées, il les congédie brusquement; mais comme il ne peut s'en défaire, il prend le parti de s'en aller.

APOLLON, *l'arrêtant.*

Arrêtez, charmant Je ne sai quoi,
Nous avons traversé les airs, Vénus & moi,
Pour venir vous rendre visite.

ARLEQUIN.

Adieu, je prends la fuite
Dès qu'on court après moi.

Un Géometre qui ne peut comprendre le Je ne sai quoi, prie Arlequin, lorsqu'il sait que c'est lui, de lui permettre de l'analyser, ou du moins

d'en prendre la profondeur & la surface.

ARLEQUIN.

Je suis un don de la nature,
Qu'on ne peut concévoir par l'art ni par le tems,
Et qu'on ne vit jamais briller dans la figure
Ni dans le cabinet de Messieurs les Savans.

Un Petit-Maître succéde au Géometre, & vient remercier Arlequin des présens dont il prétend qu'il l'a comblé. Arlequin l'assure qu'il ne lui doit pas la moindre reconnoissance.

ARLEQUIN.

Apprenez mieux à vous connaître,
La nature jamais ne fit un Petit-Maître;
Le plus aimable est toujours apprêté,
Et c'est en le louant autant qu'il puisse l'être,
Le chef-d'œuvre de l'art & de la vanité.

Un Officier Suisse est envoyé par Bacchus, ainsi que le Petit-Maître l'est par l'Amour, pour engager le Je ne sai quoi à revenir à leur suite.

Le SUISSE.

Il manque à mon moustache encor un acrément,

Qui de Monfir dépend ;
C'eſt que ſon petit main rempli de chentil-
leſſe,
Li tonne un tour patin, & ſtichene ſai qu'eſt-
ce
Qui me rente charmant
Aux yeux de mon Maîtreſſe.

Il a une diſpute plaiſante avec le Petit-Maître, ſur lequel il prétend l'emporter ; mais Arlequin les met tous deux d'accord, en diſant à l'un qu'il fait trop l'aimable, & à l'autre qu'il ne l'eſt pas aſſez.

Le Public féminin leur ſuccede, Arlequin le méconnaît d'abord.

ARLEQUIN.

Vous êtes le Public, vous ?

Le PUBLIC *féminin.*

Oui.

ARLEQUIN.

Le véritable ?

Le PUBLIC *féminin.*

Oui, je ſuis le Public délicat & choiſi,

Qui détermine l'autre, & qui s'en voit suivi.

ARLEQUIN

Le Public en cornette ! il est méconnaissable.

Le Public féminin se plaint au Je ne sai quoi qu'il ne goûte plus le plaisir depuis qu'il est disparu.

ARLEQUIN.

Le plaisir me ressemble, il est un peu malin,
Quand on croit le tenir, il échappe soudain.

Le PUBLIC *féminin*.

Ce qui me désespere,
Comme lui l'agrément affecte de me fuir,
J'ai de la peine à croire
Que je ne puis me divertir.

. . . .

A mon secours j'appelle l'art flatteur,
Pour ramener cet éclat séducteur,
Plus d'une habile main s'applique & s'étudie
De m'avoir rendu ma beauté,
On s'applaudit déjà, mon cœur en est flatté,
Quand par une boucle indocile,
Tout l'ouvrage est gâté;
On fait pour la réduire un effort inutile,
J'y mets la main moi-même & n'y puis réussir;

L'art me rend ridicule au lieu de m'embellir,
Et par malheur, la chose est sans remede.
Le chagrin que j'en ai, me rend encor plus laide.

ARLEQUIN.

Vous méritez votre laideur,
Et c'est pour vous apprendre
A vouloir employer l'artifice trompeur.

Le PUBLIC.

Pour mettre enfin le comble à ma mauvaise humeur,
Un Abbé doucereux à force d'être tendre,
Précédé d'un Robin, & suivi d'un Auteur,
A ma toilette vient se rendre.

ARLEQUIN.

Quel amusant trio de toutes les façons !

Le PUBLIC.

L'Abbé m'endort en me prêchant fleurette;
Et l'Avocat m'assomme en plaidant ses raisons;
L'Auteur un peu moins sot, sans en être plus sage,
Se taît en m'offrant un ouvrage
Qu'il s'empresse de publier.
Je le lis; mais je sens dès la premiere page,

Quoiqu'on m'ait fait l'honneur de me le dédier,
Et que de mon mérite il fasse l'étalage,
Je sens qu'il n'a pas moins le don de m'ennuyer.

Le Public féminin prétend qu'il n'éprouve pas moins d'ennui au Spectacle.

Le PUBLIC.

Je ne puis m'empêcher d'envier
L'heureuse liberté dont jouit le Parterre,
Et l'avantage qu'a mon frere,
De siffler quand il veut pour se désennuyer.

ARLEQUIN.

Si les Dames sifflaient en pleine Comédie,
J'irais exprès pour voir cela.
Elles feraient, je crois, une mine jolie.

Le Public féminin passe ensuite en revue les promenades, les fêtes, & les soupers sur lesquels il ne manque pas d'exercer son humeur. Arlequin tâche de l'adoucir, & lui promet de revenir bien-tôt, à condition que l'art aura disparu.

Le PUBLIC *féminin*.

A votre aspect l'ennui va disparaître,

Les graces vont s'y rétablir,
Et tous les plaiſirs vont renaître ;
Quel favorable changement !
L'Abbé va devenir piquant,
Le Financier, léger, aimable,
Le Robin, amuſant & railleur agréable,
L'Auteur, plein d'agrément,
Et jusqu'à mon mari, tout va m'être charmant.

Un Acteur Français vient à ſon tour prier le Je ne ſai quoi de lui être favorable.

L'ACTEUR.

Une juſte fureur de mon ame s'empare,
Je jette mon chapeau & deſcends au tartare,
Je marche à la lueur du flambeau d'Alecton,
J'embraſſe Proſerpine en dépit de Pluton.

ARLEQUIN.

Dites-moi, Roi des foux, pourquoi tout ce tapage ?
Pourquoi vous tourmenter avec tant de fureur ?

L'ACTEUR.

Pour exciter en vous une noble terreur.

ARLEQUIN.

Que la peste t'étouffe avec ce bruit terrible!
Tu n'excites en moi qu'un mal de tête horrible.

L'ACTEUR.

Applaudissez du moins à mes gestes choisis,
Et de mon jeu muet, sentez bien tout le prix;
Vous vous armez envain d'un front sauvage & rude,
Vous ne sauriez tenir contre cette attitude.

ARLEQUIN.

Campé de la maniere, ô Prince sans égal,
Il ne vous manque plus vraiment qu'un piédestal.

L'Acteur voyant qu'il n'a pas pu séduire le Je ne sai quoi, ni par ses gestes, ni par sa fureur, essaye de l'attendrir par une Scène touchante, à la fin de laquelle le Je ne sai quoi lui répond:

Prince, n'avez-vous rien à me dire de plus?

L'ACTEUR.

Non: d'en avoir tant dit, je suis même confus.

Il ſe retire en prononçant cette imprécation :

Je vais, dit-il,

Remplir tous nos Etats, des horreurs que je ſens,
Pour premiere victime, immoler le bon ſens,
Et ſignalant mes coups par des débris illuſtres,
Poignarder le Souffleur & briſer tous les luſtres.

Une Danſeuſe & un Muſicien ne ſont pas mieux reçus que l'Acteur ; mais Silvia paraît & plaît d'abord à Arlequin à qui elle apporte un brevet de la Calotte de la part de Momus. Son air naïf & enjoué le détermine en ſa faveur, & ſa victoire eſt complette.

ARLEQUIN.

J'irai partout en votre compagnie,
Et l'on nous verra, vous & moi,
Ce ſoir même à la Comédie ;
A tous les cœurs je donnerai la loi,
On vous applaudira ſans ceſſe,
Moi je ſerai Je ne ſai quoi,
Et vous ſerez je ne ſai qu'eſt-ce.

Momus, qui a eu recours à Silvia pour ramener le Je ne ſai quoi dans

Paris, s'applaudit de ſa ruſe, & ordonne qu'on célebre ſon retour.

Le théâtre change & repréſente une ſale ornée de tout ce qui peut caractériſer l'agrément & la folie réunis enſemble.

On mene en triomphe Arlequin avec Silvia. Tous les Officiers de la Calotte vont leur rendre hommage, & préſentent la Marotte à Arlequin qui la reçoit comiquement. On forme des Danſes agréables, & la Piece finit par le Vaudeville ſuivant.

VAUDEVILLE.

A l'Univers rendons juſtice,
En dépit même qu'il en ait,
De quelque façon qu'on agiſſe,
On eſt digne du brevet.
Que la marotte
Paſſe ſoudain
De main en main;
Que la calotte
Couvre la tête falotte
Du genre humain.



Un Noble mange, pour paraître,
Principal & revenus.

Un riche heureux, s'il voulait l'être,
Meurt de faim sur ses écus.
Que la marotte, &c.

✕

Un Pédant né désagréable,
Prétend faire le galant :
Un Marquis ignorant, aimable,
Veut se donner pour Savant.
Que la marotte, &c.

✕

Cette ingénieuse Comédie, qui est de Boissi, eut quatorze représentations; elle méritoit ce succès indépendamment de la circonstance qui y donna lieu. Je ne crois pas avoir besoin de rappeller l'histoire de la Calotte qui a fait l'amusement de la France, comme les Pantins l'ont fait depuis, & comme le font aujourd'hui les querelles des Philosophes.



Mort de Rauzini.

Jacques Rauzini, originaire de Naples, était un Intrus dans la troupe des Comédiens Italiens. Cent pistolles qu'il donna à celui qui avait été chargé de la part de Lelio d'envoyer un bon Scaramouche, firent obtenir la préférence à Rauzini, qui n'était qu'un très-médiocre Comédien, & qui avait été Huissier de la Vicairerie de Naples. Il aimait le jeu, le faste & la dépense : il avait pris un carrosse, tenu table ouverte, par conséquent fait beaucoup de dettes. Riccoboni le pere fut obligé de solliciter un ordre de la Cour, qu'il obtint pour arrêter les poursuites des Créanciers de son Camarade ; mais comme il était plein de probité, il obligea Rauzini de leur céder les trois quarts de sa part ; ce qui fut exécuté jusqu'à la mort de ce Comédien, qu'une attaque d'apopléxie surprit dans l'Eglise de Saint-Eustache, où il mourut le 24 Octobre, & fut enterré le lendemain aux frais de la Troupe, qui se chargea de ses funérailles.

LE PHENIX.

Comédie en un acte en vers libres, suivie d'un Divertissement, 5 Novembre 1731. (1)

ISABELLE ayant appris que Cinthio son mari a fait naufrage, le croit mort, & se retire dans un Château pour y passer le reste de ses jours; mais après une longue absence, il revient suivi d'Arlequin son valet. Blaise son Jardinier le prend pour un revenant; mais enfin rassuré & convaincu que c'est son Maître, il lui apprend que sa femme a fait divorce avec le monde, pour se livrer toute entiere à la douleur que sa mort prétendue lui cause. Cinthio n'est pas tout-à-fait content de cette marque d'amour & de fidelité, il veut mettre le cœur d'Isabelle à de nouvelles épreuves: il ordonne au Jardinier de tenir son retour secret, & prie Mario, son ami & son compagnon de voyage de se travestir en Prince, & de mettre tout en usage pour tenter

(1) La scène est dans le Château d'Isabelle.

la fidélité de son épouse. Mario blâme sa défiance, & ne consent qu'à regret à jouer le personnage qu'il lui propose; il s'y résout enfin, il se présente à Isabelle avec toute la magnificence qui doit accompagner le rang qu'il se donne. Il fait étaler à ses yeux tout ce que la fortune peut avoir de plus séduisant; tous les gens du village viennent voir les trésors du Prince Mario, parmi lesquels voici ce qu'il y a de plus remarquable.

ROSETTE, *tenant une pomme d'or enrichie de pierreries.*

Rien n'est si beau que cette pomme d'or.

TRIVELIN.

Je le crois bien, elle est l'ouvrage
D'un Enchanteur habile & sage,
Il l'a faite pour les époux
Qui vivront sans querelles;
Il l'a faite aussi pour les belles
Qui verront sans dépit jaloux,
Des objets plus aimables qu'elles.

ARLEQUIN.

Cet article est un tour de Contrebandier fin,
Qui veut frauder les droits du Bureau féminin.

TRIVELIN.

Item, pour les amis dans le malheur fideles,
Item, pour les Savans exempts de vanité,
Pour les Robins que la finance
N'engage pas à véxer l'innocence,
Plus, pour les Médecins qui rendent la santé;
Plus, pour l'Amant dont la félicité
Ne fatigue pas la constance.

ARLEQUIN.

Pour finir, ajoutons, un compte parfait,
Un *item* pour le Petit-Maître,
Qui ne se vante pas de ce qu'il n'a point
fait.

ROSETTE, *tenant une Médaille.*

A quoi, parmi ces bijoux rares,
Sert cette Médaille, où je voi
Tant de caracteres bizarres?

TRIVELIN.

C'est un beau talisman, ma foi!
Sa propriété souveraine
Recrépit l'austere pudeur,
Et sur l'affront qui suit une tendre fredaine,
Répand une couche d'honneur.

Mario presse Isabelle d'une maniere

d'autant plus persuasive que la feinte ; chez lui est devenue une vérité. Rien n'ébranle la fidélité de cette épouse ; il en rend un bon compte à son ami, & après lui avoir avoué qu'il est véritablement devenu amoureux de sa femme, il lui conseille de s'en tenir à une épreuve si forte, & le prie de trouver bon qu'il le quitte pour toujours, pour se guérir par l'absence des impressions que les charmes d'Isabelle ont fait sur son cœur ; Cinthio n'est pas encore satisfait ; il veut faire une derniere tentative, il se travestit en Corsaire, & prétend obtenir par la force ce qu'on a refusé à l'amour & au rang prétendu de Mario. Enfin cette derniere a le sort de la précédente, & Cinthio satisfait, se découvre à sa femme ; la Piece finit par un divertissement de Matelots, & par les Couplets suivans.

Femme, dont la persévérance
Brave les caprices du sort,
Et qui pour un époux que lui ravit la mort,
Brûle toujours avec constance,
C'est un phénix, c'est un oiseau charmant ;
Mais on le trouve rarement.

Mari

Mari qui pour sa tourterelle,
Montre un attachement parfait,
Et qui fasse éclater dans l'époux satisfait,
Les transports de l'Amant fidele.
C'est un phénix, &c.

Fillette, tendre sans foiblesse,
Vertueuse sans dureté,
Et qui joigne à l'éclat d'une extrême beauté,
Un cœur plein de délicatesse.
C'est un phénix, &c.

Ami, dont la main secourable
Nous soutienne dans nos malheurs,
Et qui mette sa gloire à calmer les douleurs
Dont la fortune nous accable.
C'est un phénix, &c.

Courtisan, dont le cœur sincere
S'explique avec naïveté,
Et qui n'ose jamais couvrir la vérité
D'un fard honteux & mercenaire.
C'est un phénix, &c.

Le sujet de cette Piece est romanesque. L'intrigue commune, & le

style très-négligé; d'ailleurs la seconde épreuve que Cinthio fait subir à Isabelle, est bien plus faible & moins intéressante que la premiere, l'Auteur lui-même n'a pu se le dissimuler: mais il en avait besoin pour son dénouement. Cette Comédie est de Duperon de Castera, ce fut sa premiere, & le Public voulut l'encourager sans doute en y venant pendant dix représentations.

LA VÉRITÉ FABULISTE.

Comédie en un acte en prose, mêlée de fables en vers, avec cette épigraphe.

Sic temperat ignes blandâ luce micans.

27 Décembre 1731. (1)

LA Vérité dit à Mercure qu'elle ne veut plus rester dans cette solitude, depuis qu'elle a appris les désordres où les hommes sont livrés, elle veut encore se présenter à leurs yeux pour tâcher de les ramener. Mercure lui observe la difficulté, & peut-être l'inutilité de cette démarche. La Vérité lui répond qu'elle ne se présentera pas nue comme autrefois, qu'elle saura s'envelopper d'un voile à travers lequel elle pourra leur faire voir leurs erreurs. Elle prétend que de cette ma-

(1) La scène est dans un bois consacré à la Vérité.

niere, on peut offrir la vérité aux Monarques, même les plus absolus. Ce qu'elle prouve par la Fable suivante.

Le SULTAN & le VISIR, *fable.*

Un Sultan furieux portait partout la guerre,
Et n'était pas content si les lointains climats
Ne sentaient l'effort de son bras;
Il ravageait sa propre terre,
Ruinait ses propres Etats,
Son Visir déplorait ce funeste ravage,
Sans oser lui rien témoigner;
Et quand il l'aurait fait, qu'aurait-il pu gagner?
Il ne l'eût qu'aigri davantage.
Il arriva pourtant un jour
Que tous deux étant à la chasse,
Et loin du reste de la Cour,
Le Visir s'avisa d'un tour,
Qui sçut colorer son audace.
Sire, je sais, dit-il, la langue des oiseaux,
Rossignols, fauvettes, moineaux,
J'entends clairement leur langage;
Un habile Dervis, Cabaliste & demi,
Honnête-homme & fort mon ami,
M'a procuré cet avantage.
Si votre Majesté veut en voir des effets,
Ses vœux vont être satisfaits.

Le Sultan à cette merveille,
Prêtait une attentive oreille.
Le ſoir en s'en allant, ils virent deux hiboux,
Perchés ſur un arbre en préſence;
Hé bien, Viſir, nous direz-vous,
De ces deux animaux quelle eſt la conférence ?
Le Viſir s'approcha de l'arbre, & quelque tems
Fit ſemblant d'écouter ce qu'ils paraiſſaient dire,
Puis rejoignant ſon Maître, ah! Sire,
Je ne redirai point ce que ces inſolens,
Sur Votre Majeſté viennent de faire entendre.
Parle, dit le Sultan, & ne me cache rien,
Mot pour mot je veux tout apprendre,
Hé bien, dit le Viſir, voici leur entretien.
Ils parlent d'unir leur famille,
L'un eſt pere d'un fils, & l'autre d'une fille,
Qu'ils veulent enſemble établir;
Et voici ce que l'un diſait à l'autre pere:
Ecoutez, je prétends mon frere,
Que nos enfans ſoient bien, qu'ils ne puiſſent faillir,
Et pour que leur état ſoit durable & tranquille,
Je n'accorderai rien ſi vous ne leur donnez

Trente villages ruinés,
Item, quelque petite ville.
Oh! frére, a répondu l'autre hibou, d'accord;
Cinq cent si vous voulez, allez, je vous proteste,
Que si le Sultan vit, nous en aurons de reste,
Il est pour les hiboux, d'un merveilleux rapport,
Que son régne soit long, nous aurons pour aziles,
Tous les Villages & les Villes.
Le Sultan avait de l'esprit,
Il sentit bien le trait, & le mit à profit.

Mercure se rend aux raisons de la vérité, & lui promet d'aller apprendre aux Mortels qu'elle a banni sa rigueur, & qu'ils trouveront dans la douceur de ses conseils, des moyens infaillibles pour devenir heureux.

Cette nouvelle favorable ne tarde pas à être annoncée par Mercure. Un instant après son départ on voit arriver un de ses Gentilshommes de Province qui passent leur vie à tourmenter leurs Vassaux. Il est conduit par un ami qui prie la Vérité de lui faire

connaître ses torts ; ce qu'elle fait par la fable suivante, dans laquelle elle lui offre l'histoire d'un Lion furieux, qui annonce ses ordres par ses rugissemens, & qui dévorait ses Sujets au lieu de les gouverner. Un Renard trouva le moyen de le punir de sa cruauté, il s'y prit de la maniere suivante :

Sire, dit-il, votre pouvoir suprême
Doit par tout l'univers, vous faire respecter
A l'égal de Jupiter même ;
Je sai pourtant qu'on y veut attenter,
Et je ne puis plus vous le taire ;
Certain animal téméraire
Vient roder autour de ces bois,
Et voulant s'ériger en Maître de la terre,
Il doit vous déclarer la guerre,
Et vous faire subir ses loix.
Je ne sais pas trop bien encor comme on le nomme,
Je crois pourtant qu'on l'appelle homme ;
Mais je l'ai vu tout comme je vous vois,
Il s'est même deux fois approché de l'enceinte,
Où Votre Majesté repose quelquefois,
Et même votre garde a marqué de la crainte.
Misérables Sujets, dit le Lyon en feu,
Je dois seul, il est vrai, suffire à ma défense ;
Mais c'est assez, viens me montrer le lieu ;

succéde une femme capricieuse, elle montre un de ces caracteres qu'un rien aigrit, & qu'un rien calme; & elle est aimée d'un Amant qu'elle caresse & qu'elle déseſpére tour-à-tour. Comme son humeur n'est que momentanée, elle craint dans ses accès de raison que son Amant ne se lasse à la fin des tourmens qu'elle lui fait éprouver, & c'est pour le conserver qu'elle vient demander un conseil à la Vérité qui le lui donne de cette maniere.

Une corme brillante & fraîche,
D'une jeune fillette avait charmé les yeux;
Mais ce fruit qui semblait un fruit délicieux,
Au goût parut dur & revêche.
Quoi! lui dit la fillette, un si beau coloris
Cache une amertume effroyable?
Et pour te trouver agréable,
Il faut que par le tems tes appas soient flétris!
Que ton injustice est extrême!
Lui répondit la Corme, eh! n'es-tu pas de même
Par l'effet seul de ton humeur?
Te voila jeune, fraîche, belle,
Ton Amant est tendre & fidele,
Et loin d'avoir cette douceur,

Qu'annonce de tes traits la grace naturelle,
Tu n'as qu'amertume & qu'aigreur :
Crois-moi, n'attends pas que les rides
Amortissent ton âpreté,
Les injures du tems ne sont que trop rapides,
C'est un cruel moyen de pendre sa fierté.

La Capricieuse promet de se bien souvenir de cette Fable à la Déesse, qui lui répond que ce n'est pas assez ; qu'il faut encore en profiter.

La Vérité est encore visitée par un Chevalier de la Garonne qui la prie de lui apprendre à donner un air de vérité à ses gasconnades. On ne trouve dans cette scène que des choses déjà trop répétées, & la Fable qui la termine, ne mérite pas plus d'être rapportée.

Nous passerons à celle d'un Poëte présenté à la Déesse par un Protecteur qui avoue que son crédit n'a pas toujours sauvé du naufrage les chef-d'œuvres de son Protégé. Si la Vérité a eu raison de se servir de l'Allégorie pour ne pas révolter la vanité humaine, c'est en cette occasion qu'elle doit en faire usage. Aussi l'employe-t-elle très-adroitement en parlant au Poëte & au Protecteur. Voici comme elle s'adresse au premier. Un Oiselier avait pris un ros-

signol, & l'avait mis parmi d'autres oiséaux dont il avait déjà gâté le ramage naturel, en apprenant à l'un à sifler, à l'autre à parler.

Le lendemain dès le matin,
Sa troupe aîlée avec emphase,
Fit bruire l'un son refrain,
Et l'autre sa méchante phrase;
Ce bruit du Rossignol redoubla le chagrin,
Il en fit à l'Aurore une plainte si tendre,
Que l'Oiselier dans le moment,
Vit les autres gosiers se taire pour l'entendre;
Lui-même fut saisi d'un doux ravissement.
L'Oiseau flatté de ce silence,
Fait encor de nouveaux efforts,
Et soutient ses divins accords,
D'une plus brillante cadence.
Le Public vint en foule à ces concerts nouveaux,
Et le Marchand convint qu'avec sa tablature,
Il eut gâté des chants si beaux.
Les plus parfaits accens sont ceux de la nature.

Le PROTECTEUR.

Je vous garantis que Monsieur sera dans peu le Rossignol de votre Fable, je vais d'avance l'annonçer pour tel,

& en même-temps dire merveille de vous.

La VÉRITÉ.

Croyez-moi, Monsieur, attendez sur cela l'aveu du Public. Laissez-lui la liberté d'en juger, & retenez bien la Fable que je vais vous dire.

L'AURORE & le COQ.

Un Coq au lever de l'Aurore,
Se signalait par ses clameurs,
La Déesse qui vient arroser de ses pleurs,
Les aimables présens de Flore,
Dit au Chantre importun, à quoi bon tous ces cris?
Pourquoi troubles-tu mes mysteres?
J'annonce, dit le Coq, aux mortels endormis,
Votre lever & leurs affaires,
Et d'ailleurs, en Sujets soumis,
Je vous rends par mes chants des hommages sinceres;
Laisse, lui dit l'Aurore, & ma gloire & tes soins,
Les mortels savent leurs besoins,
Leurs avides désirs les éveillent de reste,
Celui qui vit heureux, par toi le devient moins,

Et le malheureux te déteste;
Quant à ma gloire je proteste
Que j'y renonce pour jamais,
S'il faut la tenir de tes faits.
J'en dis autant que la Déesse,
Vos clameurs me font tressaillir,
Je desire un laurier d'une plus noble espece,
Le Public a le seul que je cherche à cueillir.

Le PROTECTEUR.

Vous pouvez m'épargner cette comparaison; mais je m'en vengerai, & Monsieur & moi nous allons faire une bonne brochure contre la Vérité fabuliste.

Ils quittent la Vérité qui remarque qu'il est plus facile de détruire les vices, que de corriger les ridicules; elle ne reste pas long-temps seule; elle est bientôt abordée par un Fastueux qui arrive avec toute sa suite, & qui vient demander une paix dont il ne sauroit jouir. La Vérité lui répond dans son langage ordinaire.

Le CHATEAU & la FERME.

Sur la cime d'une montagne,
Qui commandait au loin une vaste campagne,

Un orgueilleux Château s'élevait dans les
Cieux,
Les dehors présentaient aux yeux
Cette admirable architecture,
Dont la Grèce autrefois nous traça la structure;
Les dedans étaient pleins d'ornemens gracieux,
Tableaux choisis, belle sculpture,
Meubles galans & précieux,
Jardins fleuris & spacieux,
Où l'art faisait en Maître obéir la nature,
Art qui souvent la défigure,
Car le simple est toujours le mieux.
Là, dans le sein de la molesse,
Des habitans de toute espece,
Se renouvellaient nuit & jour,
Et venaient varier l'yvresse,
Ou de Bachus ou de l'Amour.
Un Peuple de Valets, grand bruit & longue
chere,
Faisaient qu'on n'y reposait guere.
Une Ferme au contraire, au bas de ce Vallon,
Se tenait humblement, & bordait la Prairie.
Un Cellier servait de Sallon,
Et le soir quand la Compagnie
Revenait du travail, un repas apprêté

Par la seule frugalité,
Répandait ce sommeil précieux pour la vie;
Qui tempere & qui fortifie,
Et dont jamais Château n'éprouva la bonté.
Ici c'était la Laiterie,
Où régnait la fraîcheur avec la propreté,
Là, de nombreux Troupeaux dans une Bergerie,
Qui faisaient du Pasteur toute la volupté,
Et dans la Cour l'espece utile
De mainte & mainte volatile.
Un soir le Château glorieux
De réprésenter dans la fête
Que l'on donnait à deux beaux yeux,
(Dont son Maître en payant avait fait la conquête);
Voyait de toutes parts ses murs illuminés,
Attirer des Passans les regards étonnés;
Il contemple la Ferme, & d'un ton ironique,
Tu vas, dit-il, cacher aux yeux du Spectateur,
L'éclat de mon ordre ionique.
Tu m'offusques par ta hauteur;
Ferme, ma douce amie, es-tu si tyrannique,
Que tu veuilles toujours briller à mes dépens?
Superbe, lui répond la Ferme, je t'entends;
Plus que moi tu te crois illustre,

Mais un faux orgueil te séduit ;
Apprend que c'est à mon produit
Que tu dois l'éclat de ton lustre.
Ces fertiles Guerets, qui les a cultivés ?
Qui moissonne ces grains dont mes Granges sont pleines ?
Ton Maître & ses Valets labourent-ils mes plaines ?
Font-ils venir le vin dont ils sont abreuvés ?
C'est mon éternelle abondance
Qui fit jusqu'ici ton soutien ;
Mais ton fastueux entretien,
De ton Maître & de toi fera la décadence.
Cette menace, hélas, eut bien-tôt son effet,
Le Château fut mis en décret,
Je crois qu'aisément on devine
Que cela veut dire en ruine ;
Tandis qu'en sa simplicité,
Par un travail toujours utile,
La Ferme acquit encor plus de solidité,
Et voulut bien donner azile
Au Maître du Château, dans son adversité.

LE FASTUEUX.

Oh Ciel ! quelle image effrayante pour moi !

LA VÉRITÉ.

Dites, consolante.

MERCURE.

Eh bien Déesse, je viens savoir où vous en êtes ?

La VÉRITÉ.

Vous le voyez, ce Mortel était livré aux plus grandes erreurs, & il s'est rendu à la Vérité.

MERCURE.

Je vous amene aussi les Sujets du Gentilhomme que vous avez corrigé; ils viennent en foule vous rendre grace du changement de leur Seigneur.

La VÉRITÉ.

Qu'ils entrent, je les verrai avec plaisir.

Le FASTUEUX.

Je veux me joindre à eux avec ma suite.

La VÉRITÉ, *au Public.*

C'est à vous maintenant, Messieurs, à prononcer
Sur la Vérité Fabuliste :
Approuvez-vous qu'elle persiste
Dans le genre nouveau qu'elle vient d'embrasser ?

Elle aurait bien encor d'autres Fables à faire,
C'eſt à vous à l'encourager,
Et nous avons dans cette affaire ;
Moi, le ſeul déſir de vous plaire,
Vous, le droit de me corriger.

On ajouta à la ſixieme repréſentation de cette Piece, la Scène de l'Ambitieux dont nous avons parlé, & celle d'un Faux-Politique, qui ne mérite pas qu'on en parle.

Cet ouvrage dont de Launay eſt l'Auteur, ne peut pas être regardé comme une Comédie ; mais l'idée en eſt ingénieuſe, le ſtyle en eſt naturel ; & les Fables que la Vérité y débite, méritent de ſortir de ſa bouche. Il eſt étonnant que l'Auteur n'y ait pas ajouté un vaudeville, il n'y a point de ſujet plus capable de fournir des couplets remplis de fineſſe & de morale. Cette Piece fut jouée en même-temps que la Parodie d'Amadis, & eut ainſi qu'elle treize repréſentations.

ARLEQUIN AMADIS.

Parodie en un acte en prose, mêlée de Vaudevilles, 27 Novembre 1731. (1)

AMADIS arrive avec Floreſtan ſon frere. Celui-ci lui demande la cauſe de ſa triſteſſe.

AMADIS.

AIR: *De l'Opéra.*

J'aime hélas! c'eſt aſſez pour être malheureux.

Il ajoute qu'il aime Oriane, & qu'elle l'a condamné à ne le jamais revoir. Floreſtan lui repréſente qu'il doit ſe conſoler avec la gloire.

AMADIS.

AIR: *De tous les Capucins.*

J'ai choiſi la gloire pour guide,
En marchant ſur les pas d'Alcide,
Je cours imiter ſa valeur,
Je n'imite que ſa folie,

(1) Le théâtre repréſente un Palais.

En cela seul j'ai le bonheur,
D'être sa fidelle copie.

Amadis se retire, Florestan reste, & Corisande parait. Ils témoignent tous deux le plaisir qu'ils ont de se revoir. Oriane survient qui loue la fidélité de Florestan, & se plaint de l'inconstance d'Amadis qui aime Briolanie. Florestan veut la désabuser en lui disant le couplet suivant,

AIR : *Tu n'as pas le pouvoir.*

Il est l'ennemi redouté
De l'infidélité,
Et puisqu'il punit les ingrats,
Sans doute il ne l'est pas.

ORIANE.

Vous contez une belle histoire,
Ce Héros suivant son desir,
Punit les ingrats pour sa gloire,
Et les imite pour son plaisir.

Corisande annonce des Guerriers qui viennent se battre pour divertir Oriane. Cette Princesse demande qui les envoie? A quoi on répond qu'on ne le sait pas.

ORIANE.

Eh bien on n'a qu'à les renvoyer, je ne veux point d'un divertissement anonyme. Suivez-moi.

Le théâtre change & représente une forêt dont les arbres sont chargés des dépouilles de ceux qu'Arcalaüs a vaincus. On y voit au milieu un grand pont. Arcabonne sœur d'Arcalaüs chante, sur l'air : *j'ai rêvé toute la nuit.*

Amour que veux-tu de moi,
Mon cœur n'est pas fait pour toi,
Je veux inspirer l'effroi,
C'est-là mon emploi.
Amour que veux-tu de moi,
Mon cœur n'est pas fait pour toi.

Arcalaüs arrive & demande à sa sœur quel est le sujet de sa mélancolie ?

ARCABONNE.

AIR : *Ah! Pierre, ah! Pierre.*

Par sa vertu guerriere,
Un Héros très-poli,
Contre un monstre en colere,
Un jour prit mon parti ;
Mon frere, mon frere,
J'étais morte sans lui.

ARCALAUS.

Bon, les Enchanteurs craignent-ils les monstres ?

ARCABONNE.

AIR : *Le masque tombe & l'on voit la Coquette.*

En rendant grace au vaillant personnage,
Je m'informai de son nom vainement ;
Mais remarquez le bel événement,
Son casque tombe, & je vois son visage.

Arcalaüs l'invite à montrer plus de fermeté.

ARCABONNE.

Ah que le nom d'Amadis m'inspire de rage !

Tous deux.

AIR : *Lucas pour se gausser de nous.*

Un jour pour se mocquer de nous,
Le perfide assomma notre malheureux frere ;
Mais à son tour il doit sentir nos coups :
Nos coups,
Livrons-nous à notre colere,
Ma chere,
Mon frere,
Oui, qu'il périsse le pendard,
Ah, qu'il est doux d'exercer la vengeance !

Punissons plutôt que plus tard.
Pour nous mocquer de lui, frappons, frappons sa pance;
Frappons, morbleu, perçons à grands coups de poignard.

ARCALAUS.

Laissez-moi l'engager dans mes enchantemens.

Arcabonne se retire, Arcalaüs au son de la symphonie, forme avec sa baguette plusieurs cercles magiques, & dit voyant venir Amadis : il faut qu'il soit bien malheureux pour tomber ainsi dans les piéges que je lui dresse.

Amadis & Corisande se cherchent dans le bois : ils s'appellent & se reconnaissent.

ARCALAUS, *s'opposant au passage d'Amadis.*

AIR : *Du Chasseur.*

Ce passage est en ma puissance;
Vois ce magnifique attelier,
Il est le prix de ma vaillance,
Je dépouille ici tout Guerrier.

AMADIS.

AMADIS.

Voyez quelle insolence!
J'ai toujours passé sans payer,
Sur tous les Ponts de France.

ARCALAUS.

Tu ne passeras pas sur celui-ci.

AMADIS.

Nous allons voir.

Arcalaüs repousse Amadis ; Corisande demande du secours à celui-ci. Arcalaüs le fait saisir par des diables qui l'enlevent. Amadis outré de colere rosse Arcalaüs.

Une troupe de Nimphes & de Bergers viennent former une danse pour enchanter Amadis, qui prend une Danseuse pour Oriane.

AMADIS.

Tenez, mignonne, vous avez si bien dansé, que je vous fais présent de mon épée. Bon, je suis bien bête!

Et lon, lan, la,
Que fais-je là,
Est-ce avec cela
Qu'on régale les Danseuses?

La Nimphe emmene Amadis avec elle. Le théâtre change & représente un Palais ruiné & des cachots.

Floreſtan, Coriſande & les Captifs qui ſortent de leurs cachots, ſe plaignent des maux qu'ils ſouffrent.

CORISANDE.

AIR : *Tarare pompon.*

Sont-ce là les liens que l'Hymen nous prépare ?
Encor ſi l'on était dans la même priſon,
On pourrait (ſort barbare !)
Se faire une raiſon.
Mettez-nous y.

Le GÉOLIER.

Tarare
Pompon.

Arcabonne ſous la figure d'un chat monſtrueux, ſe rend dans la priſon, & chante :

AIR : *On n'aime plus dans nos Forêts.*

Sortez, traînez ici vos fers ;
Ceſſez vos plaintes ennuyeuſes.

Les CAPTIFS.

Des maux que nous avons ſoufferts,

Terminez les rigueurs affreuses.

ARCABONNE, *d'un air doux.*

Vous allez cesser de souffrir,
Mes enfans, vous allez mourir.

CORISANDE, *à Florestan.*

Avec vous la mort même
A pour moi des appas.

FLORESTAN.

C'est aussi mon systême.

ARCABONNE.

Ne vous le dis-je pas.

Florestan & Corisande chantent encore un duo très-langoureux.

ARCABONNE.

C'est trop entendre
Ce maudit refrain;
J'ai le cœur tendre,
Il me met en train;
C'est trop entendre
Ce maudit refrain.

Arcabonne évoque l'ombre de son frere.

AIR : *Oh! oh! tourlouribo.*

Toi qui n'es plus qu'un reste de cendre,
Oh! oh!
Dans ce noir tombeau,
Reçois; & sans plus attendre,
Oh! oh!
Le joli cadeau
Du sang que je vais répandre.

L'OMBRE, *très-fort.*

Oh! oh! oh!
Tourlouribo.

ARCABONNE.

Quel hurlement! Je jure, mon frere; que dans un instant vous serez satisfait.

L'OMBRE.

Tu vas trahir ton serment,
Menteuse, menteuse,
Tu vas trahir ton serment,
Menteuse, en ce moment.

ARCABONNE.

Ne vous fâchez pas mon frere, j'ai juré, cela doit vous suffire.

L'OMBRE.

AIR : *Je suis toujours prêt à danser.*

Ah ! tu vas trahir tes sermens,
Le jour me blesse, je retombe,
Le grand air me fait mal aux dents,
Je me trouve mieux dans ma tombe,
Tu me suivras dans peu de tems,
C'est aux Enfers que je t'attends,
Que je t'attends,
C'est aux Enfers que je t'attends.

ARCABONNE.

Allez-y toujours devant.

On lui amene Amadis, qu'elle veut immoler à sa vengeance ; mais elle le reconnaît aussitôt pour le Héros qui lui a sauvé la vie, les armes lui tombent des mains. Il n'est pas juste, dit-elle, que je tue un homme à qui j'ai tant d'obligation. Exigez la récompense de vos services, & j'y souscris.

Amadis demande qu'on donne la clef des champs à tous ces malheureux : il est dans l'instant obéi. Florestan, Corisande & tous les Captifs sont mis en liberté. Arcabonne dit à Amadis de la suivre.

AMADIS.

Que j'aille seul avec vous ! je n'ose.

ARCABONNE.

Allons, marchez petit garçon.

AMADIS.

Air : *Tandis que je dresse.*

Elle veut me faire
La bonne Sorciere,
Elle veut me faire
Payer leur rançon.

ARCABONNE.

Le joli garçon ;
Il est formé pour plaire !

AMADIS.

Elle veut me faire
Payer leur rançon.

Les Captifs se réjouissent de sortir d'esclavage. Le théâtre change & représente la mer. Arcalaüs dit qu'il vient encore de faire un enchantement qui leur livre Oriane, & demande à sa sœur si elle a eu bien du plaisir à tuer Amadis.

Arcabonne soupire, & lui dit in-

génuement qu'elle a trouvé dans son ennemi même l'objet de son amour, & qu'à sa considération elle a donné la liberté à tous les Captifs. Mais elle change bien-tôt de pensée, & ajoute :

Je sens que la fureur l'emporte sur l'amour : voici ma Rivale, vous allez voir tous les tours que je vais lui jouer.

Oriane paraît, Arcalaüs lui vient dire qu'il a vaincu ce vainqueur invincible, & que puisqu'elle le hait, elle doit être bien contente. Il fait venir Amadis qui paraît mort. Oriane se désespére.

ORIANE.

AIR : *J'entends déjà le bruit des armes.*

J'entends Amadis qui m'appelle,
Pour gage certain de ma foi,
Mon cher, dans la nuit éternelle,
Je me précipite avec toi.

(*Elle tombe évanouie.*)

AMADIS, *sur un gazon.*

Ah ! ventrebleu, que ne vient-elle
S'évanouir auprès de moi !

Arcalaüs & Arcabonne se réjouissent du désespoir de ces deux Amans.

Aussitôt on voit sur la mer un rocher enflammé, & ensuite la grande serpente d'où sort Urgande, avec plusieurs femmes qui sont avec elle.

ARCALAUS.

AIR : *Je ne suis flatteur ni menteur.*

D'où part ce spectacle nouveau ?

ARCABONNE.

D'un pouvoir plus grand que le nôtre.

ARCALAUS.

Est-ce un Serpent ? Est-ce un Vaisseau ?

ARCABONNE.

Non, non, ce n'est ni l'un ni l'autre.

ARCALAUS.

Ma sœur, qu'est-ce donc que cela ?

ARCABONNE.

Le magasin de l'Opéra.

Urgande enchante Arcabonne & Arcalaüs, & désenchante Oriane & Amadis, qu'elle emmene avec elle; après avoir rendu à Arcabonne & à Arcalaüs l'usage de leurs sens. Ces derniers appellent les Démons de la terre à leur secours, qui combattent contre les

Démons de l'air, qui obligent ceux de la terre à leur céder la victoire. Arcalaüs & Arcabonne se retirent.

Le théâtre change & représente l'arc des loyaux Amans. Urgande conduit avec elle Oriane & Amadis qu'elle a raccommodés ensemble.

AMADIS, *à Oriane.*

Si vous voulez je passerai sous l'arc des loyaux Amans, pour vous prouver ma fidélité.

URGANDE.

Non, non, cela serait trop ennuyeux; passons vîte à la Chaconne.

Les loyaux Amans forment avec leurs Amantes une danse qui finit la Piece.

Cette parodie qui est de Dominique & Romagnesi, eut douze représentations, & quoiqu'elle eût pu faire autant de plaisir à la lecture, les Auteurs n'ont pas jugé à propos de la faire imprimer; elle fut faite à la sixieme reprise d'Amadis de Gaule, Tragédie lyrique, dont Quinault a fait les paroles & Lulli la musique.

DANAUS.

Tragi-Comédie en trois actes, en vers, mêlée d'intermedes comiques, & suivie d'un Divertissement, avec cette épigraphe.

Quidquid delirant Reges plectuntur Achivi.

Les passions des Rois font les malheurs des Peuples.

22 Janvier 1732. (1)

CREON ancien Capitaine du Roi Gelanor, & cru pere d'Argée, ouvre la Scène avec Ilas ancien Officier, aussi attaché au même Roi : ce dernier revient de l'exil que sa fidélité pour son Prince lui avait attiré.

Ces deux amis se retrouvent dans Argos après une longue absence, & dans le détail de leurs avantures, ils exposent le sujet de l'histoire de Gelanor & de Danaüs, celle d'Argée, son amour pour Hypermnestre, & le

(1) La scène est dans le Palais de Danaüs, & se passe pendant la nuit.

mariage de cette Princesse avec Lincée qui détruit toutes les espérances d'Argée.

Danaüs accompagné d'Antenor son confident & sacrificateur, apprend que ses Neveux viennent d'être égorgés il se livre à tous les remords dont il est agité, rappelle à Antenor que ce sont ses conseils qui l'ont déterminé à ces forfaits, il appréhende que le Soleil ne découvre bientôt à ses Peuples les horreurs que les ténebres de la nuit cachent encore ; il prévoit que son frere va bientôt arriver avec toutes les forces de l'Egypte pour venger la mort de ses fils, & il ajoute qu'il veut, eu couronnant la tendresse d'Argée qu'il a fait venir, opposer sa valeur aux efforts d'Egiptus.

Argée arrive en effet, Danaüs lui apprend qu'il est prêt à le rendre heureux ; ce jeune Prince en est fort surpris, parce qu'il sait qu'Hypermnestre est en ce moment dans les bras de son époux.

Danaüs lui rappelle l'histoire de sa vie & celle d'Egyptus, les raisons qui le firent sortir d'Egypte, celles de la haine qui était entre son frere & lui, & enfin comme il est parvenu au royau-

me d'Argos où il se voit encore menacé par de nouveaux périls.

Argée étonné de ce qu'il vient d'entendre, répond à Danaüs que l'alliance qu'il vient de contracter avec Egyptus le met au-dessus de tous les efforts que ses ennemis pourroient tenter. Danaüs lui apprend enfin que l'Oracle l'a menacé de périr par la main d'un de ses Neveux. Que c'est pour prévenir ce malheur que sous les noms de paix & d'Hymenée, il les a attirés dans Argos, & que ses filles viennent de les égorger tous.

Argée épouvanté, demande à Danaüs si Hypermnestre a été coupable d'un si noir attentat; Danaüs lui répond qu'il doit s'en féliciter, puisque c'est par ce moyen qu'elle lui rend son cœur.

Argée déteste encore dans un Monologue le crime de Danaus; il frémit de ce qu'il veut lui rendre une Amante teinte du sang de son époux. Il préfére la mort à un tel Hymen, & fait connaître toute l'horreur qu'il ressent pour Hypermnestre; elle arrive, & lui apprend qu'elle a sauvé son époux contre les ordres du Roi, elle dit à Argée qu'elle compte assez sur sa générosité pour le prier de sauver son rival.

Argée content de savoir que son Amante n'est point criminelle, se livre au plaisir de penser qu'elle est toujours digne de lui ; il lui promet de seconder sa vertu aux dépens de son amour & de sa vie, & part pour exécuter ce généreux dessein.

Le premier intermede est épisodique, & absolument détaché du sujet de la Piece : Arlequin & Euphrosine sa future épouse, viennent au lever de l'aurore, dans un bois consacré à l'Hymen. Le pere d'Euphrosine choisit ce jour favorable déja consacré par l'Hymen des Princes d'Egypte avec les filles de Danaüs. On se livre aux plaisirs, on chante, on danse; mais dans le plus fort de la joie, la mere d'Euphrosine vient apprendre que les fils d'Egyptus ont été tués par leurs épouses. Arlequin fait divers lazzis de frayeur & prend la fuite.

Argée arrive au second acte, accompagné de Créon : ce Prince lit l'acte public, par lequel Gelanor le reconnaît pour son fils, Créon lui apprend les raisons qu'il a eu de lui cacher sa naissance, & l'exhorte à profiter du crime de Danaüs pour remonter sur le Trône ; il l'avertit que tous ses amis assiégent

les portes du Palais, & qu'ils n'attendent que lui pour punir le tyran.

Argée surmontant l'ambition, comme il a dompté son amour, répond à Créon que Danaüs n'a point eu de part à l'exil de son pere, qu'il doit toujours reconnaître en lui le pere d'Hypermnestre, & qu'il se déshonorerait en lui ravissant avec la vie les biens que ce Prince veut lui rendre avec son Amante.

Créon admire la grandeur d'ame d'Argée, & voulant le conserver pour le bien de sa patrie, il sort pour donner le signal de l'attaque.

Danaüs entre avec un Officier qui lui apprend que Lincée est échappé; qu'on l'a vu escorté du seul Argée, & que le bruit se répand que ce dernier est le fils de Gelanor. Danaüs ordonne qu'on les arrête tous deux, qu'on cherche Hypermnestre, & frappé de ces circonstances, dès qu'il est seul il se livre à ses craintes & à ses remords.

Hypermnestre paraît. Son pere lui demande si son époux est mort, & cette Princesse lui répond fiérement qu'elle l'a sauvé. Danaüs furieux, lui demande quel prix elle attend de sa désobéissance, la mort, lui dit-elle. Danaüs la lui promet d'abord; mais arrêté par

la traître, il tâche adroitement de la séduire en lui faisant envisager que l'action généreuse dont elle s'applaudit, entraîne nécessairement la mort de son pere & les malheurs de sa Patrie, par les efforts qu'Egiptus ne manquera pas de tenter pour venger la mort de ses fils.

Antenor veut apprendre à Danaüs que son Palais est attaqué, sa Garde forcée, & que Lyncée est à la tête des Conjurés assemblés par les soins de Créon.

Hypermnestre allarmée du péril qui menace son pere, le conjure d'avoir recours à la valeur d'Argée; Danaüs furieux, lui dit que pour épouvanter les rebelles, il va le faire immoler à leurs yeux, & qu'elle-même va être sacrifiée sur l'autel des Eumenides. Il commande à ses Gardes de l'y traîner, & sort pour aller s'opposer aux rebelles.

Dans l'intermède du second acte, Arlequin tremblant de peur, paraît armé de toutes Pieces, & muni d'une bouteille de vin pour se rassurer. Il fait des réflexions poltrones, comiques & satyriques sur ce qui se passe en ce moment dans Argos; mais tandis qu'il boit pour prendre courage, un bruit

de guerre & les clameurs des Soldats se font entendre, il veut prendre la fuite ; mais il en est empêché par l'entrée des Combattans qui arrivent de chaque côté du théâtre, & qui font un combat dans lequel le parti de Danaüs est vaincu, & celui d'Argée célébre sa victoire par de nouvelles danses.

Un Soldat apperçoit Arlequin caché dans un coin du théâtre où il contrefait le mort. Il lui enléve sa bouteille, & l'oblige à le suivre au combat. Il témoigne sa peur d'une maniere comique, & dit que s'il rencontre la victoire en chemin, qu'il ne manquera pas de la suivre.

Hypermnestre ouvre la premiere Scène du troisieme acte. Elle s'abandonne à sa douleur en songeant qu'Argée va être immolé pour elle, que son époux est armé & que son pere va périr ; elle ne sait pour qui faire des vœux lorsqu'Idas arrive, il lui apprend qu'Argée est sauvé, & que tout a changé de face. La Princesse demande d'abord ce que son pere & son époux sont devenus ; Idas qui les a laissé engagés dans le combat, ne peut lui apprendre rien de certain, sinon qu'Argée s'est avancé

avec précipitation & ſuivi d'un grand nombre de ſes amis, il s'eſt mêlé parmi les combattans.

Hypermneſtre craint d'abord que ce ne ſoit dans le deſſein de ſe venger de ſon pere; mais ſa généroſité la raſſure. Elle ordonne à Idas d'aller rejoindre Danaüs dans un ſi grand péril.

Antenor arrive ſuivi d'une troupe ſupérieure qui ſe rend maître du Temple, & dit à la Princeſſe qu'elle doit expier par ſon ſang l'infidélité qui cauſe ſon malheur. La Princeſſe ſe détermine généreuſement à la mort. Elle ſe jette aux pieds de l'Autel pour être immolée. Antenor fait une invocation, & au moment qu'il leve le bras pour la frapper, Danaüs arrive bleſſé à mort, ſoutenu par Argée & par Créon, il dit qu'un ſang plus criminel doit appaiſer les Dieux, & ordonne aux Prêtres de ſacrifier Antenor; afin, dit il, de finir ſa vie par un trait de juſtice. Il apprend à Hypermneſtre que ſon époux qui l'a bleſſé, eſt mort de ſa main, & qu'Argée l'a retiré de celles qui alloient lui arracher ce reſte de vie. Il dit enfin à ſa fille qu'elle eſt libre par la mort de Lyncée. Il l'exhorte à épouſer Argée, & il expire avec tous les re-

mords que ses crimes doivent lui causer.

Arlequin revient du combat & raconte ses exploits avec fierté ; Euphrosine sa Maîtresse le vient rejoindre, leur mariage s'acheve & termine la Piece par des danses & par un vaudeville.

Le PERE D'EUPHROSINE.

Ecoutez ce conseil, mon gendre,
L'Hymen est un joug bien pesant,
Pour l'adoucir, mon cher enfant,
Soyez toujours fidel & tendre,
Pour vous faire un heureux destin,
De peur que l'amour ne s'envole,
Tenez-vous tous les deux parole,
Et signez-la soir & matin.

Ce Poëme est de Delisle ; quoiqu'il soit conduit avec art, & écrit avec feu, il n'eut qu'un très-médiocre succès, & seulement trois représentations. Il est étonnant qu'avec de légers changemens, les Comédiens n'aient jamais essayé de remettre cette Piece qui est estimée des connaisseurs.

Retour de Riccoboni.

Riccoboni, sa femme & son fils revinrent d'Italie au mois de Novembre, sa femme rentra au théâtre & y fut accueillie avec beaucoup d'applaudissemens, ainsi que son fils qui y fut reçu d'abord à quart de part, & à part entiere à la rentrée suivante; mais Riccoboni pere ne voulut point absolument remonter sur le théâtre, & se refusa aux empressemens du Public, & aux sollicitations de ses Camarades.



L'AUTEUR SUPERSTITIEUX.

Prologue en vers, de la Comédie intitulée: la Critique, *8 Février 1732.* (1)

CLITANDRE, Auteur d'une Piece nouvelle, communique ainsi ses craintes à Damon son ami, qui tâche de combattre sa faiblesse superstitieuse.

CLITANDRE.

L'intérêt, la gloire avec l'amour !
Ils m'occupent tous trois, & dans ce même jour
On juge mon affaire, on doit jouer ma Piece,
Et je suis sur le point d'épouser ma Maîtresse. . . .
Tous mes sens sont émus d'une façon terrible
Pour l'intérêt, ami, j'y suis très-peu sensible,
Si je perds mon Procès comme je le crois fort,
Je m'en consolerai sans faire un grand effort.

(1) La scène se passe dans la Chambre de l'Auteur.

Pour l'amour & la gloire il n'en est pas de même,
Tous deux me font sentir leur ascendant suprême,
Tous deux d'un feu pareil enflâment mon desir,
Et sont en même tems ma peine & mon plaisir.

. . . .

Plaire à l'objet que j'aime & me voir son époux,
Offre à mon cœur sensible un triomphe bien doux;
Mais la crainte de perdre un bien si plein de charmes,
Y porte au même instant les plus vives allarmes,
Par un brillant ouvrage assembler tout Paris,
Réunir tous les goûts, charmer tous les esprits,
Malgré tous les efforts que tente la critique;
Captiver par son art l'attention publique,
Forcer deux mille mains d'applaudir à la fois,
Et s'entendre louer d'une commune voix.
Présente à mon esprit la plus haute victoire;
D'un Guerrier qui triomphe on égale la gloire;

Mais si l'honneur est grand, le revers est affreux,
Du Parterre indigné, les cris tumultueux ;
La fureur qui maudit & l'Auteur & l'Ouvrage ;
La tristesse & l'ennui peints sur chaque visage,
Tous les brocards malins qu'on vous donne en sortant,
Et votre nom en butte aux mépris éclatans,
Le désert qui succede à la foule écartée
Accablent à leur tour mon ame épouvantée.
Je crains de deux côtés d'avoir un sort fâcheux,
D'être Amant traversé comme Auteur malheureux.

Damon le rassure, l'encourage, & Clitandre continue ainsi :

Tout ce que vous direz ne servira de rien,
Et pour finir le cours d'un pareil entretien,
Né superstitieux je ne suis pas mon Maître ;
Je pense comme vous qu'il est honteux de l'être.
Ma raison me le dit, mais elle perd ses soins ;
J'en sens le ridicule & ne le suis pas moins.
Contre les préjugés envain on se rebelle,
La superstition à l'homme est naturelle,

Et le hasard malin pour la fortifier,
Se plaît incessamment à la justifier.

Clitandre paraît éprouver toutes les transes qui s'emparent d'un Poëte aux approches de la premiere représentation de son ouvrage, & toutes les allarmes d'un esprit livré à la superstition. Il donne un soufflet à son valet Arlequin qui l'aborde en sifflant, non pour le punir de son manque de respect, mais parce qu'il craint que ce coup de sifflet ne porte malheur à sa Piece. Il a aussi fait un songe qui l'inquiéte beaucoup, & dont il fait un recit tragique, qu'il termine par ce vers parodié du songe de Thieste.

Et mon songe finit par trois coups de sifflets.



LA CRITIQUE.

Comédie en un acte en vers libres, suivie d'un Divertissement, 9 Février 1732.

APOLLON & Thalie ouvrent la scène; la Muse commence ainsi.

Seigneur, malgré la brigue & la clameur publique,
Parmi les doctes sœurs, vous venez de placer
La juste & la saine Critique.
Elle vient s'établir dans l'état poétique,
Pour y maintenir l'ordre & pour le policer,
Je ne saurais pour moi qui préside au comique,
Et qui tiens de ses traits mon plus grand agrément,
Donner à votre choix trop d'applaudissement;
Quel bonheur de la voir gouverner le Parnasse,
Elle qui par le vrai se regle uniquement,
Et ne fait à personne injustice ni grace!

APOLLON.

Dans le monde on a d'elle une autre opinion;
Par

Par un injuste effet de la prévention,
De tout le genre humain on la croit l'ennemie ;
On croit que sans égard & sans distinction,
Elle condamne tout par une basse envie ;
Pour détruire les faux portraits,
Qu'a fait d'elle en tous lieux la noire calomnie,
Il faut aux yeux de tous qu'elle se justifie,
Et dévoile au grand jour ses véritables traits;
Chacun viendra lui rendre hommage,
Et la féliciter sur ses honneurs nouveaux,
Elle doit faire voir que son goût toujours sage,
Sait approuver le vrai comme blâmer le faux,
Qu'elle reprend sans fiel, & que son badinage,
Sans blesser la personne, attaque les défauts.
Elle ne prétend plus sur-tout qu'on la confonde
Avec la Satire sa sœur,
Qui sous son nom s'affichant dans le monde,
Lui fait partager sa noirceur.
Elle sent trop qu'il est de son honneur,
De démasquer cette même Satire,
Qui, dans sa maligne fureur,

Ne reprend point par le desir d'instruire ;
Mais par le noir plaisir qu'elle prend à médire,
Et de désavouer tous ces Auteurs obscurs,
Dont la plume anonyme,
Jusques sur la vertu répand ses traits impurs,
Et qu'inspire en secret sa sœur illégitime ;
Je dois moi-même les punir,
Et pour jamais bannir
Cette engeance coupable,
Pour la gloire de l'art qu'elle rend méprisable.

Un certain Crisante, homme singulier, a entrepris un ouvrage dont il s'applaudit, & dont il fait part à Apollon. C'est la critique du Public.

APOLLON.

Le projet est nouveau, mais voudriez-vous bien
Et me détailler & m'apprendre
Ce que dans le Public vous trouvez à reprendre,
Soit dans ses actions, soit dans son entretien.

CRISANTE.

Mille travers, mille bevues,

Son goût pour le clinquant dont il eſt le ſoutien,
Et pour la nouveauté qu'il porte juſqu'aux nues
Ou qu'il met au-deſſous de rien,
Car jamais il ne garde un milieu raiſonnable;
Chez lui tout eſt divin ou tout eſt miſérable.
Sa fureur pour la mode & pour tout Charlatan,
Tous les uſages foux dont il eſt partiſan,
Toutes ſes politeſſes fades,
Ses viſites, ſes embraſſades,
Et ſes saluts du premier jour de l'an;
Du Carnaval ſes Maſcarades
Du Mardi gras ſon tranſport calotin
Et ſon air ſot le lendemain,
Son exercice aux Tuileries,
Ses caracols, ſes lorgneries
Aux Spectacles, ſes flots, ſes vertiges fréquens,
Ses battemens de mains donnés à contretems,
Toutes ſes moucheries,
Ses bâillemens, ſes crachemens
Aux endroits les plus beaux, les plus intéreſſans,

Son ridicule étrange
De recevoir avidement
La plus insipide louange,
Et d'applaudir toujours le banal compliment,
Qu'on lui retourne incessamment;
Sa rage opiniâtre,
De crier presqu'à tout moment
Place aux Dames, place au théâtre,
Parlez plus haut, l'habit noir chapeau bas,
Paix M. l'Abbé, haut les bras,
Annoncez, *bis*, la capriole,
Et pour tout dire enfin, l'insuportable rôle
Qu'il fait, dès qu'*au Parterre il se trouve pressé.*
Ce qui révolte l'ame & fait hausser l'épaule
A tout homme de goût, à tout homme sensé. (1)

APOLLON.

Vous peignez là la multitude,
Mere du tumulte & du bruit,
Que n'arrête aucun frein, que l'exemple séduit,
Qu'entraîne la coutume ou l'aveugle habitude

---

(1) Cette critique directement adressée au Public, est très-ingénieuse & très-juste; mais pour le persuader & le corriger, elle a eu besoin d'être soutenue par un détachement des Gardes Françaises.

Et non le vrai public que la raison conduit,
D'où part ce grand corps de lumiere
Qui me guide moi-même & sans cesse m'éclaire,
Ce public, en un mot, avec choix assemblé;
Tel qu'on le voit paraître
Aux jeux d'un théâtre réglé,
Quand il écoute en sage & qu'il prononce en Maître,
Ses Arrêts qui le font si dignement connaître;
Et dont nul avant vous n'a jamais appellé.

La critique & la médisance personnifiées paraissent sur la Scène, & la derniere félicite la premiere de son avénement au Parnasse.

La MÉDISANCE.

Madame, je prends part, comme votre parente,
A votre fortune éclatante.

La CRITIQUE.

Pardon, j'ai de la peine à remettre vos traits;
J'ai beau vous regarder de près.

La MÉDISANCE.

J'ai pourtant avec vous assez de ressemblance;
La Critique ne devrait pas

Méconnaître la Médisance,
Et de moi dans le monde on fait assez de cas,
Pour m'avouer d'abord sans nulle répugnance.

La CRITIQUE.

Si je vous méconnais; il n'est pas surprenant,
Le chemin que je tiens, est différent du vôtre,
La raison & le vrai me guident constamment,
Et vous plaisez le plus souvent
Aux dépens de l'un & de l'autre.

Il y a encore beaucoup d'autres Scènes ingénieuses qu'on ne peut extraire, & que la forme de cet ouvrage ne permet pas de transcrire. Nous nous contenterons de donner le Vaudeville, qui mérite de l'être.

VAUDEVILLE.

Le ton fait plus que le discours,
On se laisse prendre toujours
Par les dehors frivoles;
Et dans le monde ainsi qu'à l'Opéra,
C'est l'air, ô gai lon la,
Qui fait passer les paroles.

✠

Un Grand, priez-le d'un plaisir,
S'excusera de vous servir.
Par des raisons frivoles,
Et son refus encor vous charmera ;
C'est l'air, &c.

※

Dorante a seul le droit charmant
De pouvoir dire impunément
Les choses les plus folles,
De ses discours, la plus sage rira ;
C'est l'air, &c.

※

Nous ennuyons avec bon sens ;
Une femme parlant rubans,
Pompons & babioles,
Plus qu'un Savant cent fois amusera ;
C'est l'air, &c.

※

Brusquez d'abord un jeune cœur,
Vous allarmerez sa pudeur,
Par vos manieres folles,
Prenez un ton plus doux, il se rendra ;
C'est l'air, &c.

※

Cette Comédie à Scènes détachées fut très-applaudie & fort goûtée, ce

qui arrive plus ordinairement à la critique qu'à l'apologie. Celle-ci est de M. de Boissi, ainsi que le Prologue qui la précéde, & qui eurent l'un & l'autre treize représentations.

DEBUT DE BENOZZI.

Bonaventure Benozzi Venitien & frere de la célebre Silvia, debuta le 3 Mars pour les rôles de Scaramouche dans Colombine, Avocat pour & contre, Canevas de l'ancien Théâtre ; il fut accueilli du Public, & reçu au Théâtre Italien, sur lequel il joua depuis le rôle de Docteur.



LE TRIOMPHE DE L'AMOUR.

Comédie en trois actes en prose, 12 Mars 1732.

HERMOCRATE, Philosophe, a élevé dès sa plus tendre enfance un jeune Prince opprimé, afin de le dérober au péril qui menaçait sa vie, s'il la passait dans l'état convenable à sa naissance. Léonide, jeune Princesse amoureuse de ce Prince, nommé Agis, se travestit & s'introduit chez Hermocrate sous le nom de Phocion. Le Philosophe a une sœur appellée Léontine, qui est d'une humeur encore plus austere que lui; mais le prétendu Phocion commence par la mettre dans ses intérêts, en lui faisant croire qu'il l'aime, & que c'est le bruit de ses perfections qui l'a attiré dans cette retraite.

L'austérité de la prude est d'abord effarouchée; elle ne saurait consentir à laisser entrer & demeurer chez elle un jeune homme dont elle est aimée; mais l'amour qui triomphe bientôt de son cœur lui fait insensiblement oublier ce qu'elle doit à sa gloire; elle promet à

son jeune Amant de faire consentir Hermocrate, son frere, à le recevoir chez lui, & à l'y souffrir quelques jours par droit d'hospitalité.

Ce premier obstacle vaincu, la Princesse Léonide n'a pas beaucoup de peine à lier un commerce d'amitié avec Agis son Amant. Cependant comme tout est suspect aux yeux d'Hermocrate; ce Philosophe qui craint toujours qu'Agis ne soit reconnu, ne peut consentir à recevoir Phocion dans sa retraite, ce qui jetterait ce dernier dans un nouvel embarras, si cet incident n'avait été prévu. Léonide a eu soin de se faire voir à Hermocrate dans la forêt prochaine sous les habits de son sexe, & ce Philosophe ne manque pas de la reconnaître malgré son déguisement.

Loin de lui en faire un mystere, Léonide apprend au Philosophe qu'elle n'a eu recours à ce travestissement, que pour se procurer le plaisir de le voir, & se livre à la douceur de son entretien, sans comptromettre sa gloire; enfin elle joue aussi adroitement le rôle d'Amante sincere auprès du Philosophe, que celui d'Amant passionné auprès de sa sœur. La sagesse du bon

Hermocrate ne fait pas une plus longue résistance que l'austérité de Léontine, & la Princesse se voit également l'objet de l'amour de la Prude & de celui du Philosophe.

Il ne lui reste plus qu'à inspirer une égale passion à son cher Agis, elle se découvre à lui avec autant de bienséance que de tendresse. L'amitié du jeune Prince se change facilement dans un sentiment plus tendre; il en éprouve un plus violent & moins agréable, lorsqu'il apprend qu'Hermocrate aime Léonide ; mais ce sentiment jaloux n'est pas de longue durée, & ne sert qu'à prouver à la Princesse, que la passion d'Agis n'est pas moins vive que la sienne.

Léonide pour écarter le Philosophe & sa sœur, leur dit de l'aller attendre à Athènes, où elle doit les épouser solemnellement ; ils se font une confidence réciproque de leur amour qu'ils cessent d'envisager comme une faiblesse. Léontine nomme son vainqueur au Philosophe, qui ne lui répond que par un grand éclat de rire ; il lui dit que Phocion est une fille, & que c'est l'amour qu'elle a pour lui qui l'a obligée à déguiser son sexe ; mais le par-

vre Philosophe est confondu à son tour, quand il apprend de la bouche d'Agis, que c'est lui qui est l'Amant favorisé & qui doit devenir son heureux époux. Hermocrate a beau vouloir s'y opposer & prendre le ton de Maître ; on vient lui dire que sa maison est entourée de soldats, commandés par le Capitaine des Gardes de la Princesse. Léonide vient, se fait reconnaître pour la Princesse de Sparte, & rend à son cher Agis, fils de Cléomene, le trône que son pere avait usurpé sur lui.

Cette Comédie qui est de M. de Marivaux, n'eut aucun succès quoique bien intriguée, purement écrite, & vivement dialoguée ; mais le Public fut avec raison révolté de voir une Princesse de Sparte se déguiser pour venir chercher un jeune homme dont elle n'est point sûre d'être aimée, & tromper un Philosophe, par une fourberie digne de Scapin.

La clôture du Théâtre Italien se fit le 29 Mars par Samson ; & l'ouverture le 21 Avril par la premiere représentation des Amusemens à la mode, *précédés d'un compliment* qui fait partie du Prologue.

PROLOGUE.

Silvia est assise dans un fauteuil. Romagnesi vient interrompre sa profonde rêverie, dont il lui demande la cause ; elle lui dit qu'elle pense très-sérieusement à la sottise qu'ils vont faire de donner une si mauvaise Piece au Public, Piece qu'ils n'auraient jamais dû recevoir. Romagnesi lui dit que c'est à juste titre qu'on l'a reçue, & la premiere raison qu'il en donne, c'est qu'il en est l'auteur. Silvia témoigne sa surprise, attendu le peu de bon sens qui regne dans tout l'ouvrage. Romagnesi ne croit pas pouvoir mieux imposer silence à sa critique, qu'en ajoutant qu'elle est intéressée plus qu'elle ne pense à épargner l'ouvrage, puisque son parent Riccoboni, y a travaillé conjointement avec lui. La Piece n'est donc pas si mauvaise, répond Silvia ; elle fait plus, elle se charge de faire un compliment au Public, pour le prévenir en faveur de l'ouvrage.

Elle s'exprime ainsi :

Messieurs, c'est vainement qu'il pense
Que j'ose me charger du soin
De lasser votre patience,

Quelle que ſoit votre indulgence,
Ce ſerait la pouſſer trop loin,
De la meſurer au beſoin
Qu'en aura notre inſuffiſance;
D'ailleurs je tenterais des efforts ſuperflus;
Et c'eſt envain qu'on ſe propoſe
D'adoucir un Public que l'ouvrage indiſpoſe;
Il ne le ſiffle point, mais il n'y revient plus;
C'eſt à peu près la même choſe.
Il faut pourtant vous demander,
Car vous ſavez que c'eſt l'uſage,
Et ſi vous daignez m'accorder
Le bien dont je me fais la plus flatteuſe image;
Tout autre ſort au nôtre doit céder,
C'eſt d'être convaincus de notre ardent hommage,
De croire que le ſoin qui peut ſeul nous guider,
N'a pour but que votre ſuffrage,
Que dis-je, il eſt notre unique partage,
En douter un moment, c'eſt nous dépoſſéder
Des droits d'un ſi juſte héritage.



LES AMUSEMENS A LA MODE.

Comédie en trois actes, en vers libres.
21 Avril 1732. (1).

MONSIEUR & Madame Oronte ouvrent la scène. Oronte veut marier sa fille à M. Rigolet, parce qu'il déclame bien. Madame Oronte qui a autant d'aversion pour le talent de déclamer, que son mari y a de penchant, s'oppose à son choix ; M. Oronte lui dit qu'elle serait d'accord avec lui, s'il penchait du côté d'Eraste, par la seule raison qu'il chante bien & qu'elle aime le chant.

Oronte se plaint de l'indocilité de sa femme ; Lucile vient suivie de Spinette ; elle demande à son pere d'où peut venir sa colere. Celui-ci lui répond que ce n'est rien, qu'il vient de quereller avec sa femme, qui selon sa coutume n'est pas de son sentiment ; qu'il s'agit d'un mariage qu'il vient de lui proposer. Lucile lui demande quel

(1) La scène est dans la Maison de Monsieur Oronte.

choix il a proposé à sa mere ; l'éloge qu'Oronte fait de l'époux qu'il veut lui donner persuadant à Lucile que ce ne peut-être qu'Eraste, elle y donne un plein consentement ; mais dès qu'elle est mieux éclaircie, elle lui dit qu'elle ne saurait aimer Rigolet. Oronte fait valoir l'autorité de pere, & prétend absolument qu'elle épouse celui qu'il lui destine.

Lucile témoigne sa douleur à Spinette, qui lui conseille de ne point obéir à son pere. Eraste survient, Lucile lui apprend son malheur : Valentin, Valet d'Eraste, leur promet de parer ce coup fatal, par un stratagême qu'il vient d'imaginer.

Eraste pour remercier Lucile des bontés qu'elle a pour lui, se jette à ses pieds, Valentin se jette à son tour aux pieds de Spinette. Oronte rentre & surprend le Maître & le Valet dans cette posture tendre & suppliante. Valentin lui veut persuader que c'est une scène de Tragédie que Lucile & Eraste répetent & qu'il vient lui-même d'y ajouter un troisieme personnage, c'est-à-dire, celui de César surprenant Antoine aux pieds de Cléopatre. Ce faux-fuyant plaît d'abord à M. Oronte, par

rapport au penchant qu'il a pour le théâtre, mais il ne change pas de résolution ; il dit à Madame Oronte, qui survient, la situation où il a trouvé Eraste.

Madame Oronte trouve très-mauvais qu'Eraste soit entré sans se faire annoncer. Valentin lui répond que M. Oronte vient de faire de même. Madame Oronte les congédie tous.

Valentin reste & lui fait entendre que la victoire qu'elle prétend remporter sur son mari n'est pas assez complette, si elle ne fait voir qu'elle est la Maîtresse absolue, en mariant sa fille à Eraste, dont il rejette le choix. Madame Oronte lui dit qu'elle n'acceptera jamais pour gendre un homme qui sçachant qu'elle aime le chant, va chanter autre part que chez elle. Valentin jugeant par-là que Madame Oronte est piquée de la préférence qu'Eraste donne à une autre, lui dit que si son Maître chante chez sa tante, plutôt que chez elle ; c'est parce qu'elle l'a menacé de le déshériter, s'il ne lui consacre tous ses concerts ; il ajoute que le péril de l'exhérédation ne l'a pas empêché de se livrer enfin à son inclination, & qu'il était venu chez elle

pour la prier d'entendre un Opéra qu'il voulait faire représenter chez elle. Au nom d'Opéra, Madame Oronte est transportée, & dit à Valentin d'aller faire revenir son Maître ; Valentin qui ne croyait pas être pris au mot, paraît très-embarrassée, il dit à Madame Oronte qu'il craint qu'Eraste au désespoir, n'ait déjà contremandé tous les Acteurs. Madame Oronte le presse de les aller rassembler ; Valentin enrage de s'être embarqué si avant ; mais il se détermine enfin à s'en tirer comme il pourra.

Eraste est fort irrité contre Valentin, de ce qu'il a promis un Opéra à Madame Oronte, & lui dit que puisque c'est lui qui l'a mis dans cet embarras, ce sera lui-même qui l'en tirera ; Valentin convient de tout & sort avec son Maître pour aller chercher des Musiciens, qu'il compte de trouver tous assemblés chez Dupuy.

M. Oronte vient suivi de son gendre futur prétendu, de Lisidor & de Coqueluche, l'un Comédien & l'autre Auteur. Il se promet beaucoup de plaisir à entendre déclamer par Rigolet des stances de Coqueluche,

Madame Oronte survient avec Lu-

cile & Spinette, elles se préparent bien toutes trois à rire de ces originaux qu'elles trouvent avec Oronte.

Rigolet fait son compliment à Lucile, qui loin d'y prêter attention, écoute l'éloge que Coqueluche fait de son savoir. Rigolet déclame les stances de Coqueluche, dont le sujet est Marius se plaignant du sort qui l'a abandonné pour se ranger du parti de Sylla; mais il gesticule si mal, que Coqueluche ne pouvant souffrir qu'on gâte son ouvrage, se met en état de faire les gestes à mesure que Rigolet prononcera.

Valentin déguisé en Comédien, vient donner un plat de son metier; il embrasse Rigolet comme un de ses plus chers camarades, & quelque chose que celui-ci puisse dire, il le fait passer pour un Comédien de Campagne, & congédier par M. Oronte, qui est si fâché de s'être laissé tromper, qu'il ne veut plus désormais se mêler de marier sa fille. Madame Oronte se charge de ce soin, & se déclare pour Eraste: cet incident pourrait faire finir la Piece avec le second acte; mais Madame Oronte ne veut pas tenir quitte Valentin de l'Opéra qu'il lui a promis, & qu'il lui donne dans le troisieme acte qu'on s'est

avisé d'intituler : *Les Catastrophes lyri-tragi-comiques.*

Bucmeque & Amphigourie se font une confidence réciproque de leurs sentimens : la premiere destinée à épouser le Roi, craint qu'il ne devienne volage après l'Hymen, & s'exprime ainsi.

> Le plus fidele Amant,
> Du nœud le plus charmant,
> Quelquefois se dégage ;
> Et le plus tendre époux,
> Dans un lieu moins doux,
> Peut devenir volage.

La seconde dit qu'elle craint d'avoir fait une folie en donnant son cœur au fils de cette même Bucmeque à qui elle parle, elle assaisonne ce petit aveu de cette maxime.

> Quand l'Amour de ses traits nous blesse,
> Nous ne sentons que son poison,
> S'il pouvait suivre la raison,
> Aurait-il le nom de faiblesse ?

Un bruit de trompettes annonce le retour & la victoire du Roi & d'Albumazar ; ce sont les deux Héros pour lesquels ces deux Amantes s'intéressent ; après la fête le Roi ordonne à tout le

monde de se retirer, comme au commencement du troisieme acte de Jephté, le seul Albumazar reste ; autre confidence réciproque de sentimens. Ils sont tous deux consternés, l'un, par un serment indiscret a promis aux Dieux de leur immoler sa fille Bucmeque, ce qui travestit la scène de Jephté & d'Iphise; l'autre par l'ordre de l'ombre de son pere, doit donner la mort à sa mere, ce qui parodie la situation d'Alcmeon avec Eriphile.

Après qu'ils se sont réciproquement accusés de barbarie, on entend un bruit affreux.

ALBUMAZAR.

Ces murs retentissent.

CROX.

Ces voûtes frémissent.

ALBUMAZAR.

Ces marbres gémissent.

Ensemble.

C'est l'enfer qui vient en ces lieux,
Nous presser d'obéir aux Dieux.

Des furies paraissent, forment une danse, & chantent ensuite en chœur.

Nous vous demandons notre proye,
Vos douleurs nous comblent de joie.

GROX & ALBUMAZAR.

Hâtons-nous, hâtons nous
De porter de funestes coups.

Le CHŒUR de Furies.

Nous vous demandons, &c.

CROX.

Ce sacrifice affreux pourrait nous étonner,
Dansez Monstres, dansez, pour nous déterminer.

Les Monstres dansent, & deux Diables donnent la main aux deux Princesses. Les deux Princes veulent accomplir leur serment, & chacun d'eux empêche l'autre de sacrifier celle pour laquelle il s'intéresse. Les Princesses veulent bien mourir, mais les Princes ne le veulent pas, & la scène ne finirait jamais, si Vénus n'arrivait accompagnée de sa suite.

VÉNUS

Bannissez de vos cœurs une fureur cruelle,
Tendres Amans unissez-vous,
Cessez de redouter le céleste courroux;
Vénus prend tout sur elle.

CROX.

Quel charme!

BUCMEQUE.

Quel plaisir!

ALBUMAZAR.

Quel secours!

AMPHIGOURIE.

Quel bonheur!

CROX.

Que ne devons-nous point, ô Déesse charmante,
A vos heureux secours!
Par vous tout brille, tout enchante,
Et nous passons du sein de l'épouvante,
Dans les bras de l'Amour.
Vous allez désormais partager ma puissance,
Tout sera soumis à nos loix;
Voyez combien ce Peuple est docile à ma voix,
Admirez son obéissance,
Cherchons de glorieux travaux,
Peuple, courez aux armes.

Le PEUPLE.

Aux armes, aux armes.

CROX.

Cependant la paix a des charmes,
Goûtons un tranquille repos.

CHŒUR.

Goûtons un tranquille repos.

CROX.

Mais doit-on oublier une juste vengeance?
Vengeance, vengeance.

CHŒUR.

Vengeance.

CROX.

Non, épargnons des malheureux,
Rien n'est si beau que la clémence.

CHŒUR.

Rien n'est si beau que la clémence.

CROX.

Quoique l'amour soit dangereux,
Livrons nos cœurs à sa puissance.

CHŒUR.

Livrons nos cœurs à sa puissance.

CROX.

Que chacun chante.

CHŒUR

CHŒUR.

Que chacun chante.

CROX.

Que chacun danſe.

CHŒUR.

Que chacun danſe.

En effet, chacun chante & danſe; ainſi finit cette Piece, qui eſt de Romagneſi & Riccoboni le fils. Le Prologue qui amene le Compliment fut trouvé ingénieux. Le premier acte parut froid; mais le ſecond fit tout le plaiſir imaginable, le troiſieme qui n'eſt qu'une critique médiocre des Tragédies de Jephté & d'Eriphile, fut cependant aſſez bien reçu; & le tout eut dix huit repréſentations.



DEBUT DE Mlle ROLAND.

La Demoiselle Roland, née à Venise, & fille de Roland, fameux Danseur, débuta le 30 Juin par le rôle de Colombine dans la Comédie qui a pour titre, Colombine Avocat pour & contre; elle joua avec intelligence, dansa avec grace, & fut reçue à quart de part; mais elle quitta quelque tems après, revint ensuite, & eut un second début, dont nous parlerons dans son tems.

L'ECOLE DES MERES.

Comédie en un acte en prose, suivie d'un Divertissement, 30 Juillet 1732. (1)

Eraste, travesti en Valet, paraît sous le nom de Laramée, avec Lisette qui le fait passer pour son parent, afin de lui ménager un entretien avec Angélique, qu'il aime autant qu'il en est aimé.

(1) La scène est dans l'Appartement de Madame Argante.

Frontin, Valet de Madame Argante ; se défie de cette prétendue parenté du faux Laramée avec Lisette, dont il est amoureux. Les soupçons & la jalousie qu'il montre à cette Soubrette l'obligent à le mettre dans cette confidence. Il se charge de ménager l'entrevue qu'Eraste demande pour empêcher le mariage que Madame Argante est prête de conclure entre Angélique & le vieux Damis.

Ce Damis n'est autre que le pere d'Eraste, qui a pris ce nom pour dérober à tout le monde, & sur-tout à son fils la connoissance de son prochain mariage, quoiqu'il ignore encore qu'Eraste soit son rival.

Madame Argante trouve le faux Laramée s'entretenant avec Frontin, qui fait passer Eraste pour un de ses cousins qui cherche condition.

Madame Argante le trouve bien fait, lui ordonne de rester dans la maison, & lui promet de le faire entrer au service de M. Damis. Madame Argante s'entretient ensuite avec Lisette des dispositions où sa fille est sur ce mariage.

Mde. ARGANTE.

M. Damis est un peu vieux à la vérité, mais doux, complaisant, attentif, aimable.

LISETTE.

Aimable ! prenez donc garde, Madame, il a soixante ans.

Mde. ARGANTE.

Il est bien question de l'âge d'un mari avec une fille élevée comme la mienne.

LISETTE.

Oh ! S'il n'en est pas question avec Mademoiselle votre fille, il n'y aura guère eu de prodige de cette force là.

Mde. ARGANTE.

Qu'entendez-vous avec votre prodige ?

LISETTE.

J'entends qu'il faut le plus qu'on peut mettre la vertu des gens à son aise, & que celle d'Angélique ne le sera pas sans fatigue.

Mde. ARGANTE.

Vous avez de sottes idées, Lisette ; les inspirez-vous à ma fille ?

LISETTE.

Oh que non, Madame ; elles les trouvera bien sans que je m'en mêle.

Mde. ARGANTE.

Eh ! pourquoi, de l'humeur dont elle est, ne serait-elle pas heureuse ?

LISETTE.

C'est qu'elle ne sera point de l'humeur dont vous dites ; cette humeur là n'est nulle part.

Mde. ARGANTE.

Il faudrait qu'elle l'eût bien difficile, si elle ne s'accommodait pas d'un homme qui l'adorera.

LISETTE.

On adore mal à son âge.

Mde. ARGANTE.

Qui ira au-devant de tous ses desirs.

LISETTE.

Ils seront donc bien modestes ?

L'arrivée d'Angélique interrompt la suite de cette conversation.

Mde. ARGANTE.

Vous voyez, ma fille, ce que je fais aujourd'hui pour vous ; ne tenez-vous pas compte à ma tendresse du mariage que je vous procure ?

ANGÉLIQUE, *faisant la révérence.*

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, ma mere.

Mde. ARGANTE.

Je vous demande si vous me savez gré du parti que je vous donne ?

ANGÉLIQUE.

Mais....

Mde. ARGANTE.

Quoi ! mais, je veux qu'on me réponde raisonnablement ; je m'attendais à votre reconnaissance & non pas à des mais.

ANGÉLIQUE, *saluant.*

Je n'en dirai plus, ma mere.

Mde. ARGANTE.

Je vous dispense des révérences ; dites-moi ce que vous pensez.

ANGÉLIQUE.

Ce que je pense ?

Mde. ARGANTE.

Oui ; comment regardez-vous le mariage en question ?

ANGÉLIQUE.

Mais. . . .

Mde. ARGANTE.

Toujours des mais !

ANGÉLIQUE.

Je vous demande pardon, je n'y songeais pas.

Lorsqu'Angelique est avec Lisette elle se dédommage bien de la contrainte qu'elle a éprouvée avec sa mere, & sa timidité fait place à sa vivacité naturelle, qui cependant n'est pas moins naïve.

LISETTE.

Eh bien, Mademoiselle, à quoi en êtes-vous ?

ANGÉLIQUE.

J'en suis à m'affliger, comme tu vois.

LISETTE.

Qu'avez-vous dit à votre mere?

ANGÉLIQUE.

Hé! tout ce qu'elle a voulu.

LISETTE.

Vous épouserez donc M. Damis?

ANGÉLIQUE.

Moi, l'épouser! Je t'assure que non, c'est bien assez qu'il m'épouse.

LISETTE.

Oui, mais vous n'en serez pas moins sa femme.

ANGÉLIQUE.

Eh bien, ma mere n'a qu'à l'aimer pour nous deux; car pour moi je n'aimerai jamais qu'Eraste; c'est lui qui est aimable, qui est complaisant, & non pas ce M. Damis, que ma mere a été prendre je ne sais où, qui ferait bien mieux d'être mon grand-pere, que

mon mari, qui me glace quand il me parle, & qui m'appelle toujours ma belle personne, comme si on s'embarrassait beaucoup d'être belle ou laide avec lui; aulieu que tout ce que me dit Eraste est si touchant ; on voit que c'est du fond du cœur qu'il parle ; & j'aimerais mieux être sa femme huit jours, que de l'être toute ma vie de l'autre.

On vient annoncer à Angélique qu'un Laquais d'Eraste a une lettre à lui rendre de la part de cet Amant si tendrement aimé ; elle marque un vif empressement ; mais son activité éclate bien plus quand elle voit Eraste même à ses pieds.

La scène qui se passe entr'eux est très-naïve & très-intéressante.

Le faux Damis, pere d'Eraste, vient pour épouser Angélique ; il prie Madame Argante de lui permettre un moment d'entretien avec sa future épouse. C'est dans cet entretien qu'Angélique lui avoue avec sa naïveté ordinaire qu'elle ne l'aime pas ; il apprend même qu'elle en aime un autre, & à la faveur d'un rendez vous nocturne, il reconnaît cet Amant aimé pour son fils. Cette nuit donne lieu à beaucoup de méprises, qui finissent par des lu-

mieres que Madame Argante fait apporter. Le pere se rendant justice, & d'ailleurs attendri pour son fils, conseille à Madame Argante de rendre ces deux amans heureux, elle y consent. On commence une fête que Damis avait fait préparer pour lui-même; il consent qu'elle serve pour le mariage de son fils avec Angélique; Lisette est aussi récompensée pour avoir contribué au mariage d'Eraste. Madame Argante consent qu'elle épouse son cher Frontin. La Piece finit par des danses & des divertissemens, & par un Vaudeville dont voici quelques couplets.

VAUDEVILLE.

Si mes soins pouvaient t'engager,
Me dit un jour le beau Silvandre,
D'un air tendre,
Que ferais-tu, dis-je, au Berger?
Il demeura comme un idole,
Et ne répondit pas un mot;
Le grand sot!
Il faut l'envoyer à l'école.

L'autre jour à Nicole il prit
Une vapeur auprès de Blaise,
Sur sa chaise,

La pauvre enfant s'évanouir ;
Blaise pour secourir Nicole,
Fut chercher du monde aussi-tôt ;
Le nigaut !
Il faut l'envoyer à l'école.

✤

Cette Piece est digne de M. de Marivaux qui en est l'Auteur ; son succès fut semblable à celui de la plûpart des autres ouvrages sortis de sa plume. Elle eut treize représentations & c'est une de celles que le Public a revu le plus souvent & avec le plus de plaisir.

Tous les rôles en sont également bien faits, & celui d'Angélique est un de ceux que Mademoiselle Silvia jouait avec cette naïveté qui faisait le prix de ses talens.

Mort de Thevenau.

Thevenau qui avait été reçu à pension en 1717, comme Chanteur, & comme Acteur en 1730, mourut à Fontainebleau le 10 Novembre 1732. Il était né à Paris en 1695, & fils du Limonadier de la Comédie Italienne, sa figure était agréable, & sa voix plus gracieuse qu'étendue ; il chantait avec

goût & jouait avec vérité. Quelques années avant sa mort il était devenu l'idole du Public, qui ne l'avait d'abord goûté que médiocrement. Sa grande réputation commença par le rôle du Joueur, qu'il rendit avec un très-grand succès dans la Parodie de l'Intermede Italien, connu sous le nom de Baïoco; il soutint sa réputation dans le Triomphe de l'Intérêt, dans la Critique & dans les autres Pieces qu'il joua depuis. On fit courir plusieurs anecdotes sur sa mort, qui n'eut cependant d'autre cause qu'un abcès qu'il avait au foye, & elle suivit l'opération de l'empieme, qui lui fut faite par M. de la Fosse, en présence de M. Maréchal, & de beaucoup d'autres personnes qui ont certifié la vérité de ce fait. Il joignait aux talens de la déclamation & de la danse celui de la peinture, & excellait pour le portrait; il en a surtout fait un de Dominique, occupé à composer l'Agnès de Chaillot, qui mérite d'être estimé.



LA VIE EST UN SONGE.

Comédie héroïque en trois actes, en vers libres, 12 Novembre 1732. (1)

BAZILE, Roi de Pologne, apprend à Ulric son confident, que cette Tour renferme Sigismond, son fils unique, qu'il y fait garder depuis son enfance, pour prévenir les malheurs que le destin a prédits, si jamais ce jeune Prince, d'un naturel farouche, régnait sur ses Peuples; cependant Bazile, pressé par ses remords, craint d'avoir trop légerement condamné son fils à une captivité perpétuelle: il veut le tirer quelques instans de sa prison, afin d'essayer son caractere; il se retire à l'écart, & Sigismond paraît enchaîné. Il se plaint avec amertume de la rigueur du sort qu'il éprouve depuis vingt ans. Depuis ce temps, à peine il a vu le jour, & il ne connaît qu'un seul hom-

(1) La scène est en Pologne, le théâtre représente un lieu désert & des rochers escarpés, au milieu desquels on voit une tour.

me qui est l'instrument des maux auxquels il est livré.

Il me parle souvent de la terre & des Cieux ;
Il m'apprend à connaître, à respecter les
Dieux,
Mais il me vante envain leur justice suprême ;
Le sort que je subis, sans l'avoir mérité,
Dément cette justice & détruit leur bonté.
Qu'ai-je commis contr'eux pour subir l'esclavage,
Et pour me voir ainsi durement enchaîné ?
Me font-ils expier le crime d'être né ?

Il apperçoit Clotalde, son gardien ; la présence de cet homme redouble ses maux, il l'interroge, & veut savoir qui il est.

Clotalde, je suis homme en cette qualité,
Je mérite de me connaître.

CLOTALDE.

Ah ! vous ne l'êtes plus par votre cruauté.

SIGISMOND.

Tes affreux traitemens font ma férocité,
Et si je suis cruel, tu m'enseignes à l'être.
Sur les parens qui m'ont fait naître,
Une éternelle obscurité,

Des fers, une prison sauvage,
Sans nul espoir de liberté,
Barbare, voilà mon partage,
Et tes leçons d'humanité.

Il s'emporte contre Clotalde, qui le fait saisir & entraîner au fond de la tour qui se referme.

Le Roi reparaît plus touché des malheurs de son fils, & plus effrayé de l'emportement de son caractere que ses malheurs ont encore aigri ; mais pour l'éprouver sans compromettre le bonheur de ses Sujets, ni la gloire de son Trône, auquel sa vieillesse l'oblige de nommer bientôt un Successeur, il imagine de lui faire prendre un breuvage somnifere, & pendant son sommeil, de le faire transporter au milieu de sa Cour, au risque de le faire reporter dans la Tour, par le même moyen, s'il abuse de son autorité, il charge de cet ordre Clotalde, qui l'exécute.

Au second Acte le théâtre représente la chambre du Roi. Sigismond y paraît richement vêtu & endormi sur un Trône. Plusieurs Officiers sont prêts à le servir, il s'éveille & est étonné du changement prodigieux qui frappe sa

vue ; Ulric lui présente une épée. Il demande quel est cet ornement ?

ULRIC.

Prince illustre, c'est votre épée ;
C'est le soutien de votre Etat,
Et le foudre vengeur qu'en votre main terrible,
Les immortels ont mis,
Pour vous rendre un Prince invincible
Et pour punir vos ennemis.

SIGISMOND.

Puisque ce fer brillant rend un Roi formidable,
Puisque par lui je dois vaincre & punir,
De vos présens, grands Dieux! c'est le plus agréable,
Mon bras déjà brûle de s'en servir.

Clotalde vient lui rendre son hommage, & lui représente ses devoirs ; mais son aspect rappelle à Sigismond tous les maux qu'il lui a fait souffrir, & indigné qu'il ose se présenter à ses yeux, il en fait la premiere victime de son pouvoir. Il veut le percer de sa propre main ; Ulric l'arrête, & Sigismond, pour prix de cette témé-

rité, ordonne à Arlequin de le précipiter du haut en bas de la fenêtre. Celui-ci se met en devoir d'exécuter les ordres du Prince ; mais le Roi arrive, & l'arrête. La nature parle au cœur farouche de Sigismond, il se sent saisi de respect & même de tendresse à l'aspect de ce Viellard vénérable. Le Roi de son côté éprouve délicieusement cette situation touchante ; & ne pouvant contenir les mouvemens de la nature, & les transports de sa joie, il se nomme, & court embrasser son fils ; mais au nom de Bazile, Sigismond révolté ne voit dans son pere que son tiran, il lui jure une haine éternelle, La plus accablante tristesse succéde aux plus doux sentimens, & le Roi ne voit que trop dans la férocité de son fils, l'accomplissement des malheurs dont les destins l'ont menacé ; pour les prévenir il se résout à le faire renfermer pour jamais dans la Tour.

Sigismond reste seul avec Arlequin ; à qui il demande qui il est ? Celui-ci lui répond qu'il est Arlequin, un Gentilhomme bouffon, ou Gentilhomme qui fait rire.

SIGISMOND, *d'un air farouche.*

Fais-moi rire.

ARLEQUIN.

Ah! voilà pour m'interdire.

SIGISMOND.

Veux-tu me faire rire.

ARLEQUIN, *à part.*

Il me le dit d'un ton

A me faire trembler. . . . .

SIGISMOND.

Fais-moi rire au plus vîte, ou je te fais fauter

Du haut de ce balcon.

ARLEQUIN, *à part.*

Il est homme à le faire.

C'est ainsi qu'à la Cour on se voit baloté,

J'étais tantôt jetteur, je vais être jetté.

(haut.)

Riez-vous aisément, dites-moi je vous prie?

SIGISMOND.

Non, je n'ai jamais ri depuis que je suis né.

Arlequin effrayé fait plusieurs lazzis qui ne font point rire le Prince; ne sachant plus comment s'y prendre, il

le chatouille. Le Prince irrité de cette insolence, le menace de lui faire perdre la vie. Arlequin se jette à ses pieds, & il obtient sa grace, à condition qu'il nommera à Sigismond tous les Grands de l'Empire. Arlequin tire un Almanach de sa poche, & après avoir nommé Frédéric, Grand Duc de Moscovie, il vient à Sophronie, niéce du Roi, & en fait un portrait avantageux que cette Princesse vient confirmer par sa présence. Sigismond est frappé de sa beauté, il en devient subitement amoureux, lui offre de partager avec elle le Trône qu'elle mérite par sa naissance & par sa beauté. Sophronie lui répond que le don de sa main dépend de son pere, & le quitte après lui avoir fait entendre qu'elle n'est insensible, ni à ses offres, ni à son amour.

SIGISMOND.

Elle a dans un instant changé mon caractere,
Le seul son de sa voix a dompté ma fureur,
La douceur de ses yeux a passé dans mon cœur,
Elle vient de verser dans mon ame charmée,
Le desir de la gloire & l'oubli de mes maux,
Pour la seule vertu je la sens enflâmée,
Et d'un Tyran en moi, l'Amour fait un Héros.

Mais la fureur reprend bientôt la place de ces sentimens si doux, lorsqu'Arlequin lui apprend que Frédéric doit épouser Sophronie. Ce Prince paraît & vient offrir son hommage à Sigismond, qui le traite avec le dernier mépris, & lui apprend qu'il est son rival. Il est prêt à se porter aux derniers excès lorsque le Roi paraît; c'est en vain, que ce Prince veut ramener son fils à la douceur. Ce dernier lui jure une haine éternelle, & lui déclare une guerre qui ne finira qu'avec sa vie.

Le théâtre représente la Tour, & le Prince Sigismond, chargé de sa premiere chaîne, paraît endormi devant la porte. Sa fureur le tourmente jusques dans son sommeil, il s'écrie en rêvant.

Meure, meure Clotalde, & tous mes ennemis,
Tombe le Roi Bazile au pouvoir de son fils.

Il se réveille cependant, & Clotalde veut lui persuader que tout ce qui a frappé ses sens, n'est que l'effet d'un songe.

SIGISMOND.

Un feu nouveau qui circule en mes veines,
Qui charme en même-tems & redouble mes peines,

De mon bonheur détruit, prouve la vérité.
Je le sens cet amour dont je brûle pour elle,
Et pour la démentir, ma flâme est trop réelle.

Il raconte à Clotalde tout ce qui a frappé ses yeux, & ce fidèle sujet saisit cette occasion pour lui reprocher l'abus odieux qu'il a voulu faire de sa puissance; il lui dit qu'un Roi ne doit jamais avoir de pensées, même en songes, qui puissent faire rougir sa vertu.

SIGISMOND, *accablé de douleur.*

Il faut donc vaincre ma fierté.
Par ta voix comme un trait de flâme,
La vérité, Clotalde, a pénétré mon ame;
Je ne ferai plus rien, même dans le sommeil,
Dont je puisse jamais rougir à mon réveil;
Mais tout l'éclat de ces richesses,
Dont j'ai cru jouir cette nuit?

CLOTALDE.

Est un ardent qui trompe & qui s'évanouit.

SIGISMOND.

Et ces grandeurs enchanteresses
Dont les attraits m'avaient séduit?

CLOTALDE.

Leur jouissance est un éclair qui fuit.

SIGISMOND.

Et la faveur avec la renommée ?

CLOTALDE.

Un vent qui change, une vaine fumée.

SIGISMOND.

Et l'eſpérance ?

CLOTALDE.

Un appas ſéducteur.

SIGISMOND.

Et la vie ?

CLOTALDE.

Et la vie eſt un ſonge trompeur.
La vertu ſeule eſt conſtante & réelle,
Le vrai bonheur eſt dans le bien,
Tout le reſte eſt compté pour rien.

Sigiſmond reconnaît la vanité des Grandeurs humaines, il y renonce aiſément ; mais il ne peut étouffer de même l'amour qui s'eſt emparé de ſon cœur. Il rentre dans la Tour, décidé à perdre plutôt la vie qu'une ſi douce erreur.

Ulric vient apprendre à Clotalde que tout l'Etat eſt en combuſtion ; que

les Polonais se sont révoltés, que Frédéric leur est en horreur, & qu'ils se sont tous rangés du parti de Sophronie qui refuse d'épouser le Grand Duc de Moscovie. Cette courageuse Princesse s'est mise à la tête des rebelles qui sont allés attaquer le Palais du Roi. Clotalde effrayé du péril qui menace son Maître, court se ranger auprès de lui. Arlequin que l'on a mis dans la même tour que Sigismond, passe la tête à-travers une lucarne, afin, dit-il, de prendre l'air.

Roderic à la tête d'un parti de séditieux, arrive en criant, vive le Prince Sigismond. Il demande à Arlequin s'il est le Prince. Arlequin lui répond que c'est selon ce qu'il a à lui dire. Roderic lui apprend que l'Illustre Sophronie, armée en sa faveur, vient de le proclamer Souverain de l'Empire, & qu'elle l'a chargé de briser ses fers.

ARLEQUIN.

En ce cas-là, je suis le Prince Sigismond.

Les portes de la prison sont enfoncées; les chaînes d'Arlequin sont rompues, & tous les Soldats se prosternent à ses pieds.

RODERIC.

Seigneur, le tems est cher, & la gloire vous
presse
De joindre au plutôt la Princesse,
Elle conduit le Peuple qui doit vaincre pour
vous,
Nous allons sur vos pas nous disposer aux
coups.

ARLEQUIN.

Je suis trop prudent pour vous croire,
Allez, quand vous aurez remporté la victoire,
Vous viendrez me le faire savoir.

Sophronie arrive à la tête d'un autre parti de Soldats, & éclaircit la méprise à laquelle Arlequin a donné lieu. Le véritable Sigismond paraît, & il se passe entre lui & la Princesse une Scène où l'amour, la valeur, & la générosité brillent également dans les conseils que Sophronie donne à son Amant, & dans la soumission que celui-ci montre pour ses volontés. Il en fait bientôt voir le fruit. Le Roi paraît & lui parle ainsi:

Fils coupable, assouvis toute ta cruauté;
Le sort te livre ta victime:

Acheve

Acheve d'accomplir sur ton pere & ton Roi,
Ce que les Cieux trop vrais lui prédirent de
toi.

SIGISMOND.

Je vais, en dépit d'eux, me montrer magnanime,
Et convaincre mon pere en un jour si fameux,
Que les astres malins n'ont sur nous de puissance,
Qu'autant que notre cœur est d'accord avec
eux,
Que notre volonté regle leur influence,
Et qu'on est à son gré, cruel ou généreux.

Il se jette aux pieds du Roi, & le presse d'ordonner le châtiment que sa révolte mérite; mais ce Prince au contraire, vivement touché du repentir de son fils, & des sentimens magnanimes qu'il fait paraître, s'accuse d'avoir trop légerement ajouté foi aux prédictions des astres que la vertu fait toujours démentir. Il céde le Trône à Sigismond;

Et ne veut se livrer dans sa douce vieillesse,
Qu'au bonheur d'être pere & d'avoir un tel
fils.

SIGISMOND.

Seigneur, si vos bontés votre fils trop sensible,
Ne prend en main les rênes de l'Etat,
Que pour en soutenir tout le fardeau pénible,
Et pour vous en laisser & la gloire & l'éclat.
Et vous, illustre Sophronie,
Vous qui m'avez appris à triompher de moi,
C'est pour vous couronner que je veux être Roi.

Il s'adresse aussi à Clotalde, & l'assure de toute sa faveur.

LE ROI.

Mon fils, cette conduite aussi sage qu'auguste,
Annonce à vos Sujets le regne d'un Roi juste.

SIGISMOND.

C'est l'heureux fruit de vos rigueurs,
Elles m'ont convaincu que toutes les grandeurs,
Ne sont qu'une chimere où le sommeil nous plonge,
Excepté la vertu, tout n'est rien que mensonge.

Et notre prévoyance est un tissu d'erreurs,
Notre esprit un phantome, & notre vie un
songe.

Cette Comédie héroïque & morale est tirée de l'Espagnol de Calderon; les Comédiens Italiens la donnerent en cinq actes en prose en 1717. Elle fut alors traduite en Français par M. Gueulette; mais Boissi, qui l'a mise en vers, a su l'embellir encore, & la rapprocher des regles de notre théâtre; cependant le Public accoutumé à des Parodies, ne lui fit d'abord qu'un accueil médiocre, elle n'eut que six représentations; mais il lui rendit plus de justice, & depuis elle en a eu plus de cinquante.

DEBUT DE HAMOCHE.

Hamoche qui avoit joué avec quelque succès sur le théâtre de l'Opéra-Comique, débuta sur celui du Théâtre Italien le 29 Novembre, dans les Paisans de qualité, le Tour de carnaval, & le Triomphe de l'intérêt; mais il éprouva moins d'indulgence de la part du Public, & fut refusé.

ARLEQUIN AU PARNASSE, OU LA FOLIE DE MELPOMENE.

Parodie de Zaïre, en vers & en prose, 2 Décembre 1732.

LE Théâtre représente le Mont-Parnasse. Arlequin & un de ses Camarades forment le noble dessein d'y monter, pour obtenir de Thalie quelqu'heureuse nouveauté, qui attire des Spectateurs à leur théâtre. La difficulté rebute Arlequin; il ne veut pas se donner la peine de grimper si haut, & prétend en être suffisamment dispensé par l'exemple de bien des Auteurs, qui du pied du Parnasse, prétendent égaler ceux qui s'élevent jusqu'à la double cime. Il se croit inspiré, il tient déja le titre d'une Piece nouvelle: voilà le Parnasse, dit-il, & me voici; je n'ai donc qu'à intituler ma Piece Arlequin au Parnasse: son Camarade a beau lui dire qu'un titre ne suffit pas, & qu'il faut inventer de quoi le remplir, il lui répond que cela pourra venir chemin faisant.

Thalie vient finir la contestation,

ii Y

& leur dit qu'elle leur apporte le sujet, attendu que sa sœur Melpomene vient de devenir folle tout subitement ; cet heureux événement donne lieu à la seconde Partie du titre de la Piece, & les extravagances de Melpomene en fournissent le sujet.

Thalie céde la place à Melpomene qui s'avance ; elle fait entendre qu'elle va rejoindre Apollon qui doit délibérer en plein conseil sur les moyens les plus propres à remédier aux folles saillies de la Muse tragique.

Melpomene arrive ; l'enthousiasme dont elle est transportée, lui fait tenir des discours injurieux au Sophocle & à l'Euripide de la France ; l'idée dont elle est remplie lui promet des succès infiniment plus éclatans que tous ceux des Corneilles & des Racines ; des routes nouvelles s'ouvrent devant ses pas, elle y va entrer pour la premiere fois, & tout lui répond de remplir dignement la brillante carriere qu'elle se propose de commencer. Le Camarade d'Arlequin ne lui fait humblement la révérence que sous le nom de Comédien François. Pour Arlequin, ne pouvant l'aborder à la faveur de la même imposture, attendu que son habit & son

masque le déceleraient aux yeux de la superbe Muse, il prend le parti de suivre Thalie comme Muse de sa connaissance. Melpomene trompée par le nom de Comédien François, que le Camarade d'Arlequin se donne, lui dit qu'ils n'ont, ses heureux Camarades & lui, qu'à préparer leurs coffres-forts; & que la riche idée qu'elle roule dans sa tête, sera un Pérou pour leur troupe. Comme cette idée n'est pas encore assez débrouillée, la Muse se jette sur un lit de gazon pour y rêver.

MELPOMENE.

Je sens que le sommeil vient assoupir mes sens,
Que je vais en dormant former d'heureux accens!
Jamais je ne suis mieux par Phébus inspirée,
Que lorsqu'au doux sommeil je suis ainsi livrée.
Les rêves à l'envi bâtissent mon sujet,
Je m'éveille, je dicte, & le chef-d'œuvre est fait.

On entend une simphonie bizarre sur laquelle les songes forment des pas singuliers & des attitudes tragiques. Ils prononcent quelques exclamations

d'une maniere comique. *Ah! Dieux! Ciel! Seigneur! mon pere! soutiens-moi!* Ils sortent ensuite en battant des mains, & en s'applaudissant.

Melpomene se réveille, & le Comédien Italien, soit-disant Français, la prie de lui donner sa Tragédie. Elle lui fait de magnifiques promesses, ce qui réjouit le Comédien qui lui demande le titre du Chef-d'œuvre,

MELPOMENE.

Le titre? Est-ce donc-là ce dont on s'embarrasse?
C'est quand l'ouvrage est fait, que le titre prend place.

LE COMÉDIEN.

Vous avez raison, c'est un plan qu'il faut s'attacher.

MELPOMENE.

Autre sottise encor, c'est bien à Melpomene
A s'imposer d'un plan la nécessité vaine,
Ou je le prends tout fait, ou bien s'il ne l'est pas,
Il se forme tout seul, ce n'est point l'embarras.

Pour prouver ce qu'elle avance, elle

fait paraître les cinq actes, qui sont cinq des songes qu'on a déja vus, & qui viennent habillés en tragique; deux entrent par la droite, deux par la gauche, & un par le milieu, ils se placent suivant l'ordre des chiffres qu'ils portent chacun sur le devant de la tête.

MELPOMENE.

Ouvrez, beau premier acte.

Le 1er. ACTE, *tendrement.*

Ah! d'une part j'expose
Un Soudan doucereux, un Tartare à l'eau rose,
Et qui plus Céladon qu'un Héros de Roman
Habille à la Françoise un Amour Musulman;
De l'autre, je fais voir une jeune Princesse,
Qui ne connaît de foi, de loi, que la tendresse,
Et qui ne suit enfin d'autre Religion
Que celle qu'on reçoit de l'éducation.

Le 2e. ACTE.

Alors, moi qui du nœud dois rassembler la trame,
Je viens jetter le trouble & l'effroi dans son ame,

Et lui représentant ses devoirs oubliés,
Je lui reproche en vain qu'elle les foule aux pieds.

Le 4e. ACTE *accoure.*

Aussi-tôt je parais.

Le 2e. ACTE.

Et pourquoi donc paraître?

Le 4e. ACTE.

Vous ne voyez donc pas que c'est un coup de Maître,
Je parais & j'amene un débile Vieillard,
Qui courbé sous les ans, ne se soutient qu'à peine,
De la reconnaissance alors je fais la scène,
Le Bonhomme attendri de voir sous d'autres noms,
Et sa fille & son fils.... leur fait de beaux sermons,
Mais on a beau prêcher qui n'a cure d'entendre,
Sa fille malgré lui veut lui donner un gendre,
Eh! quel gendre grands Dieux! Aussi notre Barbon
Meurt, crêve de douleur autant que du sermon.

Le 2e. ACTE.

Eh bien, vous voyez donc que la Piece est finie.

Le 3e. ACTE, *d'un ton doucereux.*

Attendez, doucement, j'ai la péripetie.
Notre sage Princesse oublie en un moment
Qu'elle a perdu son père, & court à son Amant;
Mais quel sera le fruit de cette frénésie?
Le voici. Cet Amant prend une jalousie,
Qui jusqu'au dernier acte allongeant l'action,
Porte la Tragédie à sa perfection.

Le COMÉDIEN.

Fort bien, en sorte que le deuxieme & le quatrieme acte ne font qu'un, & que le troisieme fait aussi pour deux.

Le 5e. ACTE, *d'un ton furieux.*

Alors venant crier maintte & maintte apostrophe,
Sans rien examiner je fais la catastrophe;
J'amene mon Héros, mais entre chien & loup,
Et comme un scélérat pour faire un mauvais coup.

Là, le poignard en main, il perce ce qu'il
aime,
Puis dans son repentir il se perce lui-même.

Melpomene pleure de joie ; mais elle est troublée par l'arrivée de Thalie qui lui apporte, dit-elle, un sixieme acte, & lui apprend que les cinq actes sont condamnés à l'oubli, & Melpomene aux Petites-Maisons.

Le 3e. ACTE.

C'est vous, Acte second.

Le 2e. ACTE.

C'est plutôt vous, troisieme,
Qui vous faites couvrir de cette honte extrême.

L'ACTE 3e.

Qui moi ? Qui par mon art & mes suspensions,
Mes exclamations sur exclamations,
Mes dits, mes contredits, mes départs, mes rentrées,
Ai vu de mes transports les ames pénétrées.

Le quatrieme & le cinquieme acte interviennent aussi dans la dispute, chacun d'eux rejette la faute sur celui

qui le précede ou qui le suit, & Melpomene au désespoir les emmene, & sort en prononçant ces vers interrompus par ses sanglots.

Pleurez; pleurez mes yeux, fondez en cataractes,
Et noyez dans vos pleurs mes malheureux cinq actes.

Arlequin amene la suite de Thalie qui forme des danses, & qui se flatte par ses gestes de consoler le Public de la perte de Melpomene.

On ne sauroit disconvenir que l'idée de cette Parodie ne soit ingénieuse; mais l'abbé Nadal qui en est l'auteur, n'en a tiré qu'un parti médiocre. D'ailleurs sa critique est trop amere, & n'est pas toujours juste. Les ennemis de l'Auteur de Zaïre, car les talens en ont toujours eus, la vanterent d'abord comme un chef-d'œuvre; mais le Public lui a rendu justice, elle est absolument oubliée, & la Tragédie intéressante qu'elle insultait, passera à la postérité.

DEBUT DE VICENTINI.

Jean Vincent Vicentini, fils de Thomassin, débuta le 19 Novembre par le rôle de Baioco, dans la Parodie du Joueur ; & dans le rôle du Musicien du Je ne sai quoi; il fut assez accueilli du Public, & reçu le 4 Décembre suivant à quart de part ; tant pour jouer des rôles rompus, que pour danser des rôles de caractere dont il s'acquittait très-bien.



LES ENFANS TROUVÉS, OU LE SULTAN POLI PAR L'AMOUR,

Parodie en un acte en vers, de la Tragédie de Zaïre, 9 Décembre 1732. (1)

FATIME paraît surprise de voir Themire plus gaie & plus contente qu'à l'ordinaire, elle lui en demande la raison, & dit :

Quoi ! vous ne tournez plus les yeux vers les climats,
Où ce vaillant Français devait guider nos pas ?
Vous ne me parlez plus des plaisirs que la France
Promet à notre sexe avec tant de licence.
Vous ne l'ignorez pas ; c'est-là que les maris
Vivent d'intelligence avec les favoris ;
Que la femme y bravant la contrainte fatale,

(1) La scène est à Tripoli, dans le sérail.

Est prude avec renom, coquette sans scandale.

Themire lui répond que le Sérail fait tout son bonheur.

Chez les Mahométans dès l'enfance enfermée ;
A leur façon d'agir ils m'ont accoutumée,
Tout le monde en convient, le Roi de Tripoli
Est malgré sa moustache, un Seigneur très-poli.

Fatime représente à Thémire que ce jeune Officier qui est parti, & qui va revenir pour briser leurs fers, se donnera de la peine en vain. Thémire répond que cet Officier est Gascon. Elle découvre en même-temps à sa confidente l'amour qu'elle a pour le Sultan, & lui apprend qu'elle doit l'épouser dans la journée.

FATIME.

Mais ce cœur qui se livre à de si doux transports,
En épousant un Turc n'a-t-il point de remords ?
Carabin vous a dit cent fois par la fenêtre,

Que le sang d'un Français vous avait donné
l'être,
Que vous & vos parens dans un combat fatal,
Aviez subi le joug d'un Corsaire brutal.
Ne vous souvient-il plus que dans une Galere. . . . .

THEMIRE.

Ma foi s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guere:

Thémire continue, & fait le portrait du Sultan.

Oui, si le Ciel aux fers eut condamné sa vie,
Si l'Afrique à mes loix se voyait asservie,
Ou mon amour me trompe, ou Thémire aujourd'hui
Pour l'élever à soi, descendrait jusqu'à lui.

FATIME.

Il le faut avouer, cette pensée est belle;
Mais convenez aussi qu'elle n'est pas nouvelle:

Diaphane arrive, & dit à Thémire qu'il pourrait lui faire un long discours, lui parler de ses Aïeux, & des malheurs des Sultans ses confreres.

Au sein des voluptés, bien loin que je m'endorme,
Si je tiens un sérail, ce n'est que pour la forme;
Les loix que dès long-tems suivent les Mahomets,
Nous défendent le vin, moi je me le permets;
Tout usage ancien cede à ma politique,
Et je suis un Sultan de nouvelle fabrique.

Parlons seulement de l'amour que j'ai pour vous, poursuit-il, je jure de vous prendre pour maîtresse, & pour femme; est ce assez? Oui, répond Thémire, je ne veux rien de plus.

Jasmin vient annoncer au Sultan le retour de Carabin.

LE SULTAN.

. . . . . . Pourquoi n'entre-t-il pas?

JASMIN.

Vous savez que toujours votre porte est fermée.

LE SULTAN.

Oui, c'était autrefois la regle accoutumée;
Mais il faut que d'entrer on ait permission,
Si tu veux qu'au sérail se passe l'action.

Carabin dit au Sultan qu'il apporte de France de l'argent comptant, & continue ainsi :

Grace au Ciel c'en est fait, & la somme est complette,
Commence par lâcher la fille & la Soubrette,
Nous choisirons après dix autres prisonniers,
Quant à moi, je demeure étant court de deniers;
Qu'ils partent sur le champ, je resterai pour gage.

Le SULTAN.

N'en rachete que neuf; & mets-toi du voyage.

Embarque, lui dit-il, cent Captifs si tu veux, mais pour Thémire ne crois pas que tout l'or du monde puisse m'engager à te la rendre. Carabin est fort surpris que le Sultan manque à sa parole.

Le SULTAN.

Lorsque je te promis d'accorder ta demande,
Ce n'était qu'un enfant, à présent elle est grande.

Du moins, dit le Gascon, ne me refuse pas ce malheureux Vieillard, puis-

qu'il n'a peut-être pas une heure à vivre. Le Sultan consent de le rendre, pourvu qu'il meure.

Thémire reste avec Carabin, & lui dit qu'elle est fâchée de ne pouvoir partir avec lui; mais qu'il peut compter qu'elle aura toujours beaucoup de déférence pour tous les Français.

Alcidor, ce vénérable Vieillard, arrive; il est soutenu par deux Français, sa vue est si troublée, & son corps est si faible, qu'à peine il peut se soutenir; il demande où il est, & à qui il doit le bonheur de revoir la lumiere. Thémire lui répond que c'est à Carabin.

ALCIDOR.

Des Chevaliers Gascons je reconnais l'ardeur,
S'ils n'ont pas de grands biens ils ont tous de l'honneur.

Thémire demande à Carabin comment il a pu faire pour trouver une somme si considérable.

CARABIN.

Echappé de mes fers, chose impossible à croire,
Arrivant au pays je me fis Grenadier;
On ne s'enrichit point à ce noble métier,

Je me remis sur mer, & l'ingrate fortune
Ne me traita pas mieux dans le sein de Neptune.
Je fus repris, Madame, & par un grand bonheur
Je vous vis au sérail, malgré le grand Seigneur,
Eunuques blancs & noirs, Bostangis, Jannissaires,
Ne m'empêcherent point de vous parler d'affaires,
Le trait est surprenant, mais passons là-dessus;
Or comme en mon pays on craint peu les refus,
J'allai voir le Sultan, lequel sur ma parole
Me laissa repartir pour un projet frivole.
Avec lui cependant je m'étais engagé
De revenir bien-tôt payer votre congé.
De retour dans la France, une veuve fringante
Me prit en mariage aux bords de la Charente;
Elle mourut bientôt, une autre succéda,
Et cette autre en trois mois à son tour décéda.
Je convolai bien-tôt avec une troisieme,
Qui mourut en Avril, je ne sai le quantieme.

Héritier de leurs biens & plus content qu'un
Roi,
J'ai vendu trois Châteaux qui n'étaient pas à
moi.

Alcidor leur demande s'il ne pourrait pas lui donner des nouvelles de deux de ses enfans.

ALCIDOR.

Mon fils fut fait esclave, & sa sœur plus petite,
Au sérail avec lui par des Turcs fut conduite.

CARABIN.

Comment ? Il m'arriva même chose jadis.
A l'âge de quatre ans par les Turcs je fus
pris,
Mené dans le sérail avec cette personne,
Et d'être tant soit peu ma sœur, je la soupçonne.

THÉMIRE.

Qu'entends je ?

ALCIDOR, *étonné.*

Ce minois, cet air vif & coquet,
De ma défunte femme est le vivant portrait,

Même, à ce que je crois, ce Gascon me ressemble.

Dans quel tems s'il vous plaît fûtes-vous pris ensemble ?

Je ne prétends ici rien décider en l'air,

Sur-tout en fait d'enfans, on ne peut trop voir clair.

CARABIN.

Je fus, il m'en souvient, pris en mil sept cent seize.

ALCIDOR.

Epoque trop heureuse & qui me comble d'aise,

Et quel âge avez-vous à présent ?

CARABIN.

J'ai vingt ans.

ALCIDOR.

Et vous ?

THÉMIRE.

J'en ai dix-huit.

ALCIDOR.

Baisez-moi mes enfans.

(*Il les embrasse.*)

. . . .

Quand je songe en quels lieux je la vois retenue,

Je n'ose sur ma fille encor jetter la vue,
O jour qui me la rends, comment me la rends-tu ?
Tu pleures, je t'entends. . . . tu n'as plus de vertu ?

Thémire avoue ingénuement à son pere, que le Sultan l'adore & doit bientôt l'épouser. Alcidor lui fait de sanglans reproches, & se retire outré de désespoir.

Thémire reste avec Carabin qui l'engage à le suivre, après lui avoir représenté son crime. Thémire y consent après avoir combattu quelque temps.

THÉMIRE.

Mais du moins, tu devrais aller voir notre pere;
Nous le laissons mourir d'une étrange maniere.

Bon, répond Carabin, je le compte pour mort. Il fait promettre en même-temps à sa sœur de se tenir prête pour fuir avec lui, & se retire. Thémire reste seule, s'examine & se demande à elle-même si elle est Turque ou Française, & ne pouvant pas bien se définir, elle termine son Monologue par

ces vers qu'elle adresse au Sultan.

Ah! puisque tu devais m'épouser dès ce soir,
Pourquoi m'apprenait-on aujourd'hui mon devoir?
Frere trop rigoureux, du moins pour me l'apprendre,
Jusqu'à demain matin tu devais bien attendre.

Le Sultan arrive pour conduire Thémire à la Mosquée; il lui dit de le suivre, elle lui repond qu'elle n'ose.

Le SULTAN.

Vous n'osez?

THÉMIRE.

Non, Seigneur.

Le SULTAN.

Et pourquoi donc?

THÉMIRE.

Pour cause.

Le SULTAN.

Ah! je vois ce que c'est, sans doute la pudeur.

THÉMIRE.

Non, ce n'est point cela; vous vous trompez, Seigneur.

Elle

Elle prie le Sultan de vouloir bien différer cet hymen. Le Sultan s'emporte, & dit, lorsque Témire se retire :

Je n'y comprends plus rien, pourquoi partir sitôt ?
Dites-moi vos raisons.

THÉMIRE, *en s'en allant.*

Je les dirai tantôt.

Le Sultan reste avec le Visir : il commence à soupçonner Thémire d'inconstance, & Carabin d'être son rival, le Visir lui dit :

Prenez-vous ce garçon, Seigneur, pour une bête ?
Vous les avez laissés ensemble tête-à-tête.

Le SULTAN.

Je ne le ferai plus.

Le VISIR.

Vous aurez bien raison.
Ah ! que la prévoyance est ici de saison !

Thémire revient, le Sultan lui fait encore des reproches, & lui dit qu'il ne la reverra jamais. Quoi ! Seigneur, répond Thémire, est-il bien assuré que

vous ne m'aimez plus ? — Non, rien n'est plus certain.... que j'aimai.... que je hais.... Thémire éclate de rire, le Sultan lui dit avec transport : *Thémire, vous riez*. Elle répond : eh qui pourroit s'empêcher de rire de toutes vos extravagances, & de mon incertitude? Le Sultan, toujours plus amoureux, ne pouvant pas se contraindre, lui avoue qu'il l'aime plus que jamais, & que tout ce qu'il lui a dit n'était que pour rire. Thémire prie le Sultan de lui accorder du moins une grace.

LE SULTAN.

Et de quoi s'agit-il ?

THÉMIRE.

Permettez que je sorte.

LE SULTAN.

Quoi ? toujours me quitter, & de la même sorte ?

Thémire lui dit en sortant, que demain tous ses secrets lui seront révélés. Le Sultan reste avec le Visir. Un Esclave lui apporte une lettre adressée à Thémire, par laquelle Carabin lui marque de se rendre vers la mosquée par un sentier obscur. Le Sultan se livre à

toute sa fureur, & ordonne au Visir d'aller le poignarder, puis il le retient en disant :

Je prétends lui parler, qu'on le fasse venir;

LE VISIR.

Encor un entretien, Seigneur!

LE SULTAN.

C'est pour finir.

Finissez, sans cela, répond le Visir; mais il me vient une bonne idée: faites remetre cette lettre entre les mains de Thémire, & qu'elle ne sache point que vous l'avez ouverte. Le Sultan approuve ce conseil. Le Visir promet de la faire rendre à Thémire, & sort pour cet effet.

LE SULTAN, *seul.*

Le Visir a raison, & de cette maniere
La conduite sera beaucoup plus réguliere;
Car si je la voyais, il faudrait lui prouver
Qu'elle m'est infidelle, & cherche à se sauver.
Mais je n'en ferai rien, & n'osant lui répondre,
J'oublirais les moyens que j'ai de la confondre.

Je connais ma faiblesse, & sans les employer,
On me verrait sans fruit encor la renvoyer.

Le Visir arrive avec empressement, & dit au Sultan qu'il a fait rendre la lettre à Thémire, qui a promis de venir bientôt au rendez-vous trouver Carabin. Thémire y arrive, conduite par Fatime; on entend quelque bruit: elle dit, est-ce vous, Carabin? Qui répond: êtes-vous là ma sœur? Le Sultan qui s'étoit avancé à l'arrivée de Thémire pour la poignarder, s'écrie avec étonnement:

Ma sœur! ah! j'allais faire une belle sottise!
Cet éclaircissement m'épargne une méprise.

THÉMIRE.

Que vois-je? le Sultan!

CARABIN.

Nous sommes découverts.
Ah! sandis, nous allons retomber dans les fers.

Le SULTAN, *à Carabin.*

Est-elle bien ta sœur?

CARABIN.

Alcidor est son pere,
Je suis fils d'Alcidor, *ergo*, je suis son frere.

Le Sultan fait encore des réproches à Thémire, & dit ensuite qu'il est trop délicat pour la garder ; qu'elle peut partir.

Le VISIR.

C'est fort bien fait, Seigneur, renvoyez la Matoise,
Qu'elle fasse à Paris l'amour à la Françoise.

Le Sultan dit, que puisqu'il faut nécessairement que quelqu'un meure, il va se tuer ; mais Carabin l'arrête en lui disant ;

Ah ! ne vous tuez pas avant notre voyage,
Car si vous expirez, on nous remet en cage,
Que de la mort au moins nous soyons garantis.

Le SULTAN.

Eh bien, je me tuerai quand vous serez partis.

Cette Parodie a peut-être moins de sel, ou pour mieux dire de fiel que la précédente ; mais elle est plus gaie, mieux écrite, & les traits de critique en sont plus justes ; elle est de Dominique, Romagnesi & Riccoboni ; elle ut d'abord très-mal reçue, ou plutôt rès-mal écoutée ; mais elle fut plus ac

cueillie à la seconde représentation ; elle en eut encore douze, toutes très-applaudies, & le Public vint volontiers essuyer à cette Parodie les larmes qu'il avait répandues à Zaïre.

DEBUT DE FABIO STICOTI.

Fabio Sticoti, né à Venise & arrivé à Paris en 1716, avec Ursule Astori son épouse, Cantatrice de la Troupe Italienne, débuta le 5 Janvier par le rôle de Pantalon, dans le Médecin volant, Piece de l'ancien théâtre ; il fut très-bien reçu du Public, & admis au nombre des Comédiens Italiens.

Fin du troisieme Volume.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce troisieme Volume.

A.

B.

C.

I.

M.

P.

R

S.

T.

V.

Z

Fin de la Table.

